

**REVUE
DES ETUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME VIII-1970

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE
DES ETUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME VIII-1970

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de la Rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; **EM. CONDURACHI**, **A. ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **H. MIHĂESCU**, **COSTIN MURGESCU**, **D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **AL. ELIAN**, **VALENTIN GEORGESCU**, **FR. PALL**, **MIHAI POP**, **EUGEN STĂNESCU**; **AL. DUȚU** — *secrétaire de la Rédaction*.

SOMMAIRE

Une découverte archéologique

Page

- N. CONSTANTINESCU, La résidence d'Argeş des voivodes roumains des XIII^e et XIV^e siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques. 5

Histoire politique

- JOHANNES IRMSCHER (Berlin—DDR), Nikaa als „Zentrum des griechischen Patriotismus” 33

Relations artistiques

- * ELEONORA COSTESCU, L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e et XIX^e siècles. I 49

Histoire des langues

- E. MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU, Le futur périphrastique dans les textes roumains et slavo-roumains des XV^e et XVI^e siècles. 85

Documents

- EMIL VÎRTOSU, Réformes sociales et économiques proposées par Mitică Filhescu en 1841 — Un mémoire inédit 109

Discussions

- Über den Abschluß eines rumanisch-serbischen Bündnisvertrages im siebenten Jahrzehnt des 19. Jh. (C. CĂZĂNIȘTEANU) 121
- New Approaches to the Study of Southeast European History in the United States of America (STEPHEN FISCHER-GALATI, Boulder-Colorado) 133

Chronique

- P. Ș. NĂSTUREL, Le Symposion International sur « L'idée impériale à Byzance, en Occident et dans les Pays slaves au Moyen Age » (Thessalonique, 24—29 Août 1969) 135

Comptes rendus

| | |
|---|-----|
| Documente și manuscrise literare [Documents et manuscrits littéraires], vol. I—II (<i>I. Matei</i>); CLÉOBULE TSOURKAS, Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Cory- dalée (1570—1646). (<i>Virgil Căndea</i>); C. TH. DIMARAS, La Grèce au temps des Lumières (<i>Alexandru Dușu</i>) | 139 |
| DIONYSIOS, métropolitain de Tricca et Stagée, «Ὁ Ἅγιος Βησσαρίων» (Δούσιον) (<i>Petre Ș. Năsturel</i>); RADU FLORESCU, The Fanariote Regime in the Danu- bian Principalities (<i>Andrei Pippidi</i>) | 147 |
| <i>Notices bibliographiques</i> | 155 |

LA RÉSIDENCE D'ARGEȘ DES VOÏVODES ROUMAINS DES XIII^e ET XIV^e SIÈCLES. PROBLÈMES DE CHRONOLOGIE À LA LUMIÈRE DES RÉCENTES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

N. CONSTANTINESCU

Situé au centre de la petite ville de Curtea de Argeș, sur une terrasse en contrebas de la colline où se dressent les ruines connues sous le nom de Sin-Nicoară, l'ensemble de la Cour princière (fig. 1) est formé aujourd'hui de deux enceintes distinctes : vers l'Ouest, suivant un axe en direction O.N.O.—E.S.E., se trouve l'enceinte 1, en forme de quadrilatère légèrement trapézoïdal, aux côtés mesurant 87 m (N.), 82 m (E.), 98 m (S.) et 81 m (O.), et consistant en murailles épaisses de 0,80—1,20 m, faites de grosses pierres provenant du lit de l'Argeș — murailles qui furent refaites lors des travaux de restauration des années 1930 ; accolée à l'angle N.E. de cette première enceinte se trouve l'enceinte 2, entourée vers le Nord d'un mur moderne et sur le reste de son pourtour d'une muraille de pierre et de brique, présentant un curieux tracé arrondi et caractérisée en outre par le fait qu'elle s'appuie extérieurement sur quelques contreforts (fig. 1).

Dans l'enceinte 1, on voit les ruines de deux édifices qui se font face, situés l'un sur le côté nord, l'autre sur le côté sud, et que nous appellerons en conséquence la demeure princière nord et la demeure princière sud ; puis, les ruines d'une tour d'entrée située sur le côté est, avec une pittoresque maisonnette juchée sur son aile nord ; enfin, dans la partie ouest de l'enceinte, on distingue à peine sous l'herbe les contours de l'an-

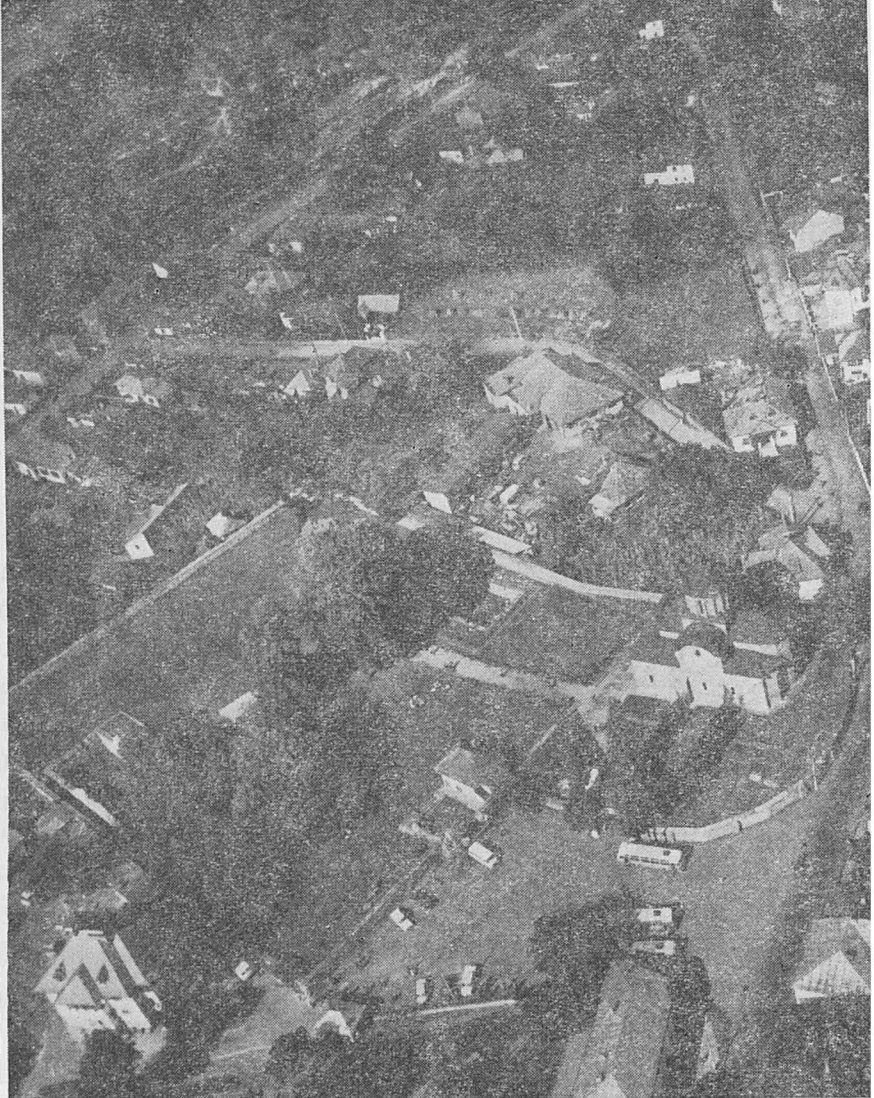


Fig. 1. — La Cour princière d'Argeș, vue prise d'avion (photographie des Studios d'art photographique du Combinat polygraphique « La Maison de la Scinteia », Bucarest).

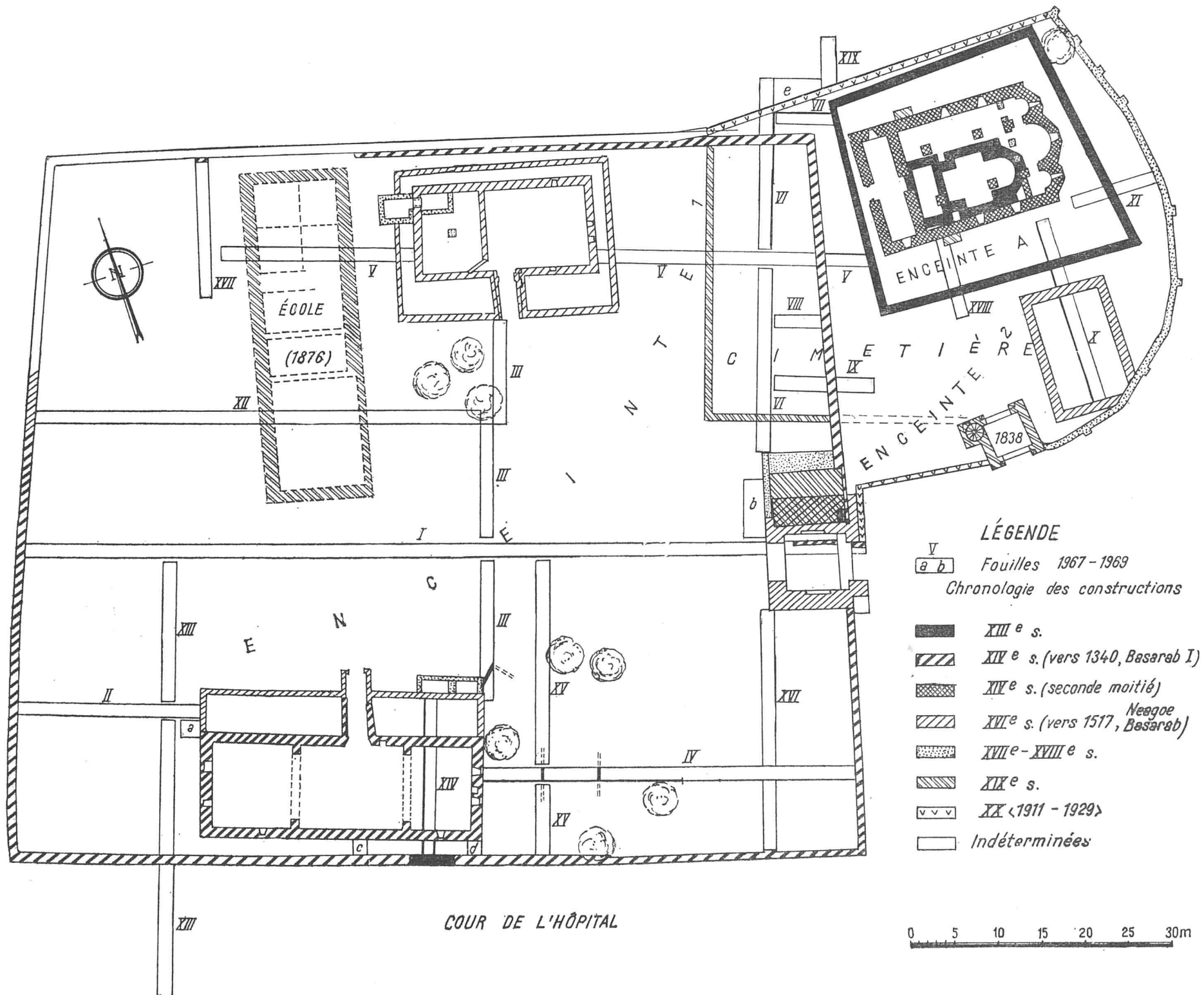


Fig. 2. — Plan d'ensemble de la Cour princière d'Argeș, montrant les fouilles des années 1967-1969 (relevé topographique par Eusebiu Mironescu).

cienne maison Vilara, construite en 1876 et destinée à devenir ultérieurement une école primaire urbaine¹.

Quant à l'enceinte 2, elle abrite ce magnifique monument qu'est l'Eglise princière Saint-Nicolas. On y voit également les ruines d'une construction de plan rectangulaire (15×10 m), que nous nommerons au cours de cet exposé la *cellule* et dont l'angle S.E. a été tronqué par la muraille arrondie de l'enceinte 2, ce qui montre que celle-ci est postérieure à ladite construction. Juxtant celle-ci, se trouve la tour de l'actuelle entrée : une construction carrée, pourvue dans l'angle N.O. d'un escalier à vis, élevée en 1838, ainsi qu'il ressort de la date en chiffres arabes inscrite sur son côté sud (autrefois, cette tour servait de clocher et avait deux niveaux au-dessus de son rez-de-chaussée voûté, comme on peut voir sur le dessin connu de Michel Bouquet, exécuté en 1843 et reproduit dans l'ouvrage *CDA*, fig. 3). Enfin, cette même enceinte 2 renferme les fondements, visibles à la surface du sol, d'une autre enceinte qui entoure strictement l'Eglise princière et que, pour les mêmes motifs de systématisation du matériel, nous nommerons l'enceinte A (fig. 2).

La littérature sur la Cour princière de Curtea de Argeș, et particulièrement sur les problèmes suscités par l'Eglise princière, est extrêmement abondante². C'est là, incontestablement, un sujet de prédilection

¹ Outre les abréviations habituelles, nous utilisons ici les suivantes :

CDA = *Curtea domnească din Argeș* [La cour princière d'Argeș], BCMI, X—XVI, 1917—1923, Bucarest, 1923 ;

SCOM-Pitești = « Muzcul din Pitești. Studii și comunicări. Istorie — Științele naturii », vol. I, Pitești, 1968 ;

MO = « Mitropolia Olteniei. Revista oficială a Arhiepiscopiei Craiovei și Episcopiei Râmnicului și Argeșului » ;

GB = « Glasul Bisericii. Revista oficială a Sfintei Mitropolii a Ungrovlahiei », Bucarest.

² Une vue d'ensemble, jusqu'en 1935, est donnée pour la première fois par A. Sacerdoteanu, *Mormintul de la Argeș și zidrea bisericii domnești* [La tombe de Curtea de Argeș et la construction de l'Eglise princière], dans BCMI, XXVIII, fasc. 84, 1935, pp. 49—57 (cité dorénavant *Mormintul de la Argeș*). Récemment, la bibliographie complète du problème a été consignée dans le très utile ouvrage de Nicolae Stoicescu, *Bibliografia monumentelor feudale din Țara Românească* [Bibliographie des monuments féodaux de Valachie], Craiova, 1966 (Extrait de MO), pp. 125—134 et 459—461. Entre temps ont paru : Maria-Ana Musicescu et Grigore Ionescu, *Biserica domnească din Curtea de Argeș* [L'église princière de Curtea de Argeș], Ed. Meridiane, 1967 ; Emil Lăzărescu, *Biserica mănăstirii Argeșului* [L'église du monastère d'Argeș], Ed. Meridiane, 1967 ; Pavel Chuhaia, *Data construirii casei domnești de lângă biserica Sfântul Nicolae Domnesc din Curtea de Argeș* [La date de construction de la demeure princière près de l'Eglise princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeș], dans GB, XXVI (1967), 9—10, pp. 967—1000 (cité *Casa domnească*) ; Idem, *Cele două locașuri ale mitropoliei din Curtea de Argeș deduse din hrisoavele bisericii lui Neagoe Basarab* [Les deux églises métropolitaines de Curtea de Argeș à la lumière des documents de l'église de Neagoe Basarab], dans MO, XIX (1967), 7—8, pp. 597—612 (cité *Locașuri*) ; A. Sacerdoteanu, *Argeș — cea mai veche reședință a Țării Românești* [Argeș — la plus ancienne résidence de Valachie], dans *SCOM-Pitești*, I, 1968, pp. 105—122 (cité *Argeș*) ; N. Constantinescu, *Cercetarea arheologică de la Curtea domnească din Argeș, 1967* [Les recherches archéologiques de Curtea de Argeș, 1967], dans *SCOM-Pitești*, I, 1968, pp. 123—138 (cité *Cercetarea arheologică*).

pour les chercheurs, prédilection qui s'explique du reste aisément : il s'agit, en effet, non seulement de la plus ancienne résidence voïvodale connue ou même soupçonnée d'avoir existé au XIV^e siècle en Valachie, mais — mieux encore — de l'unique monument d'architecture religieuse au sud des Carpates qui soit conçu et réalisé dans le style byzantin dit « en croix grecque inscrite », presque intact en outre et conservant les plus remarquables fresques de cette époque. Et pour accroître encore son prestige, ce monument n'est autre que l'église princière destinée dès l'origine à être le Saint-Denis des voïvodes valaques du XIV^e siècle et de la première partie du siècle suivant, tout comme l'église Saint-Nicolas de Rădăuți le fut pour les voïvodes moldaves jusqu'à Alexandru le Bon.

Il est, assurément, difficile de démêler en quelques pages l'écheveau d'affirmations — parfois gratuites ! — d'hypothèses, d'arguments et de contre-arguments auxquels ont donné lieu des controverses poursuivies durant des dizaines d'années, de se rendre compte exactement comment le parfum de la légende a réussi à produire de véritables réincarnations... Nous devons même avouer que nous éprouvons un sentiment de gêne à l'idée que le présent exposé vient contredire ce qu'ont soutenu, au cours des générations, tant d'historiens, tant de représentants d'élite de l'érudition et de la pensée scientifique.

En général, on peut dire que les discussions se sont engagées sur trois voies principales : a) ancienneté et fondateurs ; b) fonctions de l'ensemble et de ses parties composantes ; c) courants artistiques qui sont à la base de la conception et de la réalisation du monument. Ainsi qu'il est normal, le monument est surtout connu à l'heure actuelle par les travaux portant sur les problèmes du troisième groupe, auxquels ont pris part en égale mesure des architectes et historiens d'art réputés, tant étrangers que roumains. Aussi nous proposons-nous, pour notre part, de ne nous arrêter ici que sur les deux premiers groupes de problèmes.

a) *Ancienneté des constructions.* Nous passerons rapidement sur les opinions qui tendent à assigner à l'Eglise princière une ancienneté remontant aux IX^e — XI^e siècles (en tenant compte, bien entendu, de réfections ultérieures qui auraient eu lieu « vers 1216—1220 », du temps d'un prétendu prince Radu le Noir)³. On décèle ici, de même que dans d'autres écrits, l'influence des *Chroniques* valaques, dont nous estimons devoir

³ P. Antonescu, *Arhitectura religioasă la români* [L'architecture religieuse chez les Roumains], dans « *Literatura și arta română* », IX, 1905, pp. 199—202 (L'église date du IX^e siècle, au plus tard du XI^e siècle); Stoica Nicolaescu, *Adevărul asupra importantelor descoperiri arheologice de la Curtea de Argeș* [La vérité sur les importantes découvertes archéologiques de Curtea de Argeș], Bucarest, 1923, pp. 16—17 (voir ci-dessous, note 30).

reproduire le passage en question, en choisissant la version du chroniqueur Radu Popescu, plus détaillée que celle de la *Chronique des Cantacuzino*. On y lit qu'en l'année 6798 (1290), le prince Radu le Noir descendit du pays de Făgăraș et « s'établit au bout d'un certain temps à Cîmpulung, où il bâtit même un grand et beau monastère. Puis il se rendit à Argeș et en fit sa capitale, bâtissant la cour princière et l'église qui s'y trouvent aujourd'hui encore... Sous le règne de ce prince, d'après la date, l'empereur de Constantinople était Michel Paléologue, celui qui reprit Constantinople aux Latins (lesquels s'en étaient emparés 70 ans auparavant)... Lors du départ de Hongrie de Radu le Noir, le roi hongrois était Ladislas ; puis après un an de règne, le roi Ladislas mourut et fut remplacé par le roi André »⁴.

Cependant, selon ces auteurs, l'Eglise princière aurait été construite plus tôt, soit avant, soit après l'invasion mongole de 1241. Certains auteurs précisent même la date à laquelle la peinture aurait été achevée : le 12 novembre 1262, suivant Orest Tafraли⁵, après 1272 (année présumée de la mort du voïvode Litovoi), selon une hypothèse de G. I. Brătianu⁶.

Il faut souligner que ces opinions furent formulées après 1911, date à laquelle Grigore Cerchez « osa s'attaquer » — comme il le dit si joliment — à la restauration de l'église menacée de démolition, et même après la parution, en 1923, de *CDA*, ouvrage qui faisait connaître la découverte par les peintres Noroceă, Mihail et Teodorescu des fresques originales et du graffito consignant la mort en 1351—1352 de Basarab I^{er}. Toutefois, avant ces découvertes, en conclusion à un rapport commun de 1915, les historiens D. Onciul et I. Bogdan — auxquels devait se rallier N. Iorga — avaient déjà riposté en ces termes à la thèse de Tafraли : « Il est donc probable que l'église ait été peinte, sinon bâtie, par le fils et successeur de Basarab, Alexandru I^{er} (ou Nicola-Alexandru, comme il est nommé dans l'építaphe de sa tombe, à Cîmpulung) », les travaux

⁴ Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești* [Histoires de princes de Valachie], éd. C. Grecescu, 1963, pp. 5, 7 ; cf. *Istoria Țării Românești. Letopiseșul Cantacuzinesc* [Histoire de Valachie. Chronique des Cantacuzino], éd. C. Grecescu et D. Simonescu, 1960, p. 2.

⁵ *Biserica domnească. Datele clădirii și decorării sale picturale* [L'Eglise princière. Date de sa construction et de son décor de peinture], dans RIAF, XVI, 1922, pp. 148—159 ; Idem, *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, Texte, Paris, 1931, pp. 302—303 (cité *Monuments byzantins*).

⁶ *Les fouilles de Curtea de Argeș*, dans « Revue archéologique », 5^e série, t. XIII, 1921, p. 13 ; cf. Gr. G. Tocilescu, *Raporturi asupra câtorva mănăstiri și biserici din țară* [Rapports sur quelques monastères et églises de Roumanie], dans ARMSI, II^e section, 2^e série, t. VIII, 1885—1886, Bucarest, 1888, p. 161 : L'église est « plus ancienne d'au moins deux siècles que l'église de Curtea de Argeș (c'est-à-dire que l'église de Neagoe Basarab, N.C.), en tout cas antérieure à Basarab I^{er} » (l'un et l'autre cités par A. Sacerdoțeanu, *Mormintul de la Argeș*, p. 49).

n'étant achevés que sous le voïvode Radu I^{er} (environ 1377—1383), qui a été confondu avec le Prince Noir de la légende⁷.

Les choses commencent à être envisagées sous un tout autre jour après la découverte — en 1920, grâce au peintre Noroceca — de la célèbre inscription sur la paroi nord de l'église où il est dit que « En l'année 6860 (1351—1352) le grand voïvode Basaraba s'est éteint à Cimpulung »⁸. Dorénavant, à de rares exceptions près, cette inscription, avec la date qu'elle renferme, devient la clef de voûte des arguments permettant de soutenir que l'Eglise princière était encore en construction en 1351—1352, ou en tout cas n'était pas encore peinte; que l'œuvre commencée par Basarab I^{er}, puis continuée par son fils Nicolae-Alexandru (mort le 16 novembre 1364) et par les successeurs de celui-ci, fut achevée sous le règne soit de Vladislav I^{er} (1364—env. 1377)⁹, soit de son frère Radu I^{er} (qui, ainsi que nous l'avons déjà montré, ne peut être que la personnification du légendaire Prince Noir)¹⁰. De même, plus d'une fois, des rapprochements ont été faits entre le fondateur et le personnage princier inlumé dans le célèbre tombeau n° 10, découvert en 1920 par V. Drăghiceanu — personnage qui serait Vladislav I^{er} pour les uns¹¹, Radu I^{er} — père de Mircea l'Ancien — pour les autres.

⁷ D. Onciul, I. Bogdan et N. Iorga, *Raport inaintal Academiei Române cu privire la Biserica domnească de la Curtea de Argeș* [Rapport à l'Académie Roumaine sur l'Eglise princière de Curtea de Argeș], dans BCMI, VIII, 1915, p. 141 sqq. (voir également Dumitrie Onciul, *Scripte istorice* [Ecrits historiques], éd. critique publiée par les soins de A. Sacerdoțeanu, Ed. Științifică, 1968, vol. II, p. 221); D. Onciul, *În chestiunea bisericii domnești de la Curtea de Argeș* [Dans la question de l'Eglise princière de Curtea de Argeș], dans BCMI, IX, 1916, pp. 57—68 (et *Scripte istorice, op. cit.*, pp. 226—240), où l'auteur considère pourtant que le vrai fondateur de l'Eglise princière est Basarab I^{er}.

⁸ Virgil Drăghiceanu, dans *CDA*, pp. 31—32 et la photographie p. 9; D. Onciul, *Anul morții marelui Basarab voevod* [L'année de la mort du grand voïvode Basarab], *ibidem*, p. 104 sqq.

⁹ A. Sacerdoțeanu, *Mormintul de la Argeș*, p. 51; M. A. Musicescu et Grigore Ionescu, *op. cit.*, p. 10; plus récemment, dans *Istoria artelor plastice în România* [Histoire des arts plastiques en Roumanie], I, Bucarest, Ed. Meridiane, 1968, pp. 161—163; l'église, commencée sous Basarab, est achevée sous Nicolae-Alexandru, qui en commence probablement la peinture, laquelle ne sera achevée que sous le voïvode Vlaico; « la date du plus ancien ensemble de peinture de Valachie pourrait donc se situer entre 1352 et 1377 » (M. A. Musicescu). Le prof. Virgil Vătășianu formule une opinion différente dans *Istoria artei feudale în Țările Române* [Histoire de l'art féodal dans les Pays roumains], Bucarest, Ed. Academiei, I, 1959, p. 148: à en juger par le plan et le système de construction, l'église aurait été bâtie après 1330 — « de préférence entre 1330 et 1340. La construction n'a certainement pas duré bien longtemps, car l'édifice n'est pas de dimensions trop grandes... Il est sûr, en tout cas, qu'entre la construction et l'exécution de la peinture plusieurs années se sont écoulées »; dans un autre passage, l'auteur dit qu'en 1351—1352 « la construction de l'église était achevée au moins partiellement, mais elle n'avait pas encore reçu son décor de peinture »; à la suite d'une ample analyse de cette peinture, l'auteur l'attribue à Nicolae-Alexandru (p. 389).

¹⁰ V. Drăghiceanu, *op. cit.*, *passim*; D. Onciul, *op. cit.*; C. C. Guurescu, *Istoria românilor* [Histoire des Roumains], vol. I, 5^e éd., Bucarest, 1946, pp. 426—427; P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn* [Mircea l'Ancien], Bucarest, 1944, p. 41.

¹¹ Parmi les premiers à avoir affirmé que la personne inhumée dans cette tombe est Vladislav I^{er} on compte C. Kogălniceanu, *Biserica Sf. Nicolae Domnesc de la Curtea de Argeș* [L'Eglise princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeș], dans « Convorbiri Literare », LIV (1922), pp. 723—730 et LVI (1924), pp. 759—766 (mais l'auteur s'embrouille dans ses propres théories, attribuant la fondation de l'église tantôt à Basarab I^{er}, tantôt à Nicolae-Alexandru, tantôt à Vladislav I^{er}), cité chez A. Sacerdoțeanu, *Mormintul de la Argeș*, p. 49.

L'intérêt suscité par l'Église princière — aisément compréhensible, tellement elle se détache du reste de l'ensemble, dont la structure et l'aspect sont infiniment plus modestes — a longtemps laissé dans l'ombre les problèmes de chronologie de la Cour princière proprement dite. Seul V. Drăghiceanu signalait en 1920 à Nicolae Iorga que « cette cour a été élevée sur l'emplacement d'un établissement beaucoup plus ancien »¹², mais sans insister sur ce fait, car il n'ajoute rien à ce sujet dans *CDA*, si ce n'est qu'il a découvert dans le sanctuaire de l'église une monnaie à l'effigie du roi de Hongrie Ladislas IV le Couman (1272—1290), en vertu de laquelle il n'exclut pas la possibilité que la Cour d'Argeș ait été la résidence du voïvode roumain Seneslau, attesté en 1247.¹³

Plus tard, en 1935, les discussions ont pris un cours nouveau à la suite d'une hypothèse audacieuse — surtout pour l'époque — formulée par le prof. Aurelian Sacerdoțeanu. En s'appuyant sur le plan publié en 1923 par V. Drăghiceanu (*CDA*, fig. 30), ainsi que sur la présence autour de l'Église princière de l'enceinte A (dont le tracé était pourtant à peine ébauché à cette date — *ibidem*, fig. 2 — et qui n'était même pas mentionné dans le texte), l'auteur arrivait à la conclusion que sous l'église actuelle il devait en avoir existé une autre, comprise dans le quadrilatère trapézoïdal, et que la tombe n° 10 devait appartenir à cette église-là et non à l'actuel édifice (rappelons à cette occasion que, ainsi que l'a consigné V. Drăghiceanu lui-même, le sarcophage M. 10 se trouvait à plus de 1 m sous le niveau du pavement de 1920 et qu'il fut amené ultérieurement au niveau d'aujourd'hui). Le personnage enterré dans cette tombe ne serait autre que Tihomir, le père de Basarab I^{er} ; quant à la date de construction de la première église, dont l'auteur tentait de reconstituer le plan, elle devait se situer « après 1272 ou 1295 »¹⁴. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, cette nouvelle hypothèse — dont on peut maintenant, à la lumière de tout ce que l'on sait aujourd'hui, mesurer la valeur — ne fut admise au premier abord que par N. Iorga¹⁵, tandis

¹² V. Drăghiceanu, *Ruinele curților domnești de la Argeș* [Les ruines de la Cour princière d'Argeș], dans « *Revista istorică* », VI (1920), 10—12, p. 258.

¹³ *Ibidem*, dans *CDA*, pp. 27, 141.

¹⁴ A. Sacerdoțeanu, *Mormintul de la Argeș*, pp. 52—57; *Argeș*, p. 111 et note 25 (la tombe a appartenu à Tihomir). L'éminent historien a bien voulu nous honorer de sa présence sur le chantier et nous donner de précieuses indications, pour lesquelles nous lui renouvelons ici nos remerciements.

¹⁵ *Histoire des Roumains*, III, 1937, p. 220 : « On a trouvé à Argeș, dans la nouvelle église qui s'éleva sur l'ancienne » (il s'agit de la tombe n° 10, qu'il attribue pourtant à Basarab I^{er}).

qu'en général elle fut accueillie *cum grano salis*¹⁶, ou même rejetée catégoriquement, non sans véhémence parfois¹⁷.

Enfin, ces derniers temps, on a enregistré la plus audacieuse peut-être de toutes les opinions exprimées jusqu'à ce jour au sujet de la Cour voïvodale, due au chercheur Pavel Chihaia. Dans une ample étude, celui-ci tente de démontrer que l'enceinte 1 en entier (c'est-à-dire le mur d'enceinte, les demeures princières et la tour du côté est), ainsi que l'enceinte A datent de l'époque de Neagoe Basarab (1517—1521); que des réfections eurent lieu après 1678 (parmi lesquelles les porches des deux demeures princières); enfin, que près de l'église, en 1759, fut construit un clocher (il s'agit du bâtiment qu'à l'exemple de V. Drăghiceanu nous avons nommé la *cellule*) qui fut détruit par le tremblement de terre de 1830 en même temps que l'enceinte A¹⁸. Nous montrerons plus bas, lorsque nous présenterons les données archéologiques, ce qui est à retenir dans cette hypothèse.

b) *Fonctions des monuments*. Le deuxième groupe de problèmes, concernant la fonction qu'avaient l'église et les autres bâtiments, a suscité des interprétations de tout autre ordre, mettant en doute que l'on se trouve en présence de l'ancienne Cour princière et, surtout, que l'église puisse représenter la chapelle de cette Cour. En vérité — fait-on remarquer — il est difficile de concevoir qu'une église aussi imposante ait pu servir de chapelle à des constructions aussi modestes que celles de l'enceinte

¹⁶ Voir également V. Vătăşianu, *op. cit.*, p. 148 (« peut-être y avait-il là une autre église, mais il peut s'agir aussi de quelque autre bâtiment ou de la cour de l'ancienne résidence, détruite en 1330, dont l'église princière Sin-Nicoară, située sur la colline d'en face, aura été la chapelle »); voir également Gr. Ionescu, *op. cit.* p. 68; M. A. Musicescu et Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 10 (l'église actuelle est d'au moins quelques dizaines d'années postérieure aux vestiges qu'elle recouvre). Nous devons avouer que, jusqu'à la découverte du mur de séparation de l'ancienne église et surtout de son sanctuaire, nous pensions nous-même que l'ancienne construction comprise dans l'intérieur de l'Église princière devait être une construction civile. A ce propos, nous tenons à évoquer ici les discussions fertiles que nous avons eues tant de fois avec nos collègues Trifu Martinovici, Cristian Moisescu et Eusebiu Mironescu, que nous remercions encore pour leurs précieuses suggestions.

¹⁷ En premier lieu, ainsi qu'il fallait s'y attendre, par Virgil Drăghiceanu, dont la réplique ne vient pourtant qu'au bout de 20 ans : voir *In legătură cu biserică domnească de la Argeş* [Au sujet de l'Église princière de Curtea de Argeş], dans MO, VII (1955), 10—12, pp. 555—562. L'enceinte A — comme nous l'avons désignée — aurait eu pour but de consolider le terrain autour de l'Église princière (« Cette sous-structure trapézoïdale, dont la pointe est dirigée vers la partie avancée de la colline, a été exécutée pour assurer la stabilité du sol autour des fondations », p. 559). Cependant, l'auteur avait montré auparavant que parmi d'autres sous-structures de l'intérieur de l'église, on a trouvé « enfin, une masse de grosses pierres de 7 m de longueur, placée au centre de l'église, provenant d'un mur renversé, antérieur à la construction de l'Église princière, que les maçons ont laissé tel quel, sans l'utiliser » (p. 556). Il n'explique évidemment pas ce que représente cette masse de pierres, qu'il avait du reste signalée dans CDA, p. 143, lorsqu'il y soupçonnait l'existence d'une tombe. Au sujet de l'enceinte A, cf. P. Chihaia, *Casa domnească*, p. 972 et le plan p. 973 : « Enfin, on peut prouver que le mur d'enceinte de l'église n'a pas appartenu à une église antérieure ou à des consolidations (mais, bien au contraire, a été élevée autour de l'église jusqu'en 1830, date à laquelle elle a été démolie) »!

¹⁸ *Ibidem*, pp. 968—972, 992.

1¹⁹ ; en échange, lorsqu'en 1359 fut créé le siège métropolitain d'Argeş, où donc a pu se trouver la résidence de Hyacinthe de Vicina, si ce n'est près de l'église nouvellement construite? Et puis, relève-t-on, comment ne pas prendre en considération la colline de Sîn-Nicoară, où l'on pourrait plutôt soupçonner la présence de l'ancienne cour princière, étant donné que ce site est plus à l'abri, qu'il occupe une meilleure position stratégique et qu'il renferme en outre une église appropriée à la fonction de chapelle²⁰? En résumé, cette hypothèse, telle que l'a soutenue notamment N. Iorga, suggère comme plausible que l'Eglise princière « ait eu pour but d'abriter la plus haute institution religieuse du pays, la métropole. Dans ce cas, le fait que l'église a été construite dès 1351—1352 — c'est-à-dire à un moment où le prince avait auprès de lui un prélat dont l'autorité n'était pas encore reconnue — s'intègre dans l'action entreprise par le voïvode afin d'obtenir cette reconnaissance »²¹.

Il est difficile, cependant, de n'admettre comme fonction initiale de l'Eglise princière que celle, toute provisoire, d'église métropolitaine²², d'autant plus que cette situation provisoire devait durer jusqu'à la construction du nouvel édifice que Neagoe Basarab allait démolir ensuite pour élever sur son emplacement l'église du monastère d'Argeş²³, c'est-à-dire en fait trois quarts de siècle, si l'on admet que ledit édifice n'a été bâti que sous Vlad le Diable (1436—1442, 1443—1446)²⁴.

C'est là, ramené bien sûr à ses lignes essentielles, le schéma des principales thèses formulées au sujet de l'ancienneté et des fondateurs de l'Eglise princière de Curtea de Argeş, ainsi que de la destination qu'ont eue les ruines conservées autour de l'Eglise princière et cette église même. Quant au dernier groupe de problèmes, celui en rapport avec les courants artistiques qui ont abouti à la réalisation de ce dernier monument, nous

¹⁹ Plus récemment, Emil Lăzărescu, dans *Istoria artelor plastice în România*, I, 1968, p. 151.

²⁰ L'idée qu'il y aurait eu une résidence princière sur la colline de Sîn-Nicoară se rencontre chez N. Iorga, *Istoria bisericii româneşti şi a vieţii religioase a românilor* [Histoire de l'Eglise roumaine et de la vie religieuse chez les Roumains], I, 1929, pp. 37—39; cf. aussi O. Tafrafi, *Monuments byzantins*, p. 18 (« Sîn-Nicoară était vraisemblablement la chapelle de la citadelle, que nous supposons avoir existé sur la même colline »), ainsi que P. Chihaia, *Casa domnească*, pp. 967—968 et *Locaşuri*, p. 597.

²¹ Emil Lăzărescu, *op. cit.*, p. 151—152.

²² Il faut souligner que M. A. Musicescu et Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 12, admettent que l'église métropolitaine d'Argeş a dû être construite « autour de l'année 1359 »; voir également note 24.

²³ La source fondamentale est Gavriil Protul, qui fut présent à la consécration de l'église (le 15 août 1517) : « Et il démolit l'église métropolitaine d'Argeş de fond en comble et bâtit à sa place une autre sainte église »; cf. *Viaţa şi traiul Sfîntului Nifon* [La vie de saint Nifon], éd. Tit Sîmedrea, 1937, p. 30.

²⁴ P. Chihaia, *Locaşuri*, pp. 607—610; Emil Lăzărescu, *Biserica mănăstirii Argeşului*, p. 9; I. Ionescu, *Mănăstirea Argeşului în istorie şi artă* [Le monastère de Curtea de Argeş dans l'histoire et dans l'art], dans MO, XIX, (1967), 7—8, pp. 538—539.

pensons ne pas avoir à nous y arrêter spécialement : il ressortira, en effet, des pages qui suivent que ce problème doit être envisagé sous un jour nouveau, à la lumière des données archéologiques fournies par les dernières recherches. Cependant, avant d'aborder la présentation proprement dite des résultats de ces recherches, nous avons cru nécessaire d'exposer quelques observations personnelles ayant trait directement à l'église.

1. *Problème du panneau des fondateurs peint dans le naos.* Malheureusement, ce panneau a été repeint en 1827 par le peintre Pandelimon. Il est permis toutefois de supposer que celui-ci a reproduit au moins les contours essentiels de l'image originale, mise à jour par la représentation des deux tours du pronaos — très exagérées comme hauteur — démolies par Grigore Cerchez lors de sa restauration. Or, au-dessus et exactement sur l'axe du panneau, se trouve un reste d'inscription, peinte sur trois lignes, où étaient inscrits les titres et les noms des personnages représentés : un couple portant, les mains tendues, le modèle de l'église. Il faut souligner que l'inscription a été écrite par-dessus un motif ornemental préexistant, partiellement effacé à l'endroit de l'inscription, mais bien conservé sur la moulure²⁵. Qui sont ces personnages princiers ? Les réponses varient : les uns les identifient à Basarab I^{er} lui-même et à son épouse²⁶ ; d'autres, à Radu I^{er} et à la princesse Ana, son épouse²⁷ ; d'autres, enfin, au voïvode Vladislav I^{er} (dit aussi Vlaïco) et à la princesse Ana²⁸. L'importance de ces identifications est d'autant plus grande qu'elles déterminent à leur tour celle du personnage reproduit dans une attitude de prière dans la représentation de la *Déisis* du pronaos — personnage jeune, à en juger par sa physionomie et, notamment, par sa chevelure et sa barbe.

²⁵ Voir la photographie dans *CDA*, fig. 264. Comment expliquer le fait que l'inscription a été peinte par-dessus cet ornement effacé ? Selon nous, on avait pensé au début inscrire le texte slavon sur la partie supérieure du panneau, près des représentations des fondateurs ; puis, voyant que le texte était trop long et comme, d'autre part, la moulure avait déjà été peinte en motifs géométriques, on aura décidé, afin de ne pas porter atteinte à l'unité du décor, de placer l'inscription ailleurs, à savoir sur la moulure, où elle se trouve aujourd'hui encore. Du reste, le fait que certaines modifications ont été effectuées au cours de la construction de l'église ressort aussi d'autres indices, par exemple la condamnation de l'entrée dans l'absidiole du diaconicon par un mur dont la face visible est couverte d'une peinture du XIV^e siècle (alors qu'à l'intérieur le diaconicon n'a plus été peint).

²⁶ Voir Ștefan Ștefănescu, *Basarabii* [Les Basarab], dans « Magazin istoric », II (1968), 7—8, pp. 1—9 (la couverture même de la revue reproduit en couleur le panneau de l'Eglise princière, mais malheureusement à l'envers !).

²⁷ V. Drăghiceanu, dans *CDA*, pp. 47, 49, 50 ; C. C. Giurescu, *op. cit.*, pp. 427—428 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 41 ; G. I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești* [La tradition historique sur la fondation des Etats roumains], Bucarest, 1945, p. 108.

²⁸ A. Sacerdoțeanu, *Mormintul de la Argeș*, p. 55 et note ; P. Chihăia, *Cîteva date în legătură cu paftaşa de la Argeș* [Quelques données sur la boucle de ceinture de Curtea de Argeș], dans *Omagiu lui G. Oprescu*, Bucarest, 1961, p. 117 ; Idem, *Contribuții la problema identificării mormintelor din biserica Sfintul Nicolae Domnesc din Curtea de Argeș* [Contributions au problème de l'identification des tombes de l'Eglise princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeș], dans *GB* (1963), 1—2, p. 49, etc.

Nous sommes en mesure d'affirmer que c'est la dernière des trois identifications qui est la bonne : ce fait ressort clairement de l'inscription et nous ne pouvons que marquer notre étonnement du peu d'importance qui lui a été accordée, bien qu'elle fût connue par une lecture — ancienne, il est vrai — de Stoica Nicolaescu. Le fait est que le texte en question renferme des formulations rappelant celles usitées pour le titre princier à l'époque de Vladislav-Vlaïco ; en outre, le nom du pays y est reproduit dans la graphie **БЛГРОВАЛХИИ** et non **ЪГГРОВАЛХИИ**, comme on le rencontre plus tard. Finalement, c'est la ligne du milieu qui fournit la clef du problème ; en effet, il faut y lire non pas **ВДИ ГНОЖЕ ВЪСЕН ОБЛАСТИ ВДИ СВНИ** (formulation confuse qui, traduite, donne : « Prince de ses possessions et de toute la région de ses possessions »), comme l'a fait V. Drăghiceanu²⁹, mais **БДИННО ЖЕ ВЪСЕН ОБЛАСТИ ВДИ<Н>СКВИ** (« de Vidin et de tout le gouvernement de Vidin »)³⁰. Or, on sait que Vladislav a entrepris, au cours de l'hiver 1369, une campagne contre Vidin, qu'il a pris cette citadelle au roi Louis le Grand de Hongrie et qu'il l'a gardée en sa possession près de six mois, jusqu'à la libération et au rétablissement sur le trône de son beau-frère, le tsar Stratsimir³¹. Ainsi donc, non seulement l'inscription confirme ces faits, mais elle prouve de façon péremptoire que les personnages peints sur le panneau sont bien, ainsi que nous l'avons déjà dit, le voïvode de Valachie qui était sur le trône en 1369 et son épouse, c'est-à-dire Vladislav I^{er} et la princesse Ana. Et ce n'est pas tout : l'inscription nous apprend encore que la peinture de l'Eglise

²⁹ Cf. CDA, p. 50 et note 4.

³⁰ Ici une précision s'impose. La lecture de l'inscription en question est due à Stoica Nicolaescu, du moins c'est celui-ci qui l'a publiée — avant les découvertes — dans son article *Domnia lui Alexandru Aldea, fiul lui Mircea cel Bătrîn, 1431—1435. Hrisoave și cărți domnești de la Alexandru Vodă Aldea, fiul lui Mircea cel Bătrîn, iunie 1431 — iulie 1435* [Le règne d'Alexandru Aldea, fils de Mircea l'Ancien, 1431—1435. Chrysobulles et documents princiers d'Alexandru Aldea, fils de Mircea l'Ancien, juin 1431 — juillet 1435], dans RIAF, XVI, 1922, pp. 225—270, avec un supplément ajouté par l'auteur après qu'il eût visité le monument, en décembre 1922 (cité par O. Tafrahi, *Monuments byzantins*, p. 246 sqq.). Le fait est que Stoica Nicolaescu a publié sans l'autorisation de Drăghiceanu l'inscription placée au-dessus du panneau ; on y trouve la restitution **БДИННОЖЕ ВЪСЕН ОБЛАСТИ ВДИ<Н>СВНИ**, adoptée par nous parce qu'elle correspond à la réalité (cf. *Monuments byzantins*, p. 246, avec d'évidentes fautes d'impression). Par ailleurs, autant St. Nicolaescu que O. Tafrahi estimaient qu'il était question d'un certain « prince Radu le Noir » du XIII^e siècle, nom avec lequel ils ont complété l'espace vide de la première ligne. En ce qui concerne le problème de Vidin, voir l'étude approfondie de Maria Holban, *Contribuți la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria angevină (Rolul lui Benedict Himfy în legătură cu problema Vidinului)* [Contribution à l'étude des rapports de la Valachie et de la Hongrie angevine et du rôle de Benoît Himfy dans la question de Vidin], dans SMIM, I, 1956, pp. 7—62. La prise de possession de Vidin, par Vlaïco-Vladislav est évoquée dans le folklore balkanique, par exemple dans une vieille balade serbe où il est dit (en traduction) : « A Vidin la ville blanche (bijelome) / Où a vécu Vladislav le Vieux » (chez Al. Iordan, *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces des voévodes roumains dans le folklore balkanique*, dans « Balcama », I (1938), p. 174).

³¹ Maria Holban, *op. cit.*

princière d'Argeș ne fut achevée que vers la fin de la septième décennie du XIV^e siècle, car il ne peut s'agir d'une scène introduite dans un ensemble pictural plus ancien, ni d'une inscription ajoutée après le règne de Vladislav I^{er} (env. 1377). Ces points une fois établis, il est évident que le panneau de fondateurs du naos de l'Eglise princière nous met sur la voie pour l'identification du personnage inhumé dans la tombe n° 10, qui — ainsi que le confirment plusieurs données (éléments d'inventaire, comme les boutons représentant l'écu héraldique, tradition d'un fondateur unique, coutume de commémorer le fondateur près du pilier N.O. du nef, etc.) — ne peut être que le voïvode Vladislav I^{er}.

2. *Problème des graffiti de l'intérieur de l'église.* Les observations que nous venons d'exposer nous ont incité à rouvrir les débats sur la valeur informative des quelques graffiti découverts à l'occasion des travaux de restauration effectués après la première guerre mondiale. Evidemment, c'est l'inscription consignant la mort de Basarab I^{er} qui tient la première place. Sa date présente, en effet, une importance exceptionnelle, car c'est elle qui a permis de préciser la limite chronologique entre la fin du règne de Basarab I^{er} et le début de celui de Nicolae-Alexandru (ou plutôt du début du règne personnel de ce dernier, car il avait été associé auparavant à son père). Les adeptes des thèses de Tafrali, et en premier lieu Stoica Nicolaescu, ne retenaient de l'inscription que sa date, 1351—1352 : « Cela et rien de plus. Quant à l'église, elle est plus ancienne et l'inscription en question ne présente aucun rapport avec son ancienneté »³².

Si nous refusons d'admettre que l'église puisse avoir été construite avant 1351—1352, nous sommes d'avis, nous aussi, qu'il ne ressort nullement de l'inscription que la date de 1351—1352 soit celle de la construction. En effet, une analyse minutieuse de la couche sous-jacente montre que l'inscription de la paroi nord n'a pas été faite sur le mortier de construction proprement dit, mais sur une couche de crépi qui recouvre celui-ci, plus précisément sur une couche de finissage intérieur identique comme composition (chaux éteinte, sable fin, charbon de bois, plus une teinte extérieure de couleur jaunâtre) à la couche de finissage des façades. Autrement dit, au moment où l'inscription fut grattée sur le mortier frais, à demi sec, l'église était achevée dans son gros œuvre, et si les fresques n'en étaient pas encore peintes, cette opération ne pouvait tarder, puisque la couche support était prête.

Ce graffito, dont on a tellement discuté, n'est d'ailleurs pas le seul. V. Drăghiceanu signale que — toujours avant l'exécution des fresques — on avait écrit sur l'une des faces du pilier N.E. : « Moi...

³² Stoica Nicolaescu, *op. cit.*, p. 230 (apud O. Tafrali, *op. cit.*, p. 244).

Аkaki(e)... » — ou plutôt Makari(e) — et sur une autre face du même pilier «врѣкса гсжда (« donc le nom d'une princesse », ajoute Drăghiceanu)³³, qui se traduit : « La princesse juive ». Au sujet de cette inscription, nous aurions une hypothèse à formuler.

Le terme *gospojda* désigne incontestablement une personne princière (il figure d'ailleurs sur la troisième ligne de l'inscription peinte mentionnée plus haut, où il s'agissait de la princesse de Valachie). Or, on ne connaît pas dans l'histoire de la Valachie de princesse juive, ni en tant qu'épouse d'un voïvode, ni en quelque autre qualité. En échange, on sait que le tsar Ivan-Alexandre de Tyrnovo a eu deux épouses pré-nommées *Théodora* et que si la première était la fille de Basarab I^{er}, mère des tsars Stratsimir et Michel Asen (ce dernier désigné comme successeur du tsar de Tyrnovo), la seconde était de race juive ; cette Théodora juive s'est convertie au christianisme en prenant le nom de la première tsarine et elle a mis au monde celui qui devait succéder effectivement à Ivan-Alexandre, le tsar Chichman. Les deux tsarines sont mentionnées dans un grand nombre de sources médiévales, dont plusieurs bulgares, dans *l'Histoire byzantine* de Nicéphore Grégoras³⁴, etc. Dans l'obituaire de Tyrnovo, les deux tsarines — dont le destin fut si différent, puisque la première Théodora fut répudiée par le tsar et finit ses jours au couvent — sont mentionnées successivement : **Θεοδωρѣ блгочѣстивѣи црци великаго црѣ Іванна Плѣхандра въспрѣмшон мнишъскын аггелъскын образъ. нареченнѣ и Θεοφана, вѣчнаа памѣт :**

Θεοδωρѣ блгочѣстивѣи црци великаго црѣ Іванна Плѣхандра сѣшон от рода евренска. въспрѣмши же на сѣ стоѣ кръщенїе... вѣчнаа па: <мѣт>

(« A Théodora la très honorée tsarine du tsar Jean-Alexandre, qui est devenue pareille aux anges en prenant le voile et le nom de Théophane, éternelle miséricorde.

» A Théodora, la très honorée tsarine du grand tsar Jean-Alexandre, celle née de race juive et qui a passé à la sainte religion chrétienne... , éternelle miséricorde »)³⁵.

Il a été établi que le tsar Ivan-Alexandre a épousé la seconde Théodora « vers l'an 1345 », donc avant le milieu du XIV^e siècle³⁶.

³³ Voir CDA, p. 31 et fig. 18, ainsi que les précisions apportées dans *Adaose și Indrep-tări*, p. X. En échange, O. Tafrafi, dans *Monuments byzantins*, p. 236 et note 1, lit *Ιερήσα*, escamotant la lettre *κ*, qui est évidente, et rapportant le terme à une épouse de prêtre.

³⁴ Cf. *Historiae Byzantinae*, XXXVII, 51, éd. Bonn, vol. III, 1855, p. 558.

³⁵ Jordan Ivanov, *Поменници на българските царе и царице* dans « Известия на историческото дружество въ София », IV (1915), p. 227. De même, avec de petites différences, chez I. Douitchev, *Изъ старата българска книжнина*, II, Sofia, 1944, pp. 156, 163 (n° LVI); voir aussi Hurmuzachi-Densusianu-Kaluzniacki, *Documente*, I—2, Bucarest, 1890, pp. 806—807.

³⁶ P. Moutafchev, *История на българския народъ*, II, Sofia, 1944, p. 211.

Pourtant, une inscription de 1347—1348 sur une icône de saint Laurent omet de mentionner la nouvelle tsarine, ce qui est étrange, car le tsar et ses enfants y sont mentionnés ³⁷. D'où l'on peut déduire que l'officialisation du mariage n'avait pas encore eu lieu en 1348 ; du reste, à cette date, Michel Asen, l'héritier du trône, qui figure à côté de son père sur des monnaies dont certaines — ainsi que nous verrons plus bas — sont parvenues jusqu'à Argeş, était encore en vie et ne devait disparaître sur le champ de bataille qu'en 1355 ³⁸. Par une curieuse coïncidence, c'est justement à cette date — en 1355 — qu'a lieu, à ce qu'il semble, la première mention documentaire de la seconde Théodora, sur l'*Évangélaire de Londres*, dans le texte d'une longue inscription d'un certain moine Simon, où sont mentionnés successivement le tsar Ivan-Alexandre, la seconde Théodora et leur fils, *le tsar Chichman*, qui ne portait pas encore ce titre du vivant de Michel Asen ³⁹. Si l'on ajoute à tout ceci l'information de Nicéphore Grégoras, datée par le contexte de l'ouvrage en cette même année 1355 (l'année de la mort du despote serbe Etienne Douchan), on arrive à la conclusion que le second mariage du tsar de Tyrnovo a dû avoir lieu — officiellement du moins — vers l'année 1355, ce qui ne signifie évidemment pas que Chichman ne soit pas né avant cette date : de fait, il a pu naître n'importe quand entre 1345 et 1355. Ce qui est sûr, c'est que les mentions de la « nouvelle convertie » Théodora n'apparaissent — pour devenir de plus en plus fréquentes — dans les sources bulgares qu'à partir de 1355 et qu'elles sont on ne peut plus claires ⁴⁰. En conséquence, nous estimons que, normalement, une mention comme le graffito quasi ésotérique de Curtea de Argeş ne pouvait être faite qu'à partir de 1355, c'est-à-dire bien après la mort de Basarab I^{er} le Grand.

Encore une fois, toutes ces considérations supposent : d'abord, que la « princesse juive » de notre inscription soit bien la Kéra Théodora de Tyrnovo et, deuxièmement, que l'auteur de l'inscription — probablement un des artisans travaillant sur le chantier, peut-être même un des peintres, tel celui qui a inscrit son nom sur la façade sud du monument («*Accorde, Seigneur, ta grâce au pécheur Radila*») — fût au courant de l'origine juive de la nouvelle tsarine, ce qui indiquerait qu'il était venu lui-même d'outre-Danube. Mais une fois formulée, notre hypothèse doit être menée jusqu'au bout : si ces différentes inscriptions ont été faites à

³⁷ I. Douitchev, *op. cit.*, pp. 134—135 (n° XLIII).

³⁸ Voir N. A. Mouchmov, *Монетите и печатите на българските царе* [Numismatique et sigillographie bulgare], Sofia, 1924, p. 119.

³⁹ I. Douitchev, *op. cit.*, pp. 151—152 (n° LIII) ; ici, la tsarine est nommée « la nouvelle très éclairée Kéra Théodora », évidemment dans le sens de « nouvelle chrétienne ».

⁴⁰ *Ibidem*, pp. 154—155 (n° LV), une inscription de 1363—1364 sur une *Leastvitsa* ; une autre mention, en grec, sur un *Stiherarion*, de 1368 : καὶ Θεοδώρας τῆς υεροφωτιστον, *ibidem*, p. 176 (n° LXIII).

la même époque, peut-être par la même personne, en tout cas dans le même but, à savoir pour perpétuer le souvenir de certains événements, rien ne s'oppose à ce que l'on considère toute la construction de l'Eglise princière comme l'œuvre du même fondateur, Vladislav I^{er}. En admettant ce point de vue, on échappe à ce qu'il y a de difficilement croyable dans tant d'hypothèses qui tendent à reconnaître l'existence de trois ou même de quatre fondateurs, se transmettant les uns aux autres une œuvre dont la réalisation couvre un laps de temps d'un quart de siècle ! Certes, on pourrait invoquer contre cette thèse le célèbre graffito consignnant la mort de Basarab I^{er}. Mais c'est un faux argument, car rien ne dit que l'inscription soit contemporaine de l'événement relaté. Au contraire, on pourrait argumenter que s'il en avait été ainsi, l'auteur anonyme du graffito aurait dû, normalement, indiquer non seulement l'année, mais aussi le jour, ou du moins le mois où l'événement a eu lieu. Du reste, tous ces problèmes sont élucidés de la manière la plus nette par les données archéologiques.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUR LA COUR PRINCÈRE D'ARGEȘ 1967—1969

Le programme des recherches comporte en premier lieu la détermination des phases de réalisation de l'ensemble, donc la vérification des données historiques qui ont fait l'objet de la première partie de notre exposé. En outre, étant donné les liens étroits qui ne pouvaient manquer d'exister entre la Cour princière et la ville de Curtea de Argeș, résidence princière et capitale d'autrefois du pays, les recherches devront s'étendre aux aspects liés au développement de celle-ci. Enfin, il ne faut pas perdre de vue que le site se trouve dans l'aire où, au XIII^e siècle, se trouvait un Etat en voie de formation, le voïvodat de Seneslau, attesté, à côté d'autres formations similaires, dans le célèbre diplôme accordé par le roi Béla IV de Hongrie, le 2 juin 1247, aux chevaliers de Saint-Jean : encore une raison pour tenter de déceler, au moyen des recherches archéologiques, tout ce que le site de Curtea de Argeș peut fournir en fait de données pour cette période⁴¹. Il va de soi qu'il s'agit là d'un programme à longue échéance. Pour l'instant, les travaux ont dû se borner à l'exploration de la zone de la Cour princière proprement dite.

⁴¹ N. Constantinescu, *Cercetarea arheologică*, pp. 127—128. Nous tenons, de même, à remercier par cette voie les organes officiels de Curtea de Argeș et de Pitești, ainsi que les directions des musées de ces deux villes, pour le soutien permanent qu'ils nous ont accordé au cours de nos recherches archéologiques dans la Cour princière.

*Stratigraphie et chronologie des constructions*⁴². Dans la présentation du schéma stratigraphique, nous nous appuyerons sur les observations enregistrées au cours des trois campagnes successives d'investigations archéologiques des années 1967—1969, en nous référant, au fil de l'exposé, à l'ensemble des sections et des surfaces explorées. Nous avons groupé les discussions autour de trois secteurs de fouilles, en renvoyant le lecteur, chaque fois qu'il sera nécessaire, aux illustrations respectives et au plan d'ensemble (fig. 2).

1. *Secteur sud de l'enceinte 1*. Dès 1967, nous avons pu repérer dans cette zone un niveau de sol ancien, consistant en un pavement de grosses pierres qui se rattache organiquement non pas à la tour en ruine du côté est, mais à une autre tour sous-jacente, que nous avons notée en conséquence tour n° 1, la tour existante qui la recouvre étant désignée comme tour n° 2. De même, les fouilles de 1967 ont établi que le porche de la demeure princière sud a été ajouté à une époque postérieure au XIV^e siècle, à savoir au XVI^e siècle. A proximité de cette demeure, nous sommes tombé sur une situation stratigraphique des plus intéressantes : une ancienne fondation de pierre, comprise dans la couche respective, se trouvait recouverte d'une couche épaisse de terre de remblai jaune extraite de la cave de la demeure, attestant qu'une habitation antérieure avait existé à cet endroit. Compte tenu de ces données, nous avons daté l'enceinte 1 — c'est-à-dire le mur d'enceinte, la tour n° 1 et la demeure princière sud — de l'époque de Basarab I^{er}, nous avons assigné la tour n° 2 à l'époque de Neagoe Basarab et, enfin, la couche ancienne à la seconde moitié du XIII^e siècle et au début du siècle suivant⁴³.

L'année suivante, en 1968, nous avons obtenu des résultats des plus concluants, particulièrement sur le tracé de la section IV (fig. 2). Là, à l'est de la demeure princière, nous avons retrouvé sur une surface considérable la couche massive de terre jaune, recouvrant tout ce qui était antérieur à la construction de l'enceinte 1. Au-dessus de la terre de remblai, nous avons relevé une bande continue de mortier, de fragments de briques, de charbons, de tessons céramiques, etc., qui constitue la couche correspondant à la phase de construction de l'enceinte 1 ; c'est dans cette couche que nous avons mis au jour les deux monnaies mentionnées plus haut, frappées sous Ivan-Alexandre et Michel Asen (1331—1355), qui venaient confirmer notre datation antérieure de la demeure princière, à savoir sous le règne de Basarab I^{er} (env. 1320—1352) ; en conséquence,

⁴² Nous avons cru devoir nous étendre quelque peu, ci-dessous, sur les détails stratigraphiques de la recherche, et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'ils constituent des preuves péremptoires du passé que nous tâchons de faire revivre et, en second lieu, parce que le manque d'espace nous interdit une présentation graphique ; celle-ci sera incluse dans une publication ultérieure.

⁴³ N. Constantinescu, *Cercetarea arheologică*, pp. 128—131, 136 et fig. 3.

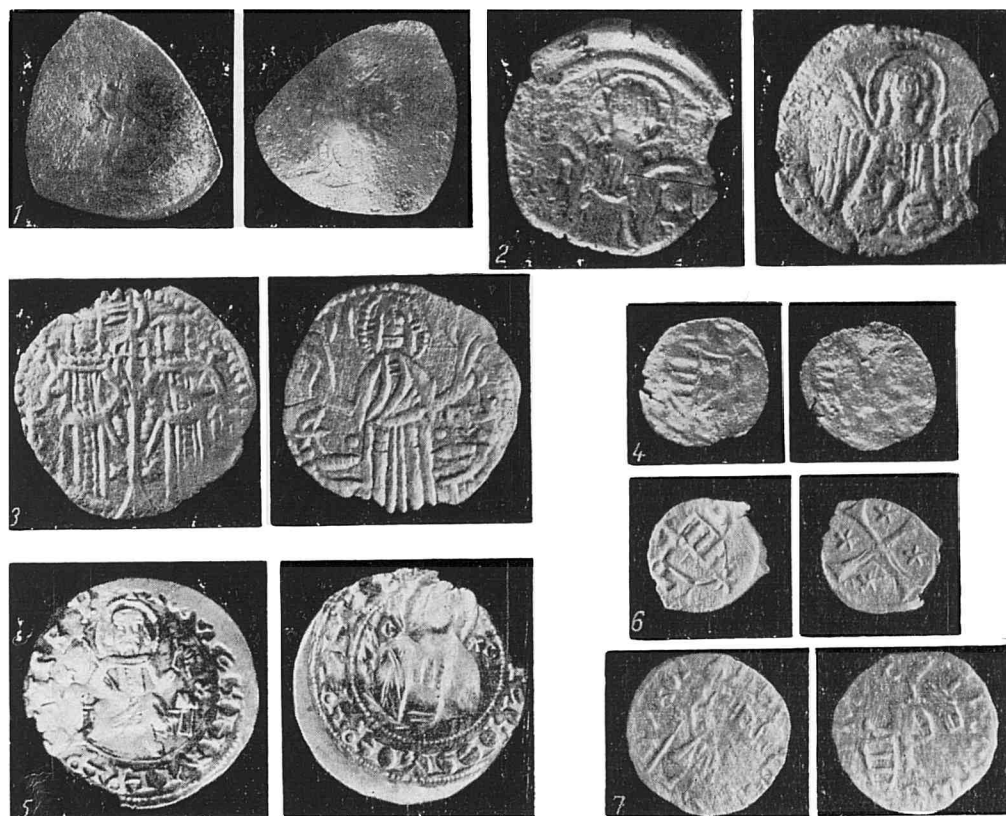


Fig. 3. — Monnaies mises au jour au cours des fouilles des années 1967—1969 : 1, Théodore l'Ange Doukas Comnène (1224—1230); 2, les empereurs Paléologue Andronic II et Michel IX 1295—1320); 3, Ivan-Alexandre et Michel Asen de Tyrnovo (1331—1355); 4, obole de (Charles-Robert d'Anjou (1338); groschen du tsar Jean Stratsimir de Vidin (1360—1365; 1369—1396); 6, sou d'argent de Radu I^{er}, prince de Valachie (variante inédite); 7, ducat d'argent de Mircea l'Ancien (émission 1410—1418, série Petruslan).

nous avons attribué à cette couche le sigle *B*. Au cours de cette même campagne, nous avons également rouvert la section III/1967, où nous avons eu la chance de découvrir sous la couche de terre de remblai une autre monnaie, cette fois-ci une obole du temps de Charles-Robert d'Anjou (1308—1342), émise en 1338. La conclusion est facile à tirer : la demeure princière sud — ainsi que, pour sûr, toute l'enceinte 1 — est l'œuvre de Basarab I^{er} et cette étape prend fin après 1338, mettons vers 1340, une dizaine d'années après l'incursion de Charles-Robert en Valachie (1330)⁴⁴.

Sous la couche de terre jaune se trouve donc — c'était maintenant une certitude — la couche de dépôts antérieure à 1340 ; il s'agit d'une couche consistante, d'un gris foncé et de 0,15 m d'épaisseur moyenne. Nous y avons mis au jour les vestiges d'autres fondations de pierres non jointes par du mortier, de nombreux tessons de poterie, autochtones ou d'importation (par exemple du sud du Danube), ainsi que deux monnaies de bronze : l'une, au niveau des fondations mises au jour dans la section IV/1968 (fig. 2), frappée sous les empereurs Andronic II et Michel IX Paléologue (1295—1320)⁴⁵ ; la seconde, une *nomisma* creuse de forme approximativement triangulaire, émise par le despote de Salonique Théodore l'Ange Doukas Comnène (1224—1230)⁴⁶. Ainsi donc, cette couche peut être assignée avec certitude au XIII^e siècle, aussi l'avons-nous désignée du sigle *ST* (phase Seneslau-Tihomir).

Les fondements de la maison princière se trouvent à 0,82 m de profondeur par rapport au niveau actuel du sol et reposent sur la partie supérieure de la couche *ST*, laquelle présente des traces visibles de brûlure et de destruction. Devant ce dernier fait, nous avons voulu nous rendre compte de la situation de la zone comprise entre la demeure princière et le mur sud de l'enceinte 1 (voir fig. 2, section XIV/1968), en dépit du manque d'espace, peu favorable à une investigation archéologique d'une certaine envergure. A notre grande surprise, nous sommes tombé sur un pavement de galets mêlés de briques et de grosses pierres, avec des traces de mortier, le tout coupé par les fondements de la demeure prin-

⁴⁴ Cf. également M. A. Musicescu et Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 10.

⁴⁵ W. Wroth, II, type 5 (p. 624 et pl. LXXV /12). Les identifications de monnaies sont dues à Octavian Iliescu, ainsi qu'au concours précieuse de M^{me} I. Isăcescu.

⁴⁶ W. Wroth, *Coins of the Vandals, Ostrogoths and Lombards and of the empires of Thessalonica, Nicaea and Trebizond in the British Museum*, Londres, 1911, s.v. Théodore l'Ange Doukas Comnène, type 2, p. 195 et pl. XXVI/4. Ainsi qu'il est connu, la domination byzantine sur Salonique cesse pour une courte période après la conquête latine de 1204, le royaume créé ici étant confié à Boniface de Montferrat. Celui-ci est tué en 1207 au cours de luttes contre les Bulgares, laissant après lui une période d'anarchie dont profite le despote d'Epire, Théodore, pour s'emparer du pouvoir, en s'arrogeant les trois titres impériaux. Rival de Jean III Vatazès, l'empereur de Nicée, Théodore tombera à son tour dans des luttes contre ces mêmes Bulgares (à Klokotnitsa, sur la Maritza, en 1230), lorsqu'il sera capturé et aveuglé (voir G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat Byzantin*, Paris, 1956, pp. 454—474).

cière. En défaisant le pavement, nous avons constaté qu'il se rattache à une construction située plus au sud (dans l'espace occupé aujourd'hui par l'Hôpital de la ville) et dont il ne reste du côté nord que les fondements, qui ont servi ultérieurement d'assise pour le mur d'enceinte (fig. 2). Il est, par conséquent, permis d'affirmer que les bâtiments de l'époque de Basarab I^{er} ont été construits sur l'emplacement d'une *cour féodale antérieure*, qui se situe en plein XIII^e siècle.

Après la couche correspondant à la phase de construction de l'enceinte 1 et à l'aménagement du pavement, on trouve celle caractéristique pour la période d'habitation, mais cela seulement à l'ouest et à l'est de la demeure princière, car au nord le pavement ne dépasse pas un alignement marqué par ce côté de la demeure princière et qui occupe par conséquent le reste de l'enceinte. Dans cette couche, riche en vestiges de culture matérielle, notamment de céramique, nous avons mis au jour différentes monnaies frappées sous le tsar de Vidin Stratsimir, Radu I^{er} et Mircea l'Ancien. Ainsi qu'il est bien connu, au cours du règne de ce dernier (1386—1418), la capitale de la Valachie fut transférée à Tîrgoviște et la Cour d'Argeș tomba au second plan. Et en effet, le pavement du XIV^e siècle — là où il existe — a été recouvert avec le temps par une couche de terre et de décombres, signe de l'abandon de l'enceinte 1 ; puis, par-dessus, apparaît une couche massive de constructions, qui marque l'époque des réfections et des adjonctions de Neagoe Basarab. Sous cette couche de construction, désignée par le sigle *N*, nous avons découvert une monnaie frappée sous le roi de Hongrie Mathias Corvin, ainsi que, dans la terre déposée au-dessus, une monnaie du roi Sigismond II Auguste de Pologne (1548—1572). Il a été confirmé que le porche de la demeure princière sud est bien une adjonction de cette période et que la tour n^o 2 date également d'alors. Enfin, les fouilles pratiquées dans cette zone ont permis de définir l'aspect stratigraphique d'autres travaux de réfection, pour la plupart d'époque avancée (XVII^e—XIX^e siècle).

2. *Secteur nord et nord-est.* Avant d'exposer les résultats obtenus dans ce secteur, une remarque s'impose : le mur ouest de l'enceinte 1 (voir fig. 2, section XII/1968) ne conserve pas les fondations du XIV^e siècle sur tout son tracé ; ainsi, dans la zone de la section susmentionnée, il part directement du niveau *N*, d'où l'on peut déduire que, de ce côté, le mur s'était effondré et a été refait intégralement à l'époque de Neagoe Basarab. En échange, la section XVII/1969 a montré que sur le côté nord le mur d'enceinte conserve ses fondations du XIV^e siècle.

Quant à la demeure princière du secteur nord, il ne fait plus de doute à l'heure actuelle qu'elle ne date pas du XIV^e siècle, mais du règne de Neagoe Basarab. On a constaté, ainsi, que la couche de construction *N* est reliée organiquement au socle des fondations du plan incliné

qui donne accès à la cave de la demeure, sans compter qu'une fosse renfermant des matériaux du XV^e siècle se trouve aujourd'hui à l'endroit occupé aujourd'hui par les fondements du côté ouest du porche (voir fig. 2, section V/1968), alors que du côté opposé ces fondements reposent à même le pavement du XIV^e siècle (*ibidem*) : d'où il résulte qu'entre les deux demeures princières de l'enceinte 1 il s'est écoulé un laps de temps de presque deux siècles.

Cependant, l'objet primordial de notre attention dans ce secteur a été d'établir le rapport chronologique entre l'enceinte 1 et l'enceinte A. Les observations ont été concluantes : l'enceinte A part du niveau *ST* et est donc antérieure à l'enceinte 1 (voir fig. 2, section V/1968 et fig. 5/2) ; cette constatation a été vérifiée dans les sections VI et VII/1968, dans les sections VI (extra muros) et XIX/1969, ainsi que dans la surface e/1969 (voir fig. 2). Les fondations de l'enceinte A ont 0,70 m de profondeur

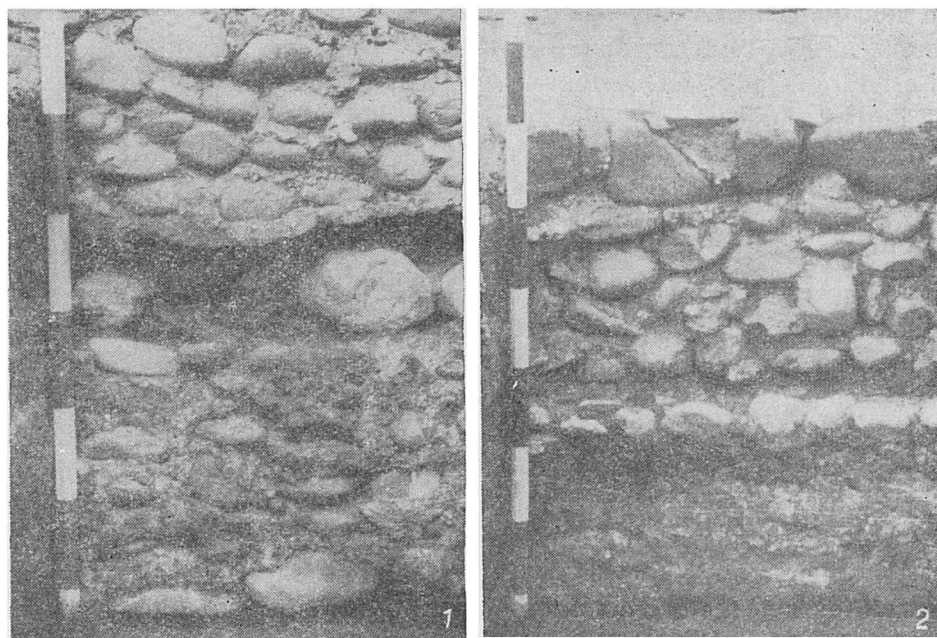


Fig. 4. — La Cour princière d'Argèş. Section V/1968 : 1, côté ouest de l'enceinte 1 (autour de 1340, avec des réfections du XVI^e siècle) ; 2, côté ouest de l'enceinte A (XIII^e siècle).

et présentent généralement à leur partie supérieure un socle de 0,10 m de largeur ; la couche de construction se trouve au niveau du socle. A ce propos, nous devons mentionner un fait intéressant révélé par les recherches archéologiques de 1969, en rapport avec le milieu naturel du site à son origine. La terrasse où devait être aménagée l'enceinte A était recouverte d'une abondante végétation, qui fut défrichée par le feu,

ainsi que l'atteste la bande mince de cendre relevée sous la couche de construction *ST*. On trouve ainsi à Curtea de Argeş un nouvel exemple d'essartage par le feu, pratique signalée par de nombreuses sources écrites et attestée notamment dans la zone des constructions médiévales de Moldavie. Cette observation est d'une grande portée pour le problème qui nous occupe, car il en ressort qu'il n'y a pas eu d'habitat antérieur — du XII^e siècle, par exemple — sur l'emplacement de l'enceinte A et que, si un tel habitat a existé, il faut en chercher les traces ailleurs.

Malgré les immenses quantités de terre et de décombres enlevées, il y a des dizaines d'années, de la zone des sections VI et VII/1968, ainsi qu'autour de l'église, au point que le niveau du sol s'y trouve abaissé de près de 0,75 m, nous avons réussi, dans les deux sections susmentionnées et dans d'autres qui ont suivi en 1969, à déterminer stratigraphiquement le niveau de fondation de l'église : c'est l'habituelle couche de construction que l'on retrouve, mais d'une composition caractéristique cette fois-ci, car elle renferme quantité de déchets provenant du tuf calcaire qui orne les façades. Or, le doute n'est pas permis : la couche de construction dont il s'agit — à laquelle nous avons donné le sigle *VL* (= phase Vladislav I^{er}) — repose sur un dépôt archéologique qui succède à la couche de l'enceinte 1 : preuve péremptoire qu'un certain laps de temps s'est écoulé entre la phase de 1340 et celle de la construction de l'église (fig. 5/2).

Nous avons essayé de nous rapprocher des murs mêmes de l'église. Malheureusement, lors des restaurations, le corps de l'édifice fut consolidé par une ceinture de béton, au-dessus de laquelle, après décapage des différentes couches, on aménagea un dallage massif de roches volcaniques⁴⁷ qui rend impossible toute vérification archéologique à l'extérieur de l'église. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'un vaste cimetière s'étend autour de l'église, dans toute la surface de l'enceinte A. Pour ce qui est de distinguer les inhumations anciennes de celles de date récente, seul l'examen du mobilier le permettra ; pour l'instant, les monnaies mises au jour ont montré que les inhumations se sont poursuivies au moins jusqu'en 1875, tandis que les monnaies du XIV^e siècle font entièrement défaut.

3. *Recherches à l'intérieur de l'Eglise princière. L'ancienne église du XIII^e siècle.* Il ressort du *Journal* de V. Drăghiceanu que les fouilles pratiquées à l'intérieur de l'Eglise princière furent faites dans toutes les directions ; pourtant, dans le plan qu'il en a publié (*CDA*, fig. 30), il

⁴⁷ Gr. Cerchez, *Lucrările de consolidare și restaurare* [Travaux de consolidation et de restauration], dans *CDA*, p. 82 ; la tranchée creusée autour de l'église avait 0,70 m de largeur et 1,60 m de profondeur. Les fouilles faites dans l'église en 1969 ont montré que la base de ces fondations se trouve à 1,65 m de profondeur par rapport au dallage actuel de l'intérieur (naos).

ne fait pas une description détaillée des fouilles, dont il se contente de communiquer les résultats (murs, sous-structures, tombes). Ainsi, le *Journal* commence par la mention suivante, datée du 20 juillet 1920 : « Je



Fig. 5. — Secteur nord-est : 1, Pavement de briques carrées, découvert dans la section VI/1968 ; 2, vue de la section VII/1968 (sur la tranche sud sont marqués les niveaux de fondation de l'enceinte A (ST), de l'enceinte 1 (B) et de l'Eglise princière (VL)).

creuse une tranchée longitudinale sur l'axe de l'église, depuis la porte d'entrée jusqu'à la fenêtre du sanctuaire »⁴⁸ ; néanmoins, lorsque nous avons procédé à nos propres fouilles, nous nous sommes vite rendu compte que V. Drăghiceanu s'était arrêté un peu avant la marche qui précède le sanctuaire et que, dans cette pièce, la fouille n'avait pas été faite suivant un axe longitudinal, mais transversalement, entre la prothèse et le

⁴⁸ Cf. *Jurnalul săpăturilor* [Journal des fouilles], dans CDA, p. 134.

diaconicon⁴⁹. Nous nous sommes souvenu alors de la réaction de V. Drăghiceanu devant l'hypothèse de A. Sacerdoțeanu . . . Le fait est — car il faut bien dire les choses comme elles sont — que cet auteur de tant de fouilles, de tant de recherches remarquables sur les nombreux monuments de Valachie n'a saisi à Curtea de Argeș ni la véritable configuration des sous-structures recouvertes par le pavement de l'Eglise princière, ni — moins encore — leur nature et leur portée : la preuve en est qu'à plus d'un endroit il les a tout simplement démolies (nous ne nous référons pas ici aux murs radiers de l'actuel édifice, qu'il a en général placés correctement, c'est-à-dire entre les colonnes du naos et les côtés de l'église).

Aujourd'hui, après quatre mois de recherches opiniâtres, nous sommes en mesure d'affirmer en toute certitude qu'il a existé sur l'emplacement de l'Eglise princière Saint-Nicolas de Curtea de Argeș une église antérieure, comprise dans l'enceinte quadrilatère A.

L'ancienne église occupait approximativement, comme surface, la moitié de l'actuel naos, plus précisément la partie sud de la pièce et une portion de la partie nord ; son extrémité est arrivée à la ligne correspondant à l'iconostase d'aujourd'hui (fig. 8), son extrémité ouest se perd presque entièrement dans l'épaisseur du mur actuel de séparation du naos et du pronaos (fig. 8). Les murs de l'ancienne église sont en mauvais état et ne sont conservés que par endroits (fig. 6 et 7) ; ce fait s'explique par plusieurs causes : destructions entraînées par la construction de l'actuel édifice (implantation des murs, des colonnes et des radiers, voir fig. 8), inhumations et réinhumations pratiquées dans l'Eglise princière, violation des tombes et, surtout, la pose des échafaudages lors des différents travaux de réfection (en 1750, 1827, 1911, etc.). Pourtant, la chance a voulu que nous trouvions des fragments de mur à quelques points clefs (coins, alignements conservés comme par miracle) et, surtout, que l'iconostase en maçonnerie du XVIII^e siècle soit dépourvue de véritables fondations, sa base se trouvant à 0,20 m au-dessus de la cote de démolition de l'abside de l'autel. En général, les murs sont conservés sur une hauteur variant entre 0,12 et 0,72 m ; ils sont faits de pierres provenant des carrières de la zone Oești-Albești, située au nord de Curtea de Argeș ; ces pierres sont de couleur grise, elles sont assez friables et mêlées de galets, le tout joint par un mortier rougeâtre, composé de chaux, de sable et d'une grande quantité de briques pilées. L'épaisseur des murs est comprise entre 0,90 m (au sanctuaire) et 1,20 m (au pronaos) ; le mur de séparation entre le naos et le pronaos a exactement 1 m d'épaisseur. En ce qui concerne les procédés de construction, on remarque à la base des murs, surtout du côté nord, la présence de grosses pierres de rivière avec du

⁴⁹ *Ibidem*, p. 141 et fig. 30.

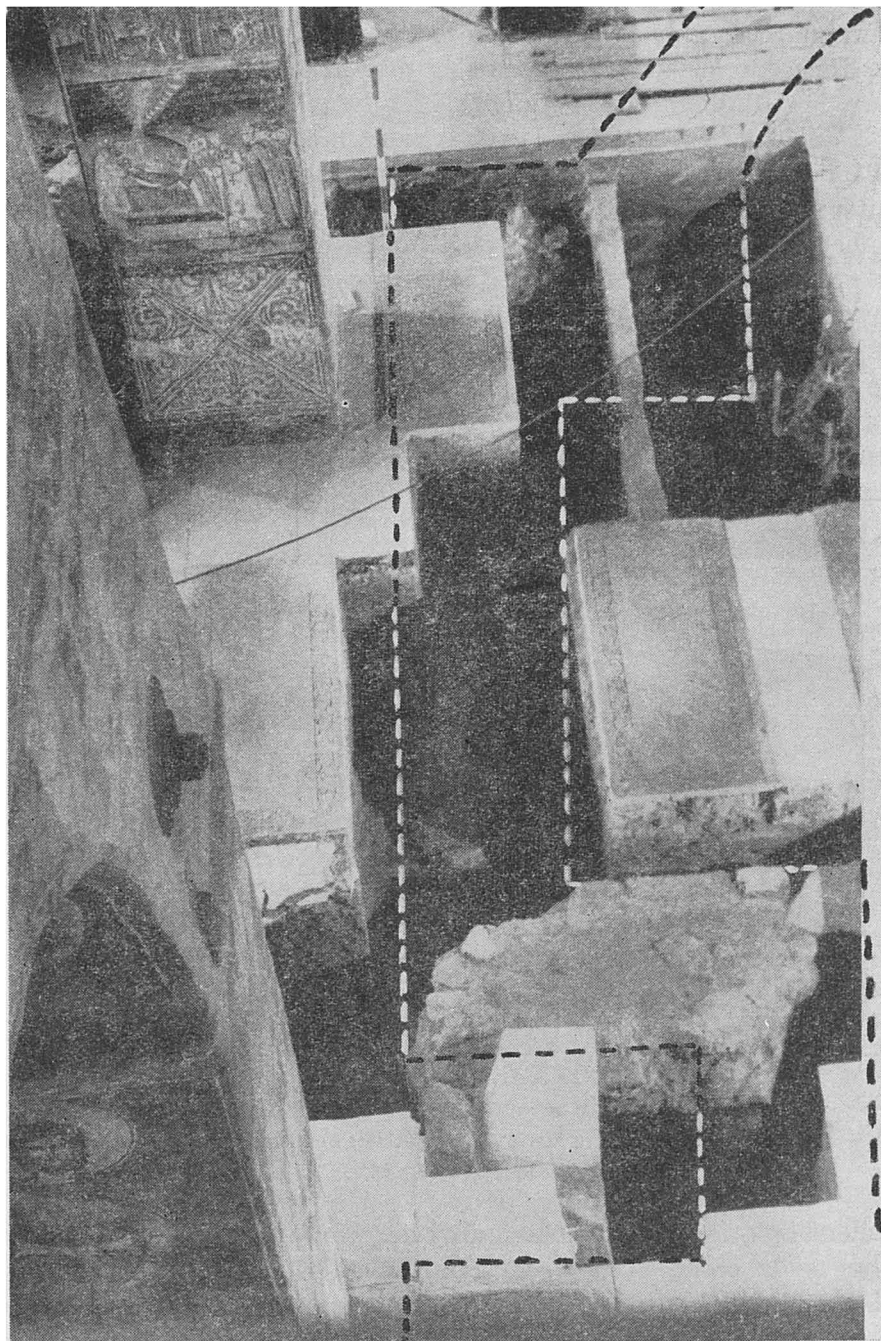


Fig. 6. — Vue de l'intérieur de l'Eglise princière pendant les fouilles de l'été 1969 ; on a marqué les contours de l'ancienne église du XIII^e siècle (côté nord).

sable entre elles ; certaines portions de murs — par exemple le mur extrême du sanctuaire, le mur de séparation entre le naos et le pronaos, des deux côtés, ainsi que la partie intérieure du mur latéral nord — conservent les canaux longitudinaux où étaient logés les tirants.

L'ancienne église était de dimensions moyennes : 14×8 m, y compris l'épaisseur de 1 m environ du mur ouest. Le plan de l'édifice présente un intérêt particulier car, ainsi qu'il ressort clairement du contour des fondements du naos, on se trouve en présence d'une église du type « en croix grecque » ; le sanctuaire était polygonal, à trois côtés à l'extérieur et arrondi à l'intérieur, mais sur ce dernier point il subsiste un doute, car ce qui reste des fondements de l'abside n'est pas nettement arrondi, mais formé de segments. Etant donné la structure en croix aux bras égaux — ou sensiblement égaux — du naos, les angles d'où part l'abside ont été épaissis (fig. 7 et 8), de façon à supporter les voûtes : une calotte, pro-

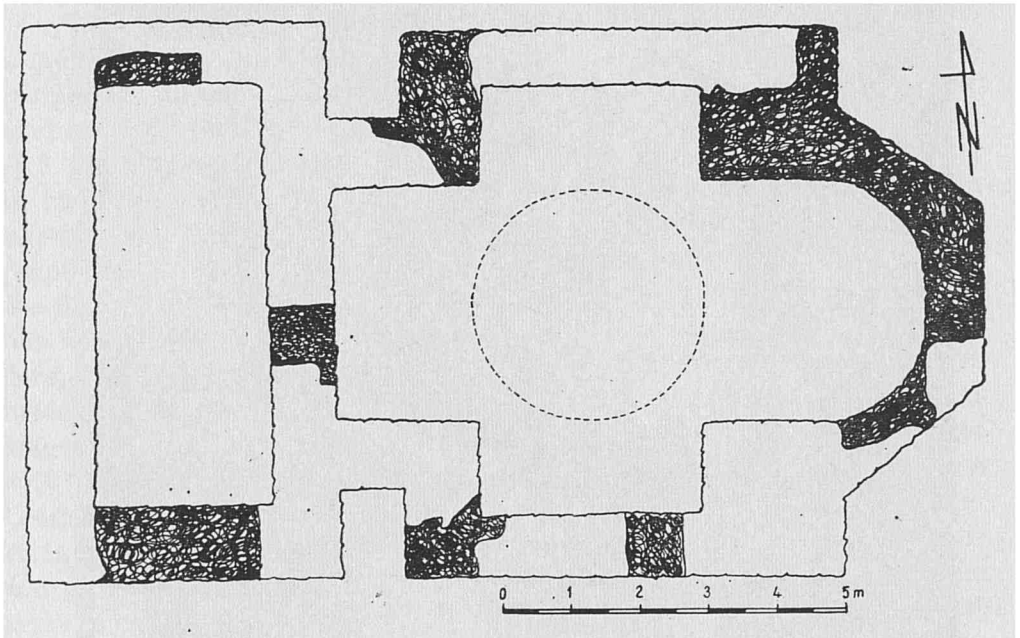


Fig. 7. — Plan de l'ancienne église du XIII^e siècle. Les portions hachurées représentent les murs conservés.

bablement aplatie, pour le sanctuaire ; des voûtes en berceau constituent les bras de la croix, dont les extrémités extérieures étaient sans doute fermées par des frontons ; enfin, à l'intersection des bras s'élevait la tour, couronnée d'une coupole. Le pronaos est, de même, des plus intéressants, car ses murs latéraux prolongent ceux du naos par l'intermédiaire de ressauts parfaitement visibles (fig. 6, 7 et 8), disposition qui semble préfigurer les pronaos élargis qui apparaîtront en Valachie trois

cents ans plus tard. Le pronaos était sans doute recouvert d'un berceau transversal.

Ce type d'*église en croix grecque* à nef unique, mais avec un pronaos à ressauts par rapport au naos, est inconnu à l'heure actuelle en Roumanie. Sans que l'on puisse parler d'une identité des plans, son architecture peut être rapprochée de celle d'une petite église de Nicopolis (R.P. de Bulgarie), datée des XIII^e—XIV^e siècles⁵⁰; N. Ghika-Budești voyait même dans cette église, ruinée aujourd'hui, « le prototype d'où procède l'Église princière d'Argesș »⁵¹.

À l'heure actuelle, étant donné l'état du terrain à l'intérieur de l'Église princière, nous ignorons si l'édifice dont nous venons de définir le plan abritait ou non des tombes. Ce que nous pouvons certifier, c'est qu'il était orné de fort belles fresques, dont nous avons trouvé d'impor-

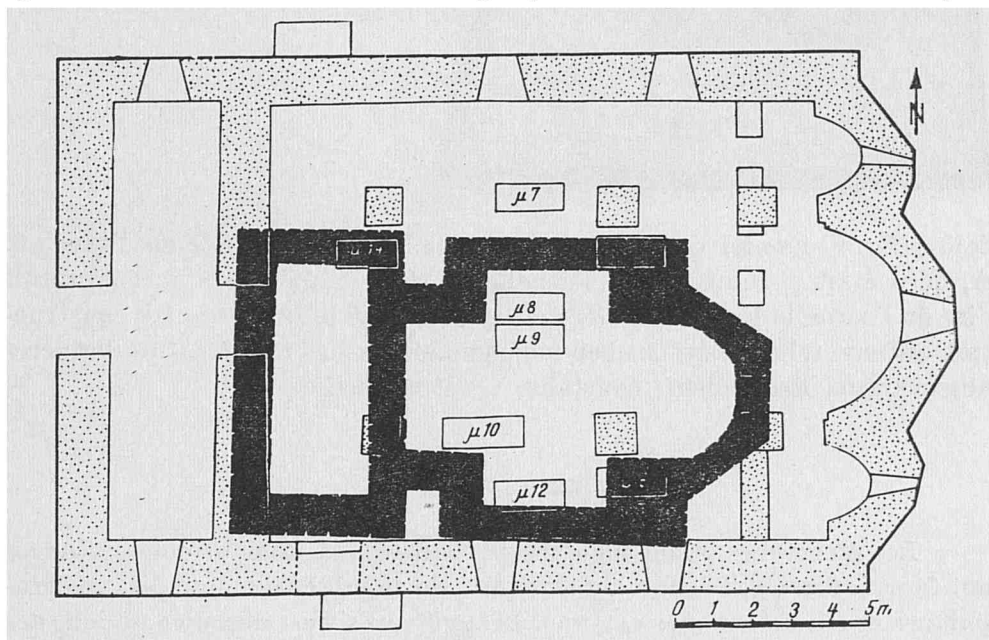


Fig. 8. — L'ancienne église telle qu'elle s'inscrit dans la superficie de l'église actuelle (relevé topographique par Eusebiu Mironescu).

tants vestiges, dans des conditions stratigraphiques des plus claires, au N.O. de l'actuelle église (voir fig. 2, sections VI, VII, XIX et surface e); mais les recherches dans cette zone ne sont pas achevées. Nous mention-

⁵⁰ Cf. Kr. Mjatev, *Архитектура в средновековна България*, Sofia, 1965, p. 185 et fig. 207—208. C'est G. Balș qui étudia, pour la première fois, cette petite église et proposa la datation — voir *Mănăstirea din Nicopoli* (La monastère de Nicopoli), dans BCMI, VII, 1914, pp. 148—152.

⁵¹ *Evoluția arhitecturii în Muntenia* [L'évolution de l'architecture en Valachie], I, 1927, pp. 9, 12; du même auteur, *L'ancienne architecture religieuse de la Valachie. Essai de synthèse*, dans BCMI, XXXV, 1942, p. 16 et pl. V, fig. 37—39.

nerons encore qu'en 1968, sur l'emplacement de l'actuelle ruine de la soi-disant cellule (fig. 2, section X), nous avons trouvé une grande quantité de décombres provenant de l'ancienne église, massés en cet endroit occupé jadis par le lit d'un torrent. Enfin, l'image reconstituée de l'ancienne

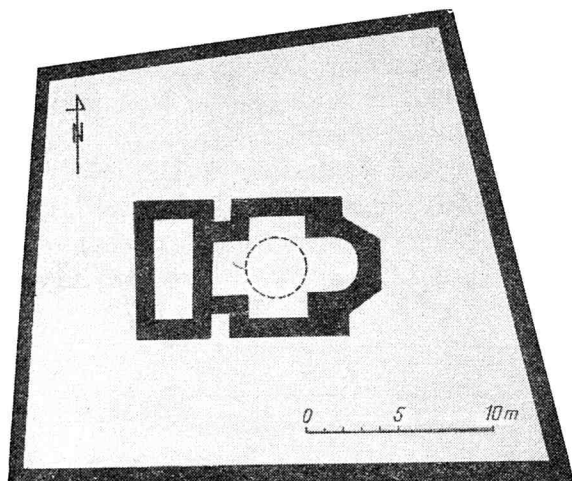


Fig. 9. — L'ancienne église du XIII^e siècle et son enceinte.

église (fig. 9) montre que l'édifice occupait la partie centrale de l'enceinte A, qu'il était parfaitement à l'échelle de celle-ci (ce que l'on ne saurait dire de l'actuelle Eglise princière) et qu'il n'y avait aucune autre construction autour, telle qu'un clocher indépendant ou des cellules. Ces dernières observations demandent pourtant à être vérifiées.

CONCLUSIONS

Les recherches archéologiques pratiquées à la Cour princière d'Arges ont fourni, comme il fallait s'y attendre, de nombreuses données topographiques et chronologiques au sujet de la vie qui s'y est déroulée au long des siècles. Des preuves incontestables attestent que l'ensemble s'est constitué au cours d'étapes successives, que la Cour de Basarab I^{er} et la *residencia* de Vladislav I^{er} ne font que continuer un établissement antérieur, datant du XIII^e siècle. Il est, par conséquent, permis d'affirmer qu'au cours de ce XIII^e siècle, sur l'emplacement de la Cour princière formant l'actuel site, se trouvait la résidence du voïvode Seneslau — *in terra Szeneslai voivavode Olatorum*, dit le diplôme de 1247 —, que le vieux Tihomir y aura vécu et que Basarab I^{er} y sera né. C'est là, de fait, de ce nid d'aigle des premiers Basarab, qu'a procédé l'ensemble développé ultérieurement comme on sait et dont le monument le plus important sera la grande Eglise princière, bâtie sur les fondements et en remplacement

d'une première église. Auparavant, Basarab I^{er} avait établi son enceinte entre l'ancienne église et l'ancienne résidence, très probablement endommagées lors de l'incursion de Charles-Robert d'Anjou.

Fait curieux, le nom de Mircea l'Ancien ne semble pas figurer parmi les fondateurs successifs de la Cour d'Argeș (mais le dernier mot n'a pas encore été dit à ce sujet). En revanche, il convient de souligner l'activité de Neagoe Basarab, qui dépasse presque par le volume des travaux celle de Basarab I^{er}.

Enfin, il ne fait plus de doute aujourd'hui qu'entre la résidence de Curtea de Argeș, y compris celle du XIII^e siècle, et le monde environnant, notamment Byzance et les tsarats bulgares, il existait d'étroits rapports économiques et culturels. Il ne fait plus de doute que le monde roumain, engagé de plus en plus vivement sur la voie de la féodalité et de sa cristallisation politique, n'était pas isolé du reste de la civilisation médiévale du Sud-Est européen.

Vues sous cet angle, les recherches archéologiques de Curtea de Argeș ont contribué à lever le voile opaque qui masquait un passé trop peu connu, ouvrant de nouvelles perspectives pour la connaissance d'un monde qui, il y a sept siècles, se trouvait déjà en plein essor sur tout le territoire de la Roumanie.

NIKÄA ALS „ZENTRUM DES GRIECHISCHEN PATRIOTISMUS“ *)

JOHANNES IRMSCHER

(Berlin — DDR)

Die Formulierung, an die meine Ausführungen anknüpfen, findet sich in der deutschen Fassung des Byzanzartikels der Großen Sowjet-Enzyklopädie¹⁾. Es heißt dort über das Kaisertum von Nikäa: „Den patriotischen Aufschwung der Volksmassen machten sich die byzantinischen Feudalherren zunutze und erhielten dadurch die Möglichkeit, ihre lateinischen Widersacher zu besiegen. Deshalb und nicht dank einer vermeintlich ‘demokratischen’ Politik der Kaiser von Nikäa, wie es die bürgerlichen Historiker behaupten, ‘wurde Nikäa zum Zentrum des griechischen Patriotismus’“. Die letzten sieben Worte sind als Marx-Zitat gekennzeichnet und lauten im russischen Text «Никая сделалась центром греческого патриотизма»²⁾. Aus welcher Schrift Marxens stammen sie, oder auf welche sonstige Äußerung von ihm gehen sie zurück? lautet unsere berechtigte Frage. Um sie beantworten zu können, müssen wir ein wenig Marx-Philologie treiben.

Die Bearbeiter der Großen Sowjet-Enzyklopädie stützten sich bei ihrer Anführung auf eine Exzerptensammlung aus Geschichtswerken, die Karl Marx in der letzten Phase seines Lebens, um die Wende von den siebziger zu den achtziger Jahren des vergangenen Jahrhunderts, anfertigte. Sie fand sich in seinem Nachlaß als ein Konvolut von Zetteln, das Friedrich Engels mit der Aufschrift *Chronologische Auszüge I* (—91 bis + 1320 ca.) versah³⁾. In diesen Exzerpten nimmt die byzantinische Geschichte einen erstaunlich breiten Raum ein, wobei Marx für den in

* Am 16. Juli 1969 im Institut für Südosteuropäische Forschungen gehaltenen Vortrag.

¹ *Große Sowjet-Enzyklopädie: Geschichte des byzantinischen Reiches*, deutsch von Fritz Rehak, Berlin, 1953, S. 28.

² *Большая советская энциклопедия*, 2. Ausgabe, 8, Moskau, 1951, S. 36.

³ Die Darstellung stützt sich auf eine Vorlage für das Colloque byzantin in Strasbourg, 30. September bis 3. Oktober 1969; auf die dort gegebenen Belege wird ein für allemal verwiesen.

unserem Zusammenhang relevanten Zeitraum die weitwirkende *Weltgeschichte für das deutsche Volk* heranzog, die der demokratische Gelehrte und Publizist Friedrich Christoph Schlosser 1843 begonnen hatte. Indes sind jene *Chronologischen Auszüge* bisher in der Originalsprache noch nicht veröffentlicht worden, sondern liegen lediglich in einer russischen Übersetzung vor, die der sowjetische Marxforscher V. V. Adoratskij (1878—1945)⁴⁾ 1938 veranlaßt hatte. Soweit sie in der deutschen Fassung des oben erwähnten Byzanzartikels begegnen, handelt es sich um Rückübersetzungen aus dem Russischen, die, wenn schon nicht an dem Marxschen Originaltext, zumindest an den Formulierungen Schlossers hätten nachgeprüft werden sollen. Entscheidendes ändert sich freilich infolge einer solchen Überprüfung nicht; immerhin verschwindet aus der Formulierung „Zentrum des griechischen Patriotismus“ das Fremdwort, denn bei Schlosser lesen wir: „Nikäa war der Mittelpunkt des griechischen Patriotismus geworden“.

Wesentlicher als solche Formalien sind jedoch die Inhalte. Denn Marx hat offenbar noch stärker als Schlosser die historische Bedeutung des nikänischen Kaisertums erkannt und die einschlägigen Aussagen des Geschichtsschreibers dementsprechend unterstrichen. Einen Kolummentitel Schlossers machte er zur Überschrift des Abschnittes: *Das Lateinische Kaisertum in Konstantinopel und das Kaiserreich Nikäa (1204—1261)*. Gekennzeichnet aber wird die Epoche, indem Wendungen des Quellenautors pointiert herausgekehrt werden: „Unter Vatatzes“ (nämlich Johannes III. Vatatzes, 1222—1254) „stellt Nikäa den Mittelpunkt des griechischen Patriotismus dar. Hier findet er seine Stütze in der Nationalreligion, während zur selben Zeit im übrigen Griechenland das päpstliche Dogma herrscht“.

Diese Einschätzung, welche in wesentlichem Umfange sogar der strenge Kritiker alles Byzantinischen, der britische Historiker Edward Gibbon (1737—1794), vorweggenommen hatte, ist inzwischen zum Allgemeingut der Byzanzforschung geworden, zugleich aber trat eine neue Frage in die Diskussion, welche durch die Marxsche Formulierung in ihrer Brisanz nur unterstrichen wird: Heißt griechischer Patriotismus in Nikäa Bekenntnis zur byzantinischen Reichsidee, Forderung nach Restauration des mittelalterlichen Imperiums, oder bedeutet solcher Patriotismus geradezu das Gegenteil, nämlich das Überbordwerfen des Byzantinismus zugunsten eines aufkeimenden neugriechischen Bewußtseins? Es bedarf kaum des Nachweises, wieviel von der Beantwortung dieser Frage abhängt, sowohl für das spezielle Problem der griechischen Nationwerdung wie ganz allgemein für die Untersuchung der Genese der modernen europäischen Nationalstaaten.

⁴⁾ *Советская историческая энциклопедия, I. Москва, 1961, S. 217 f.*

Griechische Gelehrte haben sich naturgemäß vor allem des Gegenstandes angenommen. Apostolos E. Vakalopoulos, Historiker an der Universität Thessaloniki, setzte es sich im ersten Bande seiner bedeutsamen „Ιστορία του Νέου Έλληνισμού“ (Thessaloniki 1961) zur Aufgabe, den Ursprüngen und Anfängen jenes neugriechischen Bewußtseins nachzugehen, und betrachtet zu diesem Zwecke retrospektiv von der modernen griechischen Entwicklung her die spätbyzantinische Geschichte vom 13. Jahrhundert an; wir konzедieren dem Verfasser gern, daß eine solche Betrachtungsweise neue Einsichten zu eröffnen vermag. Vorboten des Νέος Έλληνισμός erkennt Vakalopoulos bereits in den Akritenliedern des 10. Jahrhunderts, die zunehmende Verwendung der Volkssprache als poetischen Idioms wertet er als Verstärkung jener Tendenzen, während die lateinische Eroberung von 1204 vollends dem Neuen den Weg bahnt, insofern als dieses Ereignis gegenüber dem Abendland — in vollem Sinne urbi et orbi — nicht nur die kirchliche, sondern auch die ökonomische und kulturelle Besonderheit des Ostens deutlich werden ließ. Die neugriechische Nation habe sich herausgebildet in den schweren Kämpfen um ihr Überleben. Der in Nikäa konzentrierte griechische Patriotismus, um die Marxsche Formulierung aufzunehmen, wäre demnach nicht mehr byzantinischer, sondern bereits neugriechischer Patriotismus gewesen.

Andere, zumal marxistische Autoren wie Kordatos, Rusos, Zoides urteilen dagegen zurückhaltender. Zwar anerkennen auch sie die Existenz einer griechischen λαότης (= Übersetzung von russisch народность, innerhalb des byzantinischen Vielvölkerstaates, wissen auch sie um die Herausbildung eines Νέος Έλληνισμός und die Entstehung einer νεοελληνική λαότης im Zusammenhang mit der abendländischen Besetzung des Ostreichs, die eigentliche griechische Nationwerdung jedoch möchten sie erst mit dem 19. Jahrhundert verbinden, als nämlich die neuen kapitalistischen Produktionsverhältnisse eine neue Klasse, die Bourgeoisie, hervorgebracht hatten. Unter solchem Aspekt könnte der nikänische Patriotismus einmal restaurativer, ja reaktionärer Byzantinismus gewesen sein oder aber auch das Vorahnen eines neugriechischen Nationalbewußtseins bedeutet haben, für das sich die ökonomische Basis noch entwickeln mußte. Es soll im nachstehenden versucht werden, von den disponiblen Quellen her auf die offenen Fragen eine Antwort zu finden.

Beginnen wir mit dem ethnischen Fundament jenes nikänischen Patriotismus, so konstatieren wir, daß die Bevölkerung des in Kleinasien, dem Kernland des byzantinischen Reiches, gelegenen Kaisertums von Nikäa überwiegend aus Griechen bestand bzw. im Laufe der Jahrhunderte völlig gräzisiert worden war; in diesen Gräzierungsprozeß wurden sogar die Abendländer, die auf den vorgelagerten Inseln ansässig geworden

waren, sehr rasch einbezogen. In sozialökonomischer Hinsicht ist das nikänische Reich als ein Feudalstaat im vollen Sinne zu kennzeichnen. Als es entstand, war Kleinasien in eine Vielfalt selbständiger feudaler Grundherrschaften zerrissen. Dieser Zersplitterung wirkten allerdings die nikänischen Herrscher, voran der bereits genannte Johannes III. Vatatzes und sein Sohn Theodoros II. Laskaris (1254—1258), mit politischen Mitteln entgegen; sie stärkten die Staatsmacht militärisch sowie durch Zentralisierung der Verwaltung, siedelten verstärkt Wehrbauern (Stratioten) an, strebten nach wirtschaftlicher Autarkie und förderten den Protektionismus.

Alle solche Maßnahmen gingen jedoch von dem Feudalcharakter des Staatswesens aus, ja dieser Charakter wurde sogar noch gefestigt durch die Einwirkungen, die sich von dem benachbarten lateinischen Kaisertum her auf Nikäa richteten. Das bedeutet: die Herrschaft der Großgrundbesitzer, die sich auf die Ausbeutung der abhängigen Paröken gründete, blieb unangefochten, und das Pronoia-System stand in voller Blüte. Dabei wird der Unterschied zwischen Stratioten und Pronoiaren durch eine Notiz des 1242 in Nikäa geborenen Historikers Georgios Pachymeres, der daher noch eine gewisse persönliche Anschauung von den Geschehnissen besaß, in eindrucksvoller Weise verdeutlicht. Alle, die πρὸς τοὺς ὄρησι (im Gebirge, d.h. in den gefährdeten Grenzgebieten) wohnten, schreibt der Autor, genossen die Aufmerksamkeit der Zentralmacht, und alle besäßen sie Abgabefreiheit (ἀτέλεια). Πρόνοιαι (d.h. Feuda) hätten jedoch aus jener Gesamtheit nur die ἐπιδοξότεροι; für diese ἐπιδοξότεροι verwendet der dem Kreise des Kaisers Theodoros II. zugehörige Hierarch und Geschichtsschreiber Theodoros Skutariotes den Terminus μεγιστᾶνες. Ebendiese μεγιστᾶνες brachten es im Laufe der Zeit zu Vermögen und Reichtum; gewiß hatten sie, juristisch gesehen, das ihnen εἰς πρόνοιαν zugewiesene Land lediglich als Lehen, doch wer konnte sie daran hindern, gestützt auf diese Position, von den verhältnismäßig zahlreich vorhandenen freien Bauern zusätzlich durch Kauf oder auch durch Erpressung Land als Eigentum zu erwerben? Im übrigen wurden die Pronoia-Lehen, die ja ursprünglich als bedingtes und befristetes Besitztum nicht vererbbar waren, teilweise bereits durch Michael VIII. (1261—1282), allerdings erst nach der Wiedergewinnung der Hauptstadt, in erbliches Besitztum umgewandelt. Diese Tendenz stärkte unzweifelhaft die zentrifugalen, liquidatorischen Kräfte, für die Dauer der Existenz des Kaiserreichs von Nikäa traten jedoch solche negative Erscheinungen hinter den positiven Auswirkungen durchaus zurück; das Pronoiasystem hatte im Dienste des nikänischen Patriotismus seine Funktion erfüllt. Das Vordringen des italienischen Handels- und Wucher-

kapitals aber — und mit ihm die Ansätze zur Herausbildung der kapitalistischen Manufaktur — konnten durch die vorhin angedeuteten staatlichen Maßnahmen mit Erfolg eingedämmt werden. Das Kaiserreich Nikäa stand somit — das sei nochmal unterstrichen — unter dem Signum des vollentwickelten Feudalsystems.

Es war nach alledem nur folgerichtig, wenn sich die nikänischen Herrscher als die legitimen Nachfahren der byzantinischen Kaiser empfanden und in der Wiedergewinnung der Hauptstadt Konstantinopel und der Restauration des alten Reiches ihre vordringliche Aufgabe erblickten. In betonter Traditionstreue übernahmen sie Überlieferungen, Institutionen und Gepflogenheiten des byzantinischen Staates. Selbst das oströmische Hofzeremoniell wurde ungeachtet der erheblichen objektiven Schwierigkeiten fortgesetzt; in dem sehr viel kleineren Nikäa waren nämlich die vornehmen Familien, die sich aus Konstantinopel geflüchtet hatten, mitunter über Jahre hin zu einem Lagerleben gezwungen! Daß man dennoch Erfolg hatte, beweist, daß die eingeschlagene Politik dem Fühlen der Volksmassen entsprach. 1208 wurde ohne Zustimmung des Papstes, wohl aber gestützt auf den Volkswillen, der gelehrte Michael Autoreianos zum ökumenischen Patriarchen von Konstantinopel gewählt und allein durch diese Wahl die Illegitimität der fränkischen Okkupation herausgekehrt. Zu den ersten Amtshandlungen des eben inthronisierten Hierarchen gehörte die feierliche Krönung und Salbung Theodoros' I., der bisher den Despotentitel getragen hatte und sich fortan Βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ τῶν Ῥωμαίων nannte — mit allen juristischen Folgerungen und allen moralischen Ansprüchen, welche diese Titulatur in sich barg. Man bedenke, wie wenig an wirklicher Macht hinter der Regierung des nikänischen Kleinstaates stand, und erinnere sich daran, daß dieser nicht nur mit den Lateinern, sondern überdies mit dem Sultanat Rum, mit der großkommenischen Herrschaft am Pontos Euxeinos, mit dem Despotat von Epirus, mit dem Bulgarenreich und dem Königtum von Thessaloniki harte und zum Teil langwierige militärische Auseinandersetzungen zu führen hatte, um inne zu werden, mit welchem überzeugtem patriotischem Sendungsbewußtsein die Repräsentanten des Kaisertums von Nikäa zielbewußt daran gingen, das vorübergehend besetzte Reichsgebiet zurückzugewinnen, indem sie sich Rechtstitel auf Rechtstitel sicherten und nicht müde wurden, im Namen aller Glieder des Imperiums zu sprechen (Nur ein Beispiel: Theodoros I. hatte zur Patriarchenwahl die Geistlichen der verlorenen Reichshauptstadt namentlich eingeladen und sie aufgefordert, schriftlich ihre Stimme abzugeben, wenn einer durch höhere Gewalt verhindert sei!). Die wirtschaftspolitischen Maßnahmen, die in erster Reihe mit dem schon von Marx herausgestellten Johannes III.

verbunden sind, d. h. sein Widerstand gegen die eigensüchtige feudale Opposition, die Stärkung der Domänenwirtschaft und die Förderung des Handels mit den Seldschuken, dienten dem gleichen Ziele wie die politischen Aktionen. Und in der Tat erstarkte Nikäa von Jahr zu Jahr mehr und bildete je länger, je kräftiger die Hoffnung aller byzantinischen Patrioten (mit Ausnahme allenfalls jener Kräfte, die im Bannkreis des fernen Despotats von Epirus standen). Aber trotzdem bleibt noch immer die Frage offen, ob solche Bestrebungen auf die Restauration des mittelalterlichen, universalistischen Romäerreiches gerichtet waren oder ob sie bereits vorbereitend auf einen zukünftigen Staat griechischer Nation hindeuteten.

Bekanntlich war die Position des nikänischen Kaisertums nicht nur politisch und ökonomisch, sondern vielleicht sogar noch sichtbarer kulturell begründet; es galt als eine wunderbare und vielgeliebte Quelle des Geistes, wie selbst der nachmalige Patriarch Gregorios II. Kyprios in seiner Selbstbiographie zugestehen mußte — ungeachtet des persönlichen Unbehagens, das er zu Füßen seiner nikänischen Lehrer empfunden hatte. Es wird daher zweckmäßig sein, die Repräsentanten jenes nikänischen Geisteslebens zu befragen, um für unsere Problematik zu vertiefteren Einsichten zu gelangen. Gleich nach 1204 war Nikäa zum Zufluchtsort des Staatsmannes und Historikers Niketas Choniates geworden, der hier nach aller Wahrscheinlichkeit sein 21 Bücher umfassendes Geschichtswerk zum Abschluß brachte, das in gezielter Diktion die Geschehnisse der Jahre 1178 bis 1206 darstellt. Von dem zielbewußten Optimismus, von dem sich Theodoros I. Laskaris bei seinem Wirken leiten ließ, läßt Niketas' Opus freilich kaum etwas verspüren, obgleich doch sein Autor dem Despoten und späteren Kaiser als Berater diente. Stattdessen beklagt der vornehme Flüchtling in langen Tiraden die unzulängliche Verteidigungsbereitschaft seiner Landsleute, welche die ganze Misere verschuldet habe, und schließt mit dem Gedanken, daß die Lage des Romäerreiches eines Bechers mit reinem Weine und eines Kelches voller trüber Hefe bedürfe. Noch ärger wuchert die Rhetorik in den Prosaschriften, die Niketas auf Veranlassung seines Herrn abfaßte. Sein *Σελέντιον* (= *σιλέντιον*, *dissertatio*) sollte den Nikäern Mut und Zuversicht zusprechen, und militärische Erfolge gaben die Veranlassung zu zwei weiteren *Logoi*. Niemand wird dem Schriftsteller, der unsere wichtigste Quelle für die Ereignisse von 1204 darstellt, patriotisches Gefühl und patriotische Tendenz absprechen wollen; aber ebenso gewiß ist, daß seine Schriften nur eingeschränkt wirken konnten. Denn die Form gilt Niketas mehr als der Inhalt, und was er zu sagen hat, wird leicht unverständlich, weil es in mitunter schwer zu entschlüsselnden antiken oder biblischen Bildern vorgetragen wird.

Im Vergleich mit dem gealterten Historiker wußten Kleriker, die in die Auseinandersetzungen der Zeit unmittelbar einbezogen waren, eine sehr viel deutlichere und schärfere und daher gewiß auch wirkungsvollere Sprache zu führen. Der neuernannte Patriarch Michael Autoreianos hatte Nikolaos Mesarites in das wichtige Amt des Referendarios berufen, dem der Schriftverkehr des Patriarchats mit der kaiserlichen Kanzlei oblag; bald avancierte Mesarites jedoch zum Metropolit von Ephesos und Exarchen „von ganz Asien“. In [dieser Eigenschaft hatte er 1214 in Konstantinopel Verhandlungen mit dem Kardinallegaten Pelagius von Albano zu führen, über die er einen aufschlußreichen Bericht abfaßte, der offenbar jedoch nur fragmentarisch erhalten geblieben ist. Deutlich nehmen wir dabei das nationale Pathos in der Ansprache, die Mesarites an den Römer richtete: „Nachdem unser Vaterland gewaltsam eingenommen worden war, gab es manchen in der kaiserlichen Verwandtschaft, der sich irgendwie Territorium anmaßte und es für sein eigen ausgab und lieber den Italienern untertan sein wollte als der eigenen Familie und dem eigenen Geschlecht“. Theodoros habe sich jedoch mit diesem Zustand nicht abgefunden, sondern die Entmutigten mitgerissen und die Ausgangsbasis für sein Wirken entscheidend verbessert, indem er sich Paphlagonien unterwarf.

Konsequent bestritt der Patriot Mesarites alle Ansprüche des Papsttums, das die byzantinische Niederlage für seine Interessen zu nutzen suchte. Noch schärfer trat Germanos II. auf den Plan, der von 1222 bis zu seinem Ableben im Jahre 1240 im nikänischen Exil die Patriarchenwürde innehatte. Seine Polemik, die sich in mehreren Traktaten niederschlug, galt den Themen, die zwischen der römischen und der konstantinopolitanischen Kirche strittig waren: dem Ausgang des Heiligen Geistes, dem liturgischen Gebrauche der ungesäuerten Brote, der Azymen, der Existenz des Fegefeuers. Indem er mit den Waffen der Orthodoxie die römischen Irrlehren bekämpfte, vertiefte der Patriarch die Kluft zwischen Nikäa und dem Westen und stärkte zugleich das griechische Selbstbewußtsein. Aus solchem Selbstbewußtsein heraus richtete er 1228 an Papst Gregor IX. ein langes Sendschreiben; hier fand er Gelegenheit, in theologischer Einkleidung die Greuel der Lateiner bei der Einnahme Konstantinopels mit unmißverständlichen Worten anzuprangern, die eigene Rechtgläubigkeit herauszustellen und von denen, die ihn gebrochen hatten, die Wiederherstellung des kirchlichen Friedens zu fordern. Als Johannes III. für das Frühjahr 1234 eine Synode nach Nymphaion einberufen hatte, verfertigte Germanos eine ausführliche, auf Bibel- und Kirchenväterzitate gegründete Professio, die den päpstlichen Gesandten überreicht wurde, wie er denn auch sonst keine Gelegenheit versäumte, den orthodoxen und

damit zugleich den griechischen Standpunkt energisch und würdevoll in Wort und Tat zu vertreten.

Weniger eindeutig ist die Persönlichkeit des um eine Generation jüngeren Nikephoros Blemmydes zu beurteilen, des 1197 in Konstantinopel geborenen, mit dem Patriarchen 'Germanos befreundeten Polyhistor. Der Literat Nikephoros hat philosophische und theologische Abhandlungen verfaßt, ist mit rhetorischen Deklamationen, aber auch mit Epigrammen und anderen Poesien hervorgetreten, verdient als geographischer Schriftsteller Beachtung und hat endlich eine Selbstbiographie oder, wenn man lieber will, einen Autopanegyrikus verfaßt. Die Lektüre des Werkes, das ein im byzantinischen Schrifttum ja nicht allzu häufiges Genus repräsentiert, erweist sich freilich als weniger ergiebig, als von unserem Gegenstande her zu erwarten sein würde. Byzanz nennt Blemmydes seine πατρίς, sein Vaterland, das von den 'Ιταλοί erobert worden sei, so daß er und seinesgleichen „Übersiedler nach Bithynien“ geworden wären. Eines weiteren Kommentars freilich würdigt er den Untergang des byzantinischen Kaisertums nicht; die eigene Person ist dem Schriftsteller augenscheinlich sehr viel wichtiger als die Drangsale seines Vaterlandes. Immerhin findet die Floskel von der πατρίς τῷ Βυζάντιον ein ergänzendes Seitenstück in der schönen Wendung μήτηρ Ἑλλάς, die sich in einem geistlichen Gedicht findet.

Doch unabhängig davon, ob der persönliche Patriotismus des Nikephoros Blemmydes hoch oder gering einzuschätzen sein mag, steht die objektive Wirkung seiner Tätigkeit als Lehrer, Publizist und Schriftsteller außer Frage, und diese objektive Wirkung zugunsten einer Stärkung des nikänischen Staates kann nicht hoch genug eingeschätzt werden, wurde sie doch bereits [von dem Historiker Nikephoros Gregoras, der im 14. Jahrhundert eine „Ρωμαϊκή ἱστορία“ schrieb, anerkannt und herausgehoben. Denn zur selben Zeit und im gleichen Maße, wie die kaiserlichen Initiativen auf politischem Felde Nikäa als den legitimen byzantinischen Staat propagierten und die Errichtung des Lateinischen Kaisertums als unrechtmäßige Usurpation herausstellten, machte die Leistung eines so fruchtbaren und anerkannten Gelehrten wie Nikephoros Gregoras vor aller Augen sichtbar, daß das nikänische Exilkaisertum befähigt war, die bis auf die klassische Antike zurückführenden kulturellen Traditionen aufzunehmen, zu pflegen und zu bereichern und in ungebrochener Kontinuität fortzusetzen. Allein ein Blick auf die Hauptwerke des Polyhistor verdeutlicht diese Behauptung: Mit seinem Psalmenkommentar hatte Blemmydes der Bibelexegese, die lange Zeit vernachlässigt worden war, neue Anstöße gegeben; seine Handbücher der Logik und Physik verkörpert im besten Sinne antikes Erbe, weitergeführt und vertieft durch eigene byzantinische Leistung; sein Fürstenspiegel, den er an den nachma-

ligen Kaiser Theodoros II. richtete, λόγος, ὁποῖον δεῖ εἶναι τὸν βασιλέα, wußte die gesamte Entwicklung von Xenophons „Kyrupädie“ bis hin zur Gegenwart des Verfassers lebendig und seinem Thema nutzbar zu machen. Und neben diesen großen Opera stand weiter eine Vielzahl kleinerer Arbeiten, von denen manche von der modernen Wissenschaft noch gar nicht durchforscht und ausgewertet sind !

Des Nikephoros Blemmydes prominentester Schüler war Theodoros II., der seinem am 3. November 1254 verstorbenen Vater Johannes III. Vatatzes in der Kaiserwürde folgte. Mit Recht war der Dahingegangene als Feldherr, Politiker und Wiederhersteller des Reiches zu legendärem Ansehen gelangt, und sein Sohn konnte ein gefestigtes Staatswesen übernehmen, unter dessen Macht der wesentliche Teil Kleinasiens und weite Räume der Balkanhalbinsel standen, dessen Finanzen geordnet waren und das zu seinen seldschukischen Nachbarn korrekte, ja freundschaftliche Beziehungen unterhielt, während das Lateinische Kaisertum zu Konstantinopel für jedermann offenkundig dahinsiechte. Die kurze Regierungszeit Theodoros' II. ist daher in außenpolitischer Hinsicht vornehmlich durch das Bemühen gekennzeichnet, die erreichte Position zu erhalten, und ebendiese Position bot dem hochgebildeten Herrscher die Chance, seinen Hof zum Musensitz, zum geistigen Mittelpunkt des Griechentums zu erheben. Inwieweit diese Bestrebungen dazu beitrugen, auch den griechischen Patriotismus zu fördern, ergibt sich von unserer Thematik her als notwendige Frage.

Der nachmalige Kaiser, der seinen ausgedehnten Schriftwechsel mit Eifer pflegte, hat sich in einem Brief an den ephesinischen Metropolitens über die Gegenstände seiner Ausbildung verbreitet ; er erwähnt in diesem Schreiben die Lektüre der hellenischen Klassiker, Musik, Mathematik, Physik, Geometrie, Astronomie und — last not least — die Philosophie in allen ihren Disziplinen. Bedenkt man, daß am byzantinischen Kaiserhofe abendländisches Denken und abendländische Ideale schon seit geraumer Zeit in hoher Geltung standen und die byzantinische Literatur im vormaligen Reichsgebiet sich in weitem Ausmaße Themen aus fränkischem Schrifttum geöffnet hatte, so war es schon ein gewichtiges Politikum, wenn sich der künftige oberste Repräsentant des Staates in so sichtbarer Weise dem Traditionserbe zuwandte. Zu einem nicht geringen Teil dürfte diese Entwicklung dem bewußten politisch-pädagogischen Einwirken des Vaters, Johannes' III., zu verdanken gewesen sein, über das der schon vorhin erwähnte Historiker Georgios Pachymeres voller Bewunderung und Hochachtung berichtet. Pachymeres' Information läßt durchscheinen, daß Johannes III. sich durch solche Einflußnahme feste Garantien schaffen wollte, daß die durch ihn geprägte politische Linie von seinem Nachfolger

fortgeführt werden würde. Denn angesichts der schweren Epilepsie, an der Theodoros litt, angesichts einer gewissen charakterlichen Überspanntheit und auch angesichts seiner literarischen Ambitionen, die das für einen angehenden Herrscher gesunde Maß nicht selten überstiegen, waren die Sorgen des Vaters durchaus begründet.

Das erwähnte literarische Schaffen Theodoros' II., an dem er auch in seinen Regierungsjahren (1254—1258) festhielt, ist genauso weitgespannt, wie es die Studien gewesen waren, denen der Prinz obgelegen hatte; Theodoros ist von daher unter die Vorläufer des enzyklopädischen Polyhistorismus zu rechnen, welcher die byzantinische Literatur des 14. und 15. Jahrhunderts kennzeichnete und eine bedeutsame Voraussetzung des europäischen Humanismus bildete. Der größte Teil seiner Schriften ist in unserem Zusammenhang freilich nur als Faktum, nicht von den Einzelheiten ihres Inhaltes her von Interesse. Um so mehr sind diejenigen Publikationen hervorzuheben, die unmittelbar in das Zeitgeschehen einzugreifen suchen.

Da gibt es zunächst eine Lobrede auf den 1250 verstorbenen deutschen Kaiser Friedrich II. Roger, Ἐγκώμιον εἰς τὸν βασιλέα τῶν Ἀλαμανῶν betitelt. Friedrich II., bekannt als unmachgiebiger Widersacher des Papsttums, hatte mit Theodoros' Vater in Verbindung gestanden und in seinen Briefen die Kurie aufs schärfste attackiert, ihr auch die Schuld an dem kirchlichen Schisma zugeschoben. Die Tatsache, daß der Anwärter auf den nikänischen Thron einer solchen Persönlichkeit wie Friedrich öffentlich rühmend gedachte, war daher unzweifelhaft ein politischer Akt, auch wenn das Enkomion sich der konkreten Details enthält und sich auf die üblichen rhetorischen Floskeln beschränkt.

Eindeutig nahm Theodoros dagegen in einer Schrift gegen die Lateiner über den Ausgang des Heiligen Geistes Stellung, die als Λόγος ἀπολογητικὸς πρὸς ἐπίσκοπον Κοτρῶνης bezeichnet ist — der Bischof von Cotrone in Kalabrien ist offenbar Nikolaos von Dyrrhachion, der 1254 in dieses Amt gelangte und über das gleiche Thema geschrieben hatte, im römischen Sinne, wie sich versteht. Die dogmatischen Partien der Abhandlung folgen den festgefügtten Gleisen byzantinischer Apologetik, um so mehr verdienen die von dem Verfasser herausgearbeiteten politischen Gesichtspunkte unsere Aufmerksamkeit.

Nicht die Spitzen der geistlichen Hierarchie, so wird an geschichtlichen Exempla belegt, führten die großen Konzilien zusammen, sondern — ich zitiere — „alle Synoden wurden auf Anordnung von Kaisern einberufen“. Gleiches habe natürlich auch für die Gegenwart zu gelten: „Wenn es notwendig ist, daß zur Prüfung der Wahrheit ein Konzil zusammentritt, so muß das in der Weise geschehen, daß auf kaiserlichen Befehl

sich alle Personen an dem Orte versammeln, der dafür bestimmt wird; damit dort auch die erforderlichen Lebensmittel zusammengetragen und, was sonst notwendig ist, bereitgestellt werden kann. Und der Kaiser wird in der Mitte Platz nehmen, um gemäß jener alten Gepflogenheit über die Sprecher sein Urteil zu fällen". Mir scheint, diese Sätze beinhalten eine geradezu klassische Formulierung des Grundprinzips des Cäsaropapismus (unabhängig davon, ob wir diese Bezeichnung als sachgerecht anerkennen oder ihre Berechtigung in Zweifel ziehen).

Noch ein weiterer Gedanke des Logos verdient beachtet zu werden. Niemand solle, so heißt es, die Frage hochspielen, ob jemand die gleiche oder eine andere Sprache spreche. Denn die Regierungsmaxime laute in diesem Punkte: „Der Kaiser weiß sich denen, welche dieselbe Sprache sprechen, keineswegs mehr verbunden, sondern steht allen in gleicher Weise gegenüber und pflegt überall die gleichen Beziehungen, er ist Richter der Wahrheit und weiß streng zu unterscheiden". Auf religionspolitisches Gebiet angewandt, besagt dieser Grundsatz: „Griechischsprachige Häretiker verurteilte der Kaiser als solche und verstieß sie, obgleich sie doch seine Sprache sprachen, während er anderssprachige Rechtgläubige gnädig aufnahm", und sicher sollte dieser Grundsatz auch für andere Bereiche gelten. Daß er durch das Beispiel des Hohenstaufen Friedrich II. bestimmt wurde, jener hochbegabten, vielseitig gebildeten Persönlichkeit, die in der morgenländischen, wie in der katholischen Welt gleichermaßen heimisch war, freilich kaum mehr als ein deutscher Kaiser angesprochen werden darf, steht ebenfalls außer Zweifel. Von unserer Fragestellung her sollte indessen ein Gesichtspunkt nicht außer acht bleiben: derartige Konzeptionen hatte mittelalterlicher Universalismus und schwerlich neuzeitlich-nationalstaatliches Denken geprägt!

Theodoros II. hat die Politik seines Vaters, Johannes' III., vollbewußt und ohne Bruch fortgeführt. Das bezeugt sichtbar ein Enkomion, das der Sohn bald nach dem Ableben des Vaters niederschrieb, sicher nicht unbeeinflußt durch den vorhin erwähnten Regentenspiegel des Nikophoros Blemmydes. In langen Ergüssen rühmt Theodoros die außen- und innenpolitischen Leistungen seines kaiserlichen Vaters, wobei er dessen Rechtgläubigkeit ebenso geflissentlich betonte wie seinen Supremat gegenüber der Kirche. „Herr ist der Kaiser, wenn er die Angelegenheiten der Kirche festigt", lesen wir, und mehr noch als das: „Ein jedes kaiserliches Wort wird Geheimnisse lüften". Aber nicht nur in der Metaphysik berühren sich das Enkomion und die Schrift über den Heiligen Geist, vielmehr verbindet die zwei Opera ebenso das gemeinsame historische Weltbild. Am Schlusse der Rede werden nämlich die Tugenden des Dahingegangenen zu großen geschichtlichen Persönlichkeiten in Vergleich

gesetzt. Dabei verdient Beachtung, daß in dieser Synkrisis die Begründer von Weltreichen, Alexander der Große und Cäsar, an vorderster Stelle stehen und sich unter den sonst noch genannten Namen kein einziger findet, der dem klassischen Hellas und seiner Polisstruktur zugehört. Wohl aber wird der Makedone Alexander König der Hellenen genannt und in Parallele zu ihm Johannes als ὁ τοῦ χριστωνόμου λαοῦ βασιλεὺς tituliert, der sich der lateinischen, persischen, bulgarischen, skythischen und manch anderer πολυαρχία zu erwehren gehabt habe. Wir finden hier also den gleichen Universalismus wie in der vorhin besprochenen Schrift, wenn auch die einem solchen Universalismus realiter gesetzten Grenzen, wie zuzugeben, durchaus nicht übersehen werden.

Neben dem Lobpreis des Kaisers steht der Lobpreis der Kaiserstadt. Der Codex Parisinus Supplementum Graecum 37 enthält aus der Feder des Theodoros nicht nur das eben behandelte Enkomion auf Johannes III., sondern auch ein Enkomion auf die Stadt Nikäa. Nun gibt es mindestens seit der römischen Kaiserzeit Enkomien auf Städte als festes literarisches Genus, und man wird daher auch in unserem Falle manchen Gemeinplatz auf den Genuszwang zurückzuführen haben. Trotzdem bleibt das Schriftchen hinreichend aussagekräftig. Die Antike rückt hier gegenüber der universalen Sicht, die uns in den vorhin behandelten Texten begegnet war, in den Vordergrund, und zwar nicht als eine politische, sondern als eine kulturelle Kraft. Von daher ergibt sich geradezu mit Zwangsläufigkeit der Vergleich mit dem „goldenen Athen“, ein Vergleich, der noch einprägsamer wirkt, wenn man bedenkt, daß die Periklesstadt im Mittelalter nur noch ein Schatten ihrer selbst war (ihr Erzbischof Michael Choniates hat diese Misere in einem berühmten Gedicht geschildert). An die Stelle des goldenen Athens war nach Theodoros' Worten nunmehr Nikäa getreten — als Zentrum der Paideia, in der sich die Lehren der alten Philosophenschulen, Rhetorik, Poesie und Musik, Mathematik und Medizin verbanden. Dieses Nikäa aber war noch mehr, wurde über die Pflegstätte des klassischen Erbes hinaus zur reinen Quelle, in der sich Philosophie und Religion zur Einheit verbanden. Das alles befähigte die Stadt, eine höhere Mission zu übernehmen, die der Orator, indem er Nikäa anredet, in die folgenden Worte kleidete: „Auch die Kaiserherrschaft hast du aufgenommen, die Kaiserherrschaft, die von den Gegnern niedergerungen worden war. Wie ein unbezwinglicher Fels hütest du sie und wehrst den Angriff ihrer Feinde ab; deren Speere machst du stumpf. Du zerbrichst die Kraft der Widersacher und bewährst die Freunde. Wider die Gegner streitend, stärkst du die Membra disiecta des Reiches“. Daß aber die Erfüllung dieser Mission wirklich sei, dafür bürgten dem Autor der Lobschrift die Taten seiner Vorgänger, Theodoros' I.



Fig. 2.

Laskaris und Johannes' III. Dukas. Sicher gehen wir nicht fehl, wenn wir in den entscheidenden Partien des Enkomions eine Art Regierungsprogramm Theodoros' II. erkennen.

Zu diesem Regierungsprogramm gehörte nikänischer Tradition entsprechend als integraler Bestandteil die Pflege von Kunst und Wissenschaft, die Förderung der Kultur in allen ihren Zweigen, und wenn von dieser einzigartigen Verbindung von Macht und Geist die Rede sein soll, so muß nach dem Kaiser alsbald Georgios Akropolites genannt werden – der Hofmann Georgios Akropolites, der, 1217 in Konstantinopel geboren und seit 1233 in Nikáa lebend, als Historiker, Theologe, Rhetor und Dichter und dazu noch als Staatsmann und allerdings wenig erfolgreicher Feldherr hervorzuheben ist. Auch von ihm stammt ein Epitaphios auf Johannes III., der sogar noch vor dem Enkomion des Theodoros abgefaßt wurde, so daß das jüngere Poem von dem älteren nicht unbeeinflußt blieb. In unserem Zusammenhang kommt es indes weniger auf die Klärung der damit aufgeworfenen philologischen Probleme an als vielmehr darauf, die den nikänischen Patriotismus verkörpernden Elemente zu erfassen und zu analysieren.

Georgios Akropolites ließ sich nicht anders als sein kaiserlicher Imitator durch die antike Topik beeinflussen; um so bemerkenswerter ist, daß er trotz solches Traditionszwangs seine Individualität zu bewahren und durchzusetzen wußte. Im Inhaltlichen freilich zeigt er sich weniger fortschrittsverbunden, sondern ganz und gar von byzantinischem Bewußtsein durchdrungen. Wenn nahezu in jedem Kapitel von den 'Ρωμαῖοι, ihren Schicksalen und Erwartungen die Rede ist, so sind damit stets die Byzantiner gemeint, und wo immer eine Verwechslung möglich sein könnte erhält die Romulusstadt den Zusatz *πρεσβυτέρα*. 'Ιταλοί bezeichnet die Westler schlechthin, steht also als Synonym für *Φράγγοι*. Von einer „italienischen Krankheit“ ist endlich die Rede, an der die *πράγματα* der Romäer zugrunde gegangen seien.

Auch die Pflichtleistung eines jeden byzantinischen Gelehrten, an der Auseinandersetzung mit der römischen Kirche teilzunehmen, hat Georgios Akropolites in Form zweier Abhandlungen über den Ausgang des Heiligen Geistes, *κατὰ Λατίνων* gerichtet, erbracht. In den theologischen Fragen vertrat er dabei korrekt den orthodoxen Standpunkt, in der täglichen Praxis jedoch wollte er die christliche Lebensführung gegenüber der dogmatischen Peinlichkeit bevorzugt wissen. Von solch versöhnlicher Einstellung war der Weg nicht mehr weit bis zur Anerkennung, ja bis zur Befürwortung der Kirchenunion. Akropolites hat ihn in vorgerücktem Alter nach der Wiederherstellung des byzantinischen Staates in der Tat eingeschlagen und sich auf der Synode von Lyon 1274

zu der Kircheneinheit bekannt. Eine Schrift aus seiner Feder, die den veränderten Standpunkt begründen sollte, wurde jedoch den Flammen übergeben.

Die bedeutendste Leistung des Mannes, dem sein kaiserlicher Schüler Theodoros II. ein Lobgedicht widmete, besteht jedoch in seinem Geschichtswerk. Nach der Restauration des Reiches abgefaßt, stellt es angesichts der eindringenden Sachkenntnis seines Verfassers eine höchst wertvolle und auch in formaler Beziehung recht schätzenswerte Quelle für die Epoche des lateinischen Kaisertums dar. Nicht anders als die *Scripta minora* zeugt die *Χρονική συγγραφή* von der klassischen Bildung sowohl wie von der selbständigen schriftstellerischen Position ihres Verfassers. Dieser begegnet uns auch hier als der Byzantiner par excellence. Zwar ist Akropolites kein Freund der emotionalen Reflexion, wo er aber ausnahmsweise seinen Gefühlen Raum gibt, ist sein Blick durchaus auf die Vergangenheit gewandt. "Die Konstantinsstadt kam dank göttlicher Vorsehung wieder in die Hand des Kaisers der Romäer so, wie es recht und billig ist", kommentierte er die Ereignisse von 1261 und fügte hinzu: "In Jubel, Heiterkeit und unermeßlicher Freude befand sich damals das Romäervolk" (τὸ Ῥωμαϊκὸν πλήρωμα). Ῥωμαϊκὸν πλήρωμα — das ist die prägnanteste Formel für das Bizantinertum mit seinem römischen Staats- und Rechtsbewußtsein, seiner Bindung an die Einheit von universalem Kaisertum und Orthodoxie, seinem griechischen und, wie nicht zu übersehen, zugleich orientalischem Traditionsbewußtsein.

Wir kehren, um ein Fazit zu ziehen, zu der eingangs gestellten Frage zurück: War der Patriotismus des nikänischen Kaisertums nach rückwärts gewandt oder nach vorwärts gerichtet, orientierte er sich darauf, das dahingesunkene byzantinische Reich wiederherzustellen, oder tendierte er auf die Herausbildung eines nationalgriechischen Staates? Die dargebotenen Fakten und Äußerungen ermöglichen, wie mir scheinen will, eindeutige Aussagen: Das nikänische Staatswesen zog die Kraft zur Erneuerung des Reiches aus dem von breitesten Volksschichten geteilten Bewußtsein der Legitimität und Kontinuität, aus der allgemeinen Überzeugung seiner Bürger, nicht nur den rechten Glauben, sondern auch den universalen römischen Staat und die klassische hellenische Kultur zu verkörpern. Daß der 1261 in Konstantinopel wiedererstandene griechische Kleinstaat sich von der frühmittelalterlichen Weltmacht nicht nur hinsichtlich seiner ökonomischen, politischen und militärischen Potenzen unterschied, bedarf keines Beweises; das nikänische Kaisertum hat jedoch die Fundamente gelegt, aus denen gleichermaßen der die Renaissance vor-

bereitende spätbyzantinische Humanismus erwuchs wie die im Laufe der Jahrhunderte zur modernen Nation heranreifende νεοελληνική λαότης. Der Unterschied ist jedoch nicht zu übersehen : Die Ideologie und die aus ihr abgeleiteten politische Aktion orientierten sich auf das in der Vergangenheit liegende Vorbild, während dank der objektiven Gesetzmäßigkeit der Geschichte, ihren Trägern unbewußt, ja von ihnen vielleicht sogar ungewollt, sich infolge solchen Überlegens und Handelns im Schoße des Alten bereits die Entwicklungen ankündigten, denen die Zukunft gehörte.

L'ART ROUMAIN ET L'ART BULGARE AUX XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

I

ELEONORA COSTESCU

Considération sur la gravure traditionnelle¹

Jamais au cours de son évolution antérieure la gravure n'a trouvé un terrain de développement et de diffusion plus propice que dans les deux derniers siècles. Très simplifiée — du point de vue de l'exécution technique² — par rapport au siècle précédent, la gravure s'est trouvée investie, aussitôt après la Révolution française de 1789, de la mission importante d'être l'interprète le plus directe, le plus immédiat et le plus actuel des profondes transformations sociales, politiques et culturelles par lesquelles passait le monde européen depuis les premières décennies du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

A la différence de la Bulgarie où — par suite de la longue domination ottomane — la gravure a pris naissance à peine vers la fin du XVIII^e siècle, les pays roumains ont connu une floraison tout à fait particulière de cet art qui s'est déroulé durant plus de quatre siècles et demi, c'est-à-dire à partir du moment où Macaire sortit de ses presses le premier livre imprimé en Valachie, le *Missel slavons* de 1508.

Longtemps conditionnée par le contenu du livre qu'elle était appelée à illustrer, la gravure roumaine a parcouru jusqu'au XIX^e siècle une longue route, et l'on peut observer dans son évolution trois moments d'intensité créatrice. C'est tout d'abord le moment de Macaire et de Coresi où se constitue une nouvelle forme d'art, processus au cours duquel, à côté de l'acceptation — inhérente à tout début — de cer-

¹ Première partie d'un ouvrage de plus ample proportion.

² Significatif à ce point de vue est le développement extraordinaire que la lithographie prend maintenant, procédé dont l'exécution facile et expéditive semble faite exprès pour répondre promptement aux profondes transformations intervenues au sein de la société européenne au XIX^e siècle.

taines suggestions étrangères — adaptées toutefois à une sensibilité artistique propre — sont empruntés et transposés dans un nouveau langage plastique les motifs décoratifs les plus caractéristiques de l'enluminure autochtone du XV^e siècle. Pendant cette première phase, la conception générale qui a été à la base tant de l'ornementation que des illustrations proprement dites, est faite d'équilibre et de sobriété, avec une tendance évidente — en dépit de leurs dimensions forcément réduites — au monumental. Tous ces caractères nous incitent à décerner à cette phase de début l'épithète de *classique*.

Le second moment — correspondant chronologiquement aux règnes de Matei Bassarab et de Vasile Lupu — se caractérise par une conception stylistique plus chargée, moins unitaire. Du point de vue du répertoire ornemental on assiste à une pénétration de plus en plus massive d'éléments décoratifs *baroques*, qui remplaceront avec le temps ceux — si variés dans leur unité — des cercles qui s'entrepénètrent et celui des entrelacs de l'époque précédente. On ne remarque plus dans l'illustration figurative la noble simplicité qu'on rencontrait, par exemple, dans le *Triode-Pentecostaire* imprimé par Coresi à Tîrgoviște, en 1558. Maintenant les images sont plus complexes, le graveur — tout comme l'enlumineur, d'ailleurs, ces deux catégories d'artistes continuant de suivre pendant cette phase aussi un chemin parallèle — étant, semble-t-il, plus tenté de souligner les aspects décoratifs d'une image que ceux constructifs, tectoniques. Nous croyons pouvoir appeler cette phase, *baroque*.

Le troisième moment débute avec l'époque de Brancovan, mais il comprend en réalité tout le XVIII^e siècle pour se prolonger, tout naturellement, jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Bien qu'on ait cru longtemps, dans ce domaine aussi, que l'époque des innovations stylistiques a commencé à peine au XIX^e siècle, un examen plus attentif de cette question nous révèle que, au moins en ce qui concerne l'illustration xylographique, ce siècle n'a fait que répéter — à de rares exceptions près, dont la plus brillante se rattache à l'activité artistique du monastère de Neamț — les thèmes et les motifs décoratifs créés au XVIII^e siècle, en utilisant parfois même les vieux clichés.

Prenant donc pour base de discussion l'idée que, au moins en ce qui concerne l'illustration il n'existe entre le XVIII^e siècle et le suivant aucune sorte de solution de continuité, ni hiatus, les deux constituant en réalité un tout unitaire, indissoluble, le problème qui se pose maintenant peut être formulé de façon lapidaire en ces termes : quelle est la valeur de cet important chapitre de l'art graphique roumain dans la dernière phase de son évolution ? A cette question, les opinions des spécialistes ont été, jusqu'à une date très proche de nous, presque unanimes à affirmer que, par rapport au passé, la xylogravure roumaine du XVIII^e

et du XIX^e siècles représenterait, sans aucun doute, une décadence. Nous allons essayer de nous arrêter un peu plus longuement là-dessus.

À première vue, l'illustration en taille d'épargne aux XVIII^e–XIX^e siècles semble moins réalisée que celle de l'époque précédente, dépourvue de la sobriété qui avait caractérisé notre création graphique à ses débuts. Par ailleurs, il est incontestable qu'aux deux derniers siècles le rythme de pénétration de certains motifs décoratifs et même iconographiques occidentaux est devenu de plus en plus rapide, motifs qui, même en Occident, indiquaient un changement fondamental de direction, dans le sens d'une renonciation à cette pureté et à cette simplicité de style qui avait été le signe distinctif du classicisme de la Renaissance. Nous signalions un peu plus haut l'existence dans l'illustration roumaine de certains motifs décoratifs baroques, que l'on peut identifier comme tels, dès le XVII^e siècle. Au siècle d'après, ils seront toujours plus nombreux, mais suivant une évolution naturelle à la « vie des formes », ils modifieront quelque peu leur aspect initial pour devenir de plus en plus mouvementés et gracieux.

C'est là un phénomène qui a du reste un caractère plus général que limité à la simple illustration, car on peut le rencontrer aussi bien dans ce qu'on appelle les arts décoratifs, tant dans les pays roumains que dans la Péninsule Balkanique tout entière (dans la sculpture des iconostases, des lutrins, des trônes, dans les stucatures, les enluminures, etc.). Connus sous la dénomination de « baroque du Levant » ou de « baroque de Salonique », cette forme correspond, en fait, à la phase tardive, « rococo », du baroque occidental. Le goût lui-même, si marqué à cette époque chez nous aussi, pour les motifs orientaux, turco-persans, n'est-t-il pas le pendant local de l'intérêt que l'époque du rococo a manifesté pour les « chinoïseries », pour l'exotisme en général ?

On voit donc comment la xylogravure des pays roumains a pris connaissance à un moment donné — directement, indirectement ou par des voies difficiles à détecter — de certains motifs ornementaux appartenant aux principaux styles d'art de l'Occident, motifs qu'elle s'est efforcée d'intégrer dans des formes — évidemment — locales et avec un décalage sensible dans le temps, décalage qui a diminué de plus en plus par la suite, au fur et à mesure que l'on s'est rapproché de notre époque. Il va de soi que, dans l'explication de ces analogies il ne faut recourir qu'avec une extrême prudence à la notion, si abusivement utilisée bien de fois, des « influences », vu que certains parallélismes peuvent être souvent le résultat des développements organiques, d'un processus évolutif, au cours duquel les formes passent tout naturellement du simple à l'exubérant, du « classique » au « baroque ».

A côté des renouvellements que la xylogravure autochtone a subis — directement, indirectement ou comme évolution parallèle — au contact de l'art occidental, des modifications importantes ont lieu maintenant aussi dans la manière d'interpréter les formes qui, en perdant de leur pureté et de leur finesse initiales, deviennent de plus en plus frustes, voire même grossières. Cet apport « populaire » constitue le deuxième élément caractéristique de la gravure sur bois roumaine à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant. Le phénomène n'est pas isolé, car on peut le saisir aussi bien dans la peinture que dans les arts décoratifs de cette époque.

Par rapport aux graveurs du passé, provenant ou formés presque exclusivement dans le milieu monastique et qui jouissaient par conséquent d'une éducation artistique accomplie, ceux des XVIII^e et XIX^e siècles — la plupart des laïcs ou des prêtres séculiers — possèdent des connaissances professionnelles incontestablement réduites. La facture de leurs œuvres est bien des fois plus gauche, leur main moins exercée et sûre. Et néanmoins, en dépit de ce primitivisme et des nombreuses imperfections techniques, on croit découvrir bien de fois dans leurs ouvrages une expression artistique familière à nos contemporains, correspondant à notre goût pour les formes simplifiées, synthétiques.

Ceci est d'autant plus valable lorsqu'on prend en considération l'une des modalités les plus intéressantes de manifestation de la création graphique roumaine, la xylogravure populaire, exécutée dès le XVIII^e siècle dans les villages des environs de la ville transylvaine de Gherla : Ograi (Ocna Dejului), Silvaș, Săplac et, surtout, Hășdate³, mais peut-être — comme la chose semble se préciser toujours davantage — au pays de Hațeg et, éventuellement, au Banat aussi. Grâce à l'évolution d'une esthétique dont les concepts se sont fort élargis au cours des cinquante dernières années, notre époque a réussi à apprécier le laconisme dont l'artiste populaire autodidacte a souvent fait preuve par rapport aux données discursives de la nature et sa capacité de conférer intuitivement une force d'expression artistique, autonome aux moyens formels employés.

Si au cours des dernières décennies pareille réévaluation a pu être réalisée pour bon nombre des artistes occidentaux connus sous le nom de « peintres naïfs », « populaires », ou « primitifs », c'est à peine ces derniers temps que le point de vue esthétique a commencé à prévaloir sur celui ethnographique dans la critique ayant pour objet l'étude des icônes sur verre et des xylogravures populaires. Il existe cependant encore d'innombrables peintres et graveurs anciens, que nous connaissons insuffisamment. Parmi ceux-ci il faut mentionner — pour le XVIII^e et le XIX^e

³ Ioana Cristache Panait, *O breaslă a xilografilor din Transilvania* [Une corporation des xylographes de Transylvanie], « Revista muzeelor », IV (1967), 3, pp. 221 — 222.

siècle — les illustrateurs de livres et les xylographes populaires ayant travaillé, semble-t-il, dans d'autres centres que ceux des environs de Gherla⁴, ainsi que d'autres peintres d'églises et d'icônes de la même période de transition de l'art médiéval à l'art moderne. Tous ces artistes attendent encore une série d'études, à même de les arracher aux ténèbres d'un oubli bien des fois immérité et dû à des séquelles de préjugés se rattachant au type « classique » de la beauté. Ce canon, bien que sérieusement contesté ces dernières décennies — à la suite des découvertes d'autres modes d'expression artistique — persiste encore, fût-ce même sous des formes déguisées, dans la conscience du grand public et même dans celle de certains spécialistes.

Sans nous attarder davantage sur cet aspect qui mériterait d'être traité à fond, nous estimons nécessaire, avant d'aller plus loin, de préciser plus nettement la position que nous adoptons dans le problème de ce qu'on appelle la « décadence » de l'art roumain — y compris celle de l'illustration des livres — décadence qui aurait commencé à se manifester déjà au XVIII^e siècle et qui, au siècle suivant, aurait rendu nécessaire l'acceptation sans réserves des conceptions esthétiques occidentales. Pour nous limiter dans les pages qui vont suivre au seul domaine de la gravure, est-il possible de parler d'une décadence de l'illustration roumaine à cette époque ? En général, la décadence se réfère à une époque où les artistes, utilisant jusqu'à épuisement les résultats obtenus par leurs devanciers, ne peuvent plus — ou ne veulent plus — innover dans un domaine dont ils estiment que les limites ont été atteintes et, par conséquent, ne peuvent plus être dépassées. L'extraordinaire production de livres imprimés et gravés au XVIII^e et au XIX^e siècle, dans une quantité qui ne souffre aucune comparaison avec celle des siècles précédents, est-elle compatible avec la notion de décadence ? Le grand nombre de livres imprimés à cette époque dans les pays roumains nous semble concluant à cet égard. La proportion de livres artistiques publiés au XVIII^e siècles et aux premières décennies du siècle suivant est plus de dix fois supérieure à celle du nombre des livres sortis des presses roumaines aux deux siècles précédents⁵.

Mais ce n'est pas seulement la quantité d'œuvres graphiques qui constitue un témoignage de l'extraordinaire vitalité dont la xylogravure

⁴ Ștefan Meteș, *Zugravii și icoanele pe hirtie (xylogravuri-stampe) și sticlă din Transilvania* [Les peintres et les icônes sur papier (xylogravures-estampes) et sur verre de Transylvanie], « Biserica ortodoxă română », LXXXII (1964), 7—8.

⁵ I. Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* [Bibliographie roumaine ancienne], t. 1—2. Le tome III (première et deuxième partie), en collaboration avec Dan Simonescu, Bucarest 1903—1944. Voir aussi les compléments apportés par Aurelian Sacerdoteanu dans la note 4 de son article : *Tipografia episcopiei Râmnicului (1705—1825)* [*L'Imprimerie de l'évêché de Râmnic (1705—1825)*], « Mitropolia Olteniei », XII (1960), 5—6, pp. 292—293.

roumaine donnait encore la preuve dans la phase finale de son existence, mais aussi la qualité artistique de bien des gravures créées à cette époque. Ce qui a pu dérouter nombre de chercheurs en les faisant douter de la valeur artistique de la xylogravure roumaine des XVIII^e et XIX^e siècles ce fut, entre autres, le fait que, à la différence de l'époque précédente dont il ne nous est parvenu qu'un nombre d'œuvres relativement limité — il est vrai, la plupart de première main —, aux deux derniers siècles on assiste à une véritable avalanche d'artistes, dont — comme il est naturel en pareil cas — seuls quelques-uns réussirent à atteindre un certain niveau artistique. Les autres restèrent au stade éphémère de la production quotidienne, contribuant cependant à créer et à maintenir un certain climat artistique nécessaire au développement des grands mais rares talents majeurs.

A côté toutefois de cette production journalière de certains xylographes, peut-être moins familiarisés avec les ressources expressives de la technique qu'ils pratiquaient, il y en a eu d'autres — évidemment moins nombreux — dont les réalisations ne sont en rien inférieures aux œuvres des graveurs du passé. Nous nous référons, pour le XVIII^e siècle, aux œuvres exécutées par certains membres de la famille Atanasievici, laquelle a pratiquement monopolisé toute la production graphique de l'imprimerie de Rimnic, durant plus d'un siècle, à Sandul — lui-même le fils d'un typographe de Jassy, Ieremia — qui a travaillé à l'imprimerie du Séminaire de Blaj, ou encore au protopope Mihai Strilbițchi, la figure la plus remarquable du centre typographique de Jassy. Pour le XIX^e siècle il suffit de rappeler l'œuvre de quelques graveurs comme Siméon, Ghervasie et Théodosie — dans une certaine mesure aussi Damian, Nicolae et un autre Siméon — tous déployant dans l'ancien centre culturel que fut le monastère de Neamț, une activité du meilleur aloi, en rien inférieure à celle de n'importe lequel de leurs prédécesseurs.

Dans l'évolution de tous les graphiciens mentionnés ci-dessus non seulement on n'observe aucune sorte d'altération des qualités artistiques de leurs prédécesseurs, mais ils ont réussi à enrichir l'important chapitre de la xylogravure roumaine aux moyens de nouveaux thèmes, inexistant par le passé. Si par la fermeté et la sobriété du dessin, une gravure comme celle représentant *St. Jean Damascène en train d'écrire*, gravure signée par le pope Mihai Popovici⁶, se rattache encore à la meilleure

⁶ Le pope Mihai Popovici n'est nullement le même personnage que Dimitrie Mihalovici (abrégé : Mihai.), comme le soutient le professeur G. Opreșcu, dans son ouvrage *Grafica românească din secolul al XIX-lea* [L'art graphique roumain au XIX^e siècle], Bucarest, t. I, 1942, t. II 1945, p. 299. L'activité du premier se place entre 1735—1750 (et non entre 1742 — 1750 comme l'affirme A. Sacerdoteanu, *op. cit.*, p. 305). Il est le frère de l'actif et fécond imprimeur et graveur, le pope Costandin Athanasievici ou Popovici et du typographe Gheorghe Athanasievici. Le second, Dimitrie Popovici, est le fils du premier, et son frère s'appelle

tradition de l'illustration ancienne, par la manière dont est rendu l'intérieur où est campé le personnage, l'artiste semble préoccupé à résoudre — gauchement d'ailleurs — les problèmes de la troisième dimension par les éléments d'architecture qu'on aperçoit au second plan. L'exemple cité n'est pas unique, mais il est incontestablement le mieux réalisé du point de vue artistique.

Des préoccupations analogues se manifestent chez Vlaicu, qui a travaillé au centre typographique du Séminaire de Blaj, dans une de ses gravures illustrant le *Strastnic* de 1757⁷, et qui représente le monastère de la Ste.-Trinité dudit Séminaire (fig. 1). L'apparition de ce thème s'inscrit dans un courant plus ample, de renouvellement du répertoire traditionnel de l'art balkanique en général, par l'introduction du paysage. Ce genre toutefois — très répandu au XVIII^e siècle dans la gravure athonite et puis serbe, et qui détiendra un siècle plus tard la place prédominante dans l'art graphique bulgare — n'a pas trouvé chez nous un terrain favorable de développement. On ne peut mentionner pour le XVIII^e siècle — en dehors de la gravure déjà citée — que celle représentant, très simplifiée, une vue de la même ville, figurant au bas d'une gravure publiée en 1760, toujours à Blaj, dans la *Votiva appreciatio*⁸, gravure qu'on peut aussi attribuer à Vlaicu (fig. 2). Comme on le verra plus tard, il existe, du point de vue technique, une différence essentielle entre les paysages gravés dans les pays balkaniques et ces deux timides essais roumains du XVIII^e siècle : alors que les premiers seront toujours réalisés à l'aide des plaques de cuivre, les derniers ont été tirés par le procédé traditionnel chez nous de la xylogravure. Nous y reviendrons plus bas.

En ce qui concerne la vaste activité graphique du protopope Mihai Strilbițchi, nous nous limiterons à mentionner seulement deux travaux, significatifs de la nouvelle orientation de l'art roumain à cette époque. Le premier est une gravure qu'on trouve dans le volume imprimé en 1756 à Jassy sous le titre : *Mreața apostolică*, [Le filet apostolique]⁹, représentant l'auteur dudit ouvrage, Nikolaos Mauroeides, et constituant, par cela même, le premier portrait gravé réalisé chez nous par un artiste

Costandin Mihalovici. Dimitrie utilisa au cours de sa longue activité d'imprimeur (1778—1820, et non 1785—1820, comme l'affirme A. Sacerdoțeanu) plusieurs des clichés gravés sur bois par son père, dont la belle image de *St. Jean Damascène en train d'écrire*, réimprimée jusqu'à une époque tardive, dans les *Octoèchs* parus entre 1811 et 1813. Une réplique presque exacte de cette xylogravure fut exécutée aussi par la frère de Mihai Popovici, le pope Costandin, xylogravure dont le cliché se conserve au Musée d'art médiéval de Mogoșoaia.

⁷ I. Bianu et N. Hodoș *op. cit.*, t. II, p. 126 n° 290 ; Al. Lupeanu-Molin, *Xilografii care au lucrat în tipărița cea veche de la Blaj* [Les xylographes qui travaillèrent à l'ancienne imprimerie de Blaj], Blaj, 1929, pp. 11—13.

⁸ I. Bianu et N. Hodoș, *op. cit.*, p. 152 n° 323 ; Al. Lupeanu-Molin, *op. cit.*, p. 21.

⁹ *Ibidem*, p. 137 n° 302.



Fig. 1.

local. La seconde est une xylogravure qui dans un nombre d'exemplaires du volume : *Prăvălioara în care se cuprinde cele șapte taine* [Petite boutique qui renferme les sept sacrements]¹⁰, paru à Jassy en 1784, remplace l'image du Christ bénissant par celle du métropolitite d'alors, Gavril. Celui-ci est représenté en train de célébrer la liturgie, à côté de deux autres personnages : un novice et un prêtre (peut-être Strilbițchi lui-même) (fig. 3). C'est une image chargée, divisée en deux registres inégaux, dont celui du haut, représentant le monde transcendantal, occupe à peine un tiers de toute la surface, l'accent principal de l'action reposant manifestement sur le registre du bas, où se déroule une scène réelle. Bien que le schéma compositionnel par registres ait été largement pratiqué dans le baroque occidental, il signifie pour l'art graphique de chez nous une innovation, et l'intérêt manifesté par l'artiste pour un épisode réel nous semble symptomatique d'une nouvelle orientation artistique, d'une plus grande liberté d'interprétation à l'égard des canons iconographiques traditionnels.

Symptomatique aussi de ce changement de mentalité s'avère un autre fait encore. A la différence des graveurs qui l'avaient précédé, Strilbițchi ne se contente plus de signer ses œuvres, il leur ajoute — en guise de parape personnelle — une sorte de blason baroque (fig. 4), inclus dans le schéma de ses compositions, avec un rôle décoratif, certes, mais aussi comme une garantie d'authenticité de l'œuvre qu'il présente¹¹. Il existe dans cette attitude un désir de souligner son individualité artistique, fait qui marque, selon nous, pour la gravure roumaine un moment semblable — bien entendu, à l'échelle locale — à celui que l'art occidental a connu à l'époque de la Renaissance.

Ajoutons que l'importance de Strilbițchi consiste aussi dans le fait que, sur son exemple — et souvent en copiant directement ses œuvres — s'est formé l'hiéromoine Siméon, l'initiateur de l'école de gravure du monastère de Neamț¹², école dont les productions représentent le

¹⁰ *Ibidem*, p. 292 n° 478.

¹¹ Lors des tirages ultérieurs, exécutés par d'autres graveurs d'après les planches de Strilbițchi, la partie de la gravure renfermant ce blason a été parfois effacée. Nous nous référons à une autre image de *S. Jean Damascène en train d'écrire* que celle du pape Mihai Popovici, que nous avons déjà mentionnée. Celle de Mihai Strilbițchi, mais sans son blason, a été publiée à Jassy, en 1806, illustrant le volume : *Descoperire... a pravoslavniciei credințe* [Découverte... de la foi orthodoxe]. (Cf. I. Bianu et N. Hodoș : *op. cit.*, t. II, p. 482 n° 697 ; G. Oprescu : *op. cit.*, pp. 132—133).

¹² « En 1800, Mihai Strilbițchi venant assister à la fête patronale du monastère de Neamț, l'archimandrite d'origine russe Calmuschi lui demanda l'imprimerie de Dubasari ; Strilbițchi lui fit don d'une vieille presse en bois, tout une série d'instruments et une quantité de lettres en plomb. Ce fut la base de la typographie de Neamț qui commença à travailler en 1802. » Cf. T. Mihăilescu : *Aportul lui Mihai Strilbițchi în orientarea laică a țiparului din Moldova la sfârșitul secolului al XVIII-lea — Prima sesiune științifică de bibliologie și documentare* [L'apport de Mihai Strilbițchi à l'orientation laïque de l'imprimerie de Moldavie à la fin du XVIII^e siècle — Première session scientifique de bibliologie et documentation], Bucarest, 15—16 déc. 1953, p. 110, note 24.



Fig. 3.



Fig. 4.

dernier moment insigne de l'évolution de la gravure traditionnelle roumaine, avant sa disparition survenue vers le milieu du siècle passé. Nous voudrions souligner encore le fait que cette disparition survint non par suite d'un épuisement de la capacité artistique de nos graveurs, ni parce que ceux-ci n'auraient pu trouver des ressources suffisantes pour adapter à leurs possibilités les suggestions venues d'Occident, mais parce que la technique, difficile et laborieuse, de la taille d'épargne reçut un coup mortel au moment de la mise en circulation, chez nous aussi — à l'exemple de l'Occident — de la lithographie et, ensuite, des procédés mécaniques. Mais avant d'arriver à ce point, et comme pour prouver sa force et sa vitalité, la xylogravure autochtone s'épanouira une dernière fois entre les murs du monastère de Neamț, avec un éclat en rien inférieur aux grands moments qu'avait vécus l'art graphique d'antan.

Les artistes qui travaillèrent au sein de l'école de Neamț ne sont plus des typographes et des graveurs en même temps, mais seulement des graveurs. C'est avec eux que s'effectue chez nous la séparation entre le métier artisanal et l'activité artistique, séparation qui — grâce à des circonstances historiques plus favorables — s'était produite en Occident longtemps auparavant. Siméon, comme aussi ses successeurs immédiats,

Ghervasie, Théodosie, Damian, Nicolae et un autre Siméon, ne s'occuperont plus d'imprimerie, cet art étant laissé maintenant au compte des artisans, dont le nom — estimé certainement moins important — ne figure bien de fois pas même dans la page de titre. Mieux, si Siméon et Ghervasie travaillaient encore à illustrer des livres imprimés, Théodosie, Damian, Nicolae et le « frère » Siméon n'exécutent plus — à de rares exceptions près — que des gravures isolées. Faisant donc de ces dernières des œuvres viables en soi, indépendantes de tout texte imprimé, lesdits graphiciens ont marqué, croyons-nous, un pas de plus en avant sur la voie de l'émancipation de la gravure, c'est-à-dire, de sa constitution en tant que genre artistique à part.

Du nombre des xylogravures exécutées par l'hiéromoine Siméon (encadrements, frontispices décoratifs et illustrations en pleine page), nous rappellerons ici seulement *L'Echelle de St. Jean du Sinaï*¹³. A l'aide de traits fins et précis, le graveur y a réalisé une composition intelligemment équilibrée, en utilisant avec des résultats remarquables le contraste entre le registre inférieur (à droite), d'une belle tonalité noire, et la surface blanche du haut de la page, à peine troublée par quelques formes en mouvements.

Par rapport à Siméon, si pondéré dans sa manière d'expression, Ghervasie nous apparaît plus agité, plus dynamique, plus « baroque ». Sa facture est moins soignée et moins sobre que celle du premier. Elle nous révèle, en effet, un tempérament artistique d'une énergie plus débordante. Il semble avoir été un esprit plus inquiet, plus ouvert aux innovations que Siméon, dont l'œuvre se maintient, en général, dans les limites de la bonne tradition graphique des Pays roumains. Son œuvre nous laisse entrevoir, par ailleurs, un contact plus étroit avec la gravure occidentale, surtout allemande¹⁴ (fig. 5), connue certainement grâce aux exemplaires qui avaient depuis pas mal de temps circulé aussi bien chez nous¹⁵, que dans toute la Péninsule des Balkans¹⁶. Son œuvre nous

¹³ Parue dans *Scara cuviosului părintelui nostru Ioan* [L'Echelle de notre pieux père Jean], imprimée à Neamț en 1814] (Cf. Gh. Racoveanu : *Gravura în lemn la mănăstirea Neamțul* [La gravure sur bois au monastère de Neamț], Bucarest, 1940, p. 23, pl. III); I. Bianu et N. Iiodoș : *op. cit.*, t. III, p. 106 n° 857; G. Oprescu : *op. cit.*, pp. 158—159.

¹⁴ Significatifs à cet égard nous semblent les thèmes : la *Dérision du Christ* (Racoveanu, pl. XLII-1), *Jésus au temple* (*ibid.*, pl. XLIII—2), *Marthe et Marie* (*ibid.*, pl. XLIII-3) et surtout le *Riche à qui les terres avaient rapporté avec abondance* (*ibid.*, pl. XLIV-1).

¹⁵ Pour la circulation des gravures occidentales aux Pays roumains voir aussi l'étude de Barbu Brezianu : *Rudimente de învățămînt artistic la „Zugravii de subțire” din Moldova și Țara Românească* [Rudiments d'enseignement artistique chez les peintres de Moldavie et de Valachie], «Studii și cercetări de istoria artei», IX (1962), n° 1, pp. 79—105. L'auteur donne une bibliographie sommaire à ce propos.

¹⁶ En Bulgarie, par exemple, l'art d'un Guido Reni a été connu des peintres locaux par l'intermédiaire des gravures. Il suffit de songer à une composition comme celle représentant l'*Archange Michel prenant l'âme du riche*, copiée par un graveur bulgare (Musée de Samokov, où se trouvent aussi quelques gravures religieuses occidentales, comme un *St. François recevant les stigmates* et une Madone d'école bolognaise).



Fig 5.

révèle, d'autre part, une référence plus fréquente aux éléments empruntés au milieu ambiant. Un témoignage en faveur de cette affirmation nous est fourni non seulement par les localisations plus précises de paysages (le fond de quelques-unes de ses compositions), mais aussi par le portrait qu'il exécuta en 1817, celui du supérieur du monastère de Ncamț à la fin du XVIII^e siècle, Paisie Velicovschi (fig. 6)¹⁷. Sans cette économie de moyens qui caractérisait l'œuvre de l'hiéromoine Siméon, le portrait exécuté un peu trop minutieusement par le moine Ghervasie n'en est pas moins une image véridique, même si — du point de vue du dessin et de la mise en page — elle semble réalisée à l'aide de procédés techniques quelque peu rudimentaires et gauches.

Une copie de ce portrait appartient au moine Théodosie et porte la date de 1836. Celui-ci est, à son tour, l'auteur d'un nombre de près de 60 xylogravures, imprimées dans un tirage suffisamment grand pour être diffusées comme travaux indépendants. Trois d'entre elles mériteraient une mention à part, tant par leurs dimensions importantes que par leur qualité artistique : la *Désis*, un *St. Charalampe foulant le diable* (semblable d'ailleurs à la xylogravure exécutée peut-être quelque peu avant par l'artiste paysan, Nichita Morar de Hășdate) et, finalement, l'Ermitte crucifié (fig. 7). Œuvre de jeunesse, réalisée — comme l'indique l'inscription — en 1824, cette gravure qui représente un moine torturé par les démons — symbolisant les péchés capitaux et les tentations — semble être la réplique orientale du goût romantique de l'époque pour les scènes macabres, d'un caractère dramatique aigu, goût qui, on le verra, sera exprimé d'ailleurs aussi bien dans l'art bulgare.

Apparue tardivement dans l'iconographie roumaine, l'image à laquelle nous faisons allusion ne constitue pourtant pas un cas isolé dans le monde orthodoxe des XVIII^e et XIX^e siècles. C'est ainsi qu'on la retrouve peinte, sous la forme d'une grande composition murale, sur la façade occidentale de la chapelle du cimetière de Hurez, de même que dans le pronaos du monastère de Sokoloșki, près de Gabrovo, en Bulgarie, peinture qui date seulement de 1862¹⁸. Il semblerait que le thème ait existé aussi dans l'iconographie tardive russe, l'un des derniers exemplaires de ce type — en fait, une chromolithographie imprimée en 1906 à St.-Petersbourg — pouvant être vu dans la collection du professeur Assen Vassiliev de Sofia.

Le motif du moine crucifié ne constitue pas le seul thème que l'on puisse retrouver en commun dans l'iconographie roumaine et bulgare de cette époque. Mais il est significatif pour tout un répertoire de motifs et

¹⁷ Racoveanu, *op. cit.*, pl. LVIII—LX.

¹⁸ Au-dessus de la porte, l'inscription : « Cette église a été peinte en 1862, oct. 25 par les peintres Pope Pavel et son fils Nikola de Șipka. »



Fig. 6.

pour une certaine orientation de cet art tardif, axé sur l'idée du caractère précaire et vain de l'existence, conjugué à l'obsession de la mort. Nous reviendrons sur cet aspect que nous nous proposons de traiter plus amplement dans le deuxième chapitre de cette étude, celui consacré à la peinture. Les analogies entre l'art de chez nous et celui de Bulgarie sont surtout d'ordre iconographique. Du point de vue des procédés techniques employés, la gravure bulgare de type traditionnel s'est développée sur des coordonnées tout à fait différentes de celles de la gravure roumaine.

L'illustration xylographique ne date, en Bulgarie, que du milieu du siècle passé ; bien que certains chercheurs bulgares mentionnent des xylogravures populaires qui auraient circulé chez eux aussi au XVIII^e siècle, on n'a pu citer en espèce aucun cas concret¹⁹. Il est possible qu'il s'agisse purement et simplement des xylogravures populaires roumaines, dont la circulation au-delà des Carpates et même du Danube a été récemment mise en évidence²⁰. De cette façon est parvenue à la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia un exemplaire de la célèbre xylogravure en couleurs, *La Nativité*, provenant du centre graphique transylvain de Hășdate (fig. 8). En dépit de son inscription rédigée en roumain, c'est certainement par inadvertance qu'elle a été attribuée à l'école de Samokov, dans une étude par ailleurs extrêmement sérieuse et bien documentée²¹.

C'est en raison des conditions historiques bien défavorables où vécut si longtemps le peuple bulgare, que jusqu'au XIX^e siècle bon nombre de livres imprimés et des antimenses²² lui sont venus des Pays roumains. Rappelons encore le fait que le premier livre imprimé en langue bulgare — le *Kyriakodromion* de 1806²³ — a été publié à Rimnic, en Petite Valachie, par deux des derniers descendants de la famille Athanasievici, la plus importante dynastie de typographes et graveurs roumains du XVIII^e siècle, et des premières décennies du suivant. Il s'agit du fils du pape Mihai Athanasievici ou Popovici, Dimitrie Mihailovici, et de son fils, Gheorghe, qui ont travaillé ensemble sous la commande de l'évêque de Vrața, Sofronie, traducteur en bulgare du livre en question.

¹⁹ Vesselin Stajkov, chapitre sur la gravure bulgare dans *Who's who in Graphic Art*, Zurich, Graphis Press, éd. I, 1962, pp. 76—77.

²⁰ Ioana Cristache Panait, *op. cit.* ; Ștefan Meteș, *op. cit.*

²¹ Evtim Tomov, *La renaissance de l'estampe et de la lithographie* (en bulgare), Sofia 1962, p. 60, pl. 39.

²² Nous signalons à ce propos l'antimense sur soie consacré en 17... (le reste est effacé) par l'archevêque de Rimnic, Kyr Filaret, et un autre de 1773, consacré toujours par un archevêque de Rimnic, Kyr Grigorie. Tous les deux antimenses se trouvent en ce moment au Musée de la Patriarchie de Sofia.

²³ Un exemplaire du *Kyriakodromion* de 1806 est conservé au Musée de la Patriarchie de Sofia ; un autre, au Musée de Stara Zagora.

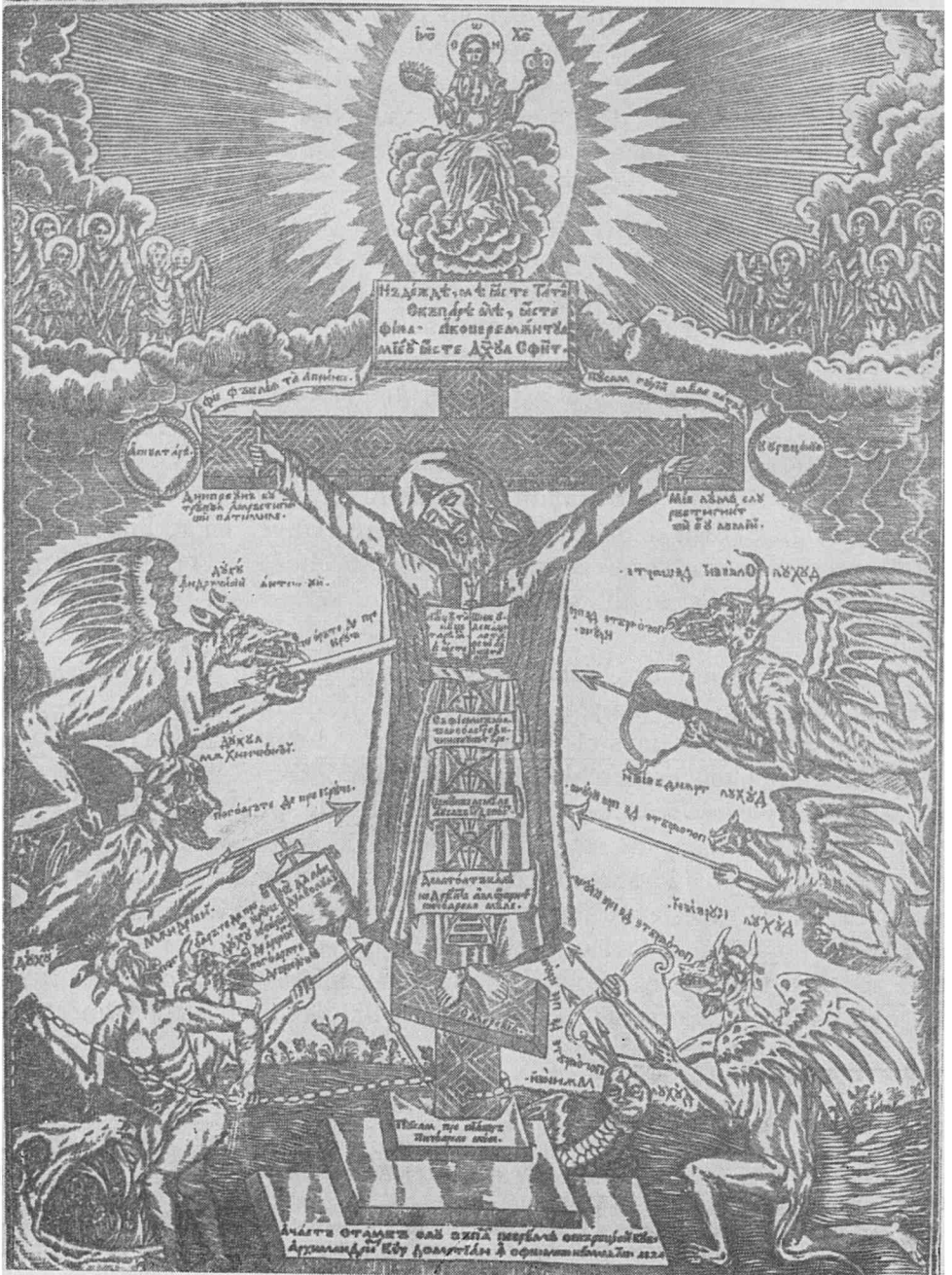


Fig. 7.



Fig. 8.

C'est à peine en 1828 que le maître d'école Nikola Karastjanov — une figure éclairée de la culture bulgare du siècle passé — put acquiescer à Belgrade une presse manuelle à imprimer, qu'il installa à Samokov et à l'aide de laquelle il fit sortir quelques volumes — au commencement sans décorations — et ensuite une série d'estampes isolées représentant les saints les plus populaires. D'une illustration proprement dite il ne saurait être question qu'en 1852, lorsque le fils de Nikola Karastjanov, Athanasie, réalisa les petites images destinées à embellir l'ouvrage imprimé cette même année évoquant *Les souffrances du glorieux saint et grand martyr Démètre*²⁴. Etant paru toutefois à une époque où le problème de l'illustration était de plus en plus résolu à l'aide de toute une série de procédés mécaniques ou à l'aide de la lithographie — d'une exécution beaucoup plus simple — le genre de l'illustration xylographique n'occupe pas une place importante dans l'art graphique bulgare, comme ce fut le cas chez nous. En échange, la gravure en métal, qui détient un rôle de premier ordre dans l'art graphique bulgare, n'a trouvé chez nous plus large audience qu'après 1860, grâce à l'activité du peintre Théodore Aman. Mais ses œuvres s'écartent sensiblement de la ligne traditionnelle, aussi bien de la xylogravure roumaine, que de la gravure en métal de type atlonite, pratiquée sur une très large échelle en Bulgarie au XIX^e siècle.

La technique adoptée par les artistes bulgares fut celle en taille-douce, ou au burin (Kupferstich). Cette technique fut consacrée par les réalisations prestigieuses des graveurs français ou hollandais des XVI^e et XVII^e siècles. Sa rigueur avait été depuis longtemps remplacée en Occident par des procédés techniques plus doux qui rapprochaient cet art — surtout grâce aux effets calculés de clair-obscur — de la peinture. Introduite au Mont Athos à un moment où la gravure au burin était toute puissante en Occident, pour des motifs que nous ne désirons pas approfondir ici, cette technique se répandit dans tout l'Orient chrétien — à l'exception des Pays roumains — et dura jusque vers le milieu du siècle passé.

Les prototypes de ce genre de gravure ont été — comme cela fut récemment montré²⁵ — le deux œuvres exécutées en 1553 par Pierre Belon du Mans, qui représentent — dans une image panoramique — l'emplacement des principaux sanctuaires religieux de l'Athos. Depuis lors, les œuvres du graveur français ont été copiées, d'abord par des artistes provenant du milieu monastique local, pour servir plus tard de source d'inspiration aux graveurs des centres religieux du Mont Sinai

²⁴ E. Tomov, *op. cit.*, p. 40, fig. 17—19.

²⁵ Dr. Paul Mylonas, *Athos und seine Klosteranlagen in allen Stichen und Kunstwerken*, Athen, 1963, pp. 2—3, ill. 1 et 2.

et de Jérusalem, d'une part, des centres russes de Kiev et de Moscou, de l'autre. Au XVIII^e siècle, les images de type athonite — où nous sommes autorisés à voir une préfiguration archaïque, locale et balkanique du paysage occidental — font leur apparition aussi dans la gravure serbe. Nous nous référons, en premier lieu, aux gravures réalisées par Christophore Jefarović pour illustrer, avec des vues de Jérusalem, son album publié en 1750—1752 sous le titre de *Opisania Jerusalema* ²⁶ [Description de Jérusalem].

Bientôt des artistes autrichiens ou serbes commenceront à tailler eux-aussi des gravures ayant comme thème les principaux monuments religieux de Serbie. Ainsi prit naissance, en 1756, la gravure qui représente l'image du monastère de Hopovo, due au graphicien bien connu de cette époque en Autriche, Jakob Schmutzer ²⁷, puis celle des monastères de Studenica, imprimée à Moscou en 1758 ²⁸, ainsi que celle de Krušedol, réalisée en 1775 par Zachari Orfelin ²⁹. Vers la fin du XVIII^e siècle fut imprimée aussi une gravure ayant comme thème l'image de l'église patriarcale de Peć, œuvre du dernier graveur serbe qui conserve encore, à cette époque tardive, quelque chose le rattachant encore à l'ancienne tradition iconographique et stylistique de son pays, Hadji Ruvim Nenadović³⁰. C'est peut-être l'une des dernières manifestations de la tradition athonite dans l'art graphique serbe, car au XIX^e siècle ce genre artistique — qui représentait en fait une conception retardée — disparaît tout à fait du firmament de l'art serbe, entraîné sur la voie d'une émancipation rapide, à l'exemple de l'Occident.

Il est intéressant toutefois de remarquer que les gravures de type athonite n'eurent aucune prise sur l'art graphique roumain. Quoique connues depuis une époque qu'on ne saurait préciser — en dépit de leur fragilité pareils exemplaires se conservant aujourd'hui encore dans certaines collections publiques ³¹, dans des fondations religieuses ³² ou des

²⁶ *Delo Hristofora Jefarovića* [L'œuvre de Christophore Jefarović], Galerija Matice Srpske, Novi Sad, 1961, p. 76.

²⁷ Đinko Davidov, *Hopovo*, Beograd, 1964, pl. VIII.

²⁸ Miodrag Javanović, *Prilog proučavanju uticaja Ruske grafike na Srpsku umetnost sredine XVIII veka* [Contributions à l'étude de l'influence de l'art graphique russe sur l'art serbe au XVIII^e siècle], « Rad Voivodjanskih Muzeja », 8 (1959), p. 173, ill. 1—2; Idem, *Ruskosrpske umetnicije veze u XVIII veku* [Liens russo-serbes au XVIII^e siècle], « Zbornik filofsokog Fakulteta », VII, p. 387 et 388.

²⁹ Đinko Davidov, *Krušedol*, Beograd, 1964, p. X.

³⁰ Dejan Medaković, *Die serbische Kunstliteratur des 18—19 Jahr. Ein biographisch-kritischer Forschungsbericht*, « Sudostforschungen », München, XXIV (1965), p. 180.

³¹ La collection du Cabinet d'estampes de l'Académie Roumaine possède sept exemplaires athonites, dont certains ne figurent pas dans le catalogue dressé par Paul Mylonas en 1963, à l'occasion du millénaire du Mont Athos.

³² A l'église de Bucur de Bucarest sont exposées quatre gravures de ce genre. L'exemple n'est pas singulier et nous nous proposons d'y revenir.

maisons paysannes ³³ — elles n'ont pas été assimilées et adaptées à notre goût artistique. Du reste, à la date où elles auraient pu se faire une place dans l'art roumain, l'intérêt de nos artistes semble s'être orienté plutôt dans la direction des renouvellements radicaux que dans l'assimilation des modalités artistiques liées encore à la tradition.

A cet égard, la vaste composition murale peinte dans l'exonarthex de l'église du monastère de Polovraci, à la place du traditionnel *Jugement dernier*, et qui représente — dans leur cadre naturel — les principales fondations religieuses athonites, est demeurée une simple tentative sans lendemain dans le contexte de l'art roumain. Il serait d'ailleurs indiqué de rechercher dans quelle mesure le choix d'un pareil thème appartient aux peintres grecs qui y ont travaillé à l'époque de Brancovan. Un autre fait significatif c'est que la gravure grecque — qui a certainement servi de modèle à la peinture murale de Polovraci — n'a pas trouvé d'émules parmi les graveurs roumains, les deux timides tentatives de Vlaicu à Blaj étant des exemples tout à fait singuliers au sein de l'art graphique roumain de cette époque. Modestes et gauches expériences personnelles, elles peuvent être plutôt mises en rapport avec les illustrations des livres de l'Europe centrale qu'avec la gravure de pèlerinage athonite.

Les seules gravures de ce type que l'on trouve sur le territoire de notre pays sont celles qui montrent quelques monuments du Banat, exécutées probablement à l'exemple de la gravure serbe. Parmi celles-ci on peut citer les trois exemplaires représentant le monastère de Hodoş-Bodrog (district d'Arad), imprimés à Vienne en 1750 et conservés aujourd'hui dans les collections dudit monastère (l'un exposé dans l'exonarthex et les deux autres dans la bibliothèque). Tous les trois font partie d'un même tirage d'une gravure anonyme où n'est mentionné que le nom du client — l'archevêque Pavel Nenadovici — et sont imprimés de telle façon que les contours et les parties hachurées se détachent en blanc sur fond bleu vert. Une image semblable est celle représentant l'église serbe de St.-Anne, exécutée en 1758 par un graveur serbe ou autrichien qui n'a pas signé son nom, gravure dont un exemplaire se conserve encore dans la collection de l'évêché d'Arad, et un autre se trouvait, il y a quarante ans, dans l'église du village de Chesinţ, au Banat ³⁴.

Les premières gravures athonites destinées à la Bulgarie ne portent pas encore l'empreinte du baroque « levantin », ni de celui, un peu ultérieur, de facture viennoise. Plus proche du type mis en circulation pour la première fois par Pierre Belon du Mans, la plus ancienne d'entre elles

³³ Une gravure athonite représentant *St. Georges de Ianina* fut trouvée par une équipe du Musée d'art populaire de Bucarest, dans une maison paysanne près de la com. Bisoca (Vrancea).

³⁴ Voir la réponse de la commune de Chesinţ, arrondissement de Lipova, département de Timiş dans « *Analele Banatului* », II (1929), n° 2, p. 117.

— remontant en 1748 — nous présente une ample image du monastère de Zographou, avec, au registre inférieur, des scènes de la vie monacale. La composition toute entière est entourée d'un étroit cadre décoratif ³⁵.

La seconde, de 1779, est une commande du marchand bulgare de Bansko, Hadji Stojil, donateur aux monastères athonites de Chilandar et de Zographou ³⁶, et représente — dans une image aux dimensions plus modestes que la précédente — le premier de ces monuments (fig. 9), ayant tout autour 17 médaillons renfermant des scènes religieuses, avec inscriptions en grec et en bulgare. Bien que cette gravure ait été exécutée à Vienne, ses éléments décoratifs accusent un caractère encore assez archaïque, sans les beaux cadres baroques qui entourent la gravure suivante, imprimée en 1791 dans la même ville, et ayant comme thème l'image de *St. Jean de Rila* (fig. 10) ³⁷.

D'une exécution technique irréprochable, cette gravure deviendra le prototype de toute une série d'images de pèlerinage, jusque vers la fin du XIX^e siècle. Son schéma compositionnel diffère de celui des gravures athonites par le fait que, en son centre et à une échelle plus grande que l'image du monastère, se dresse l'image imposante du saint protecteur de cette fondation, Ivan Rilski ³⁸. Un an plus tard, en 1792, le graveur Nikolai Diakonov réalisa à Moscou une variante de l'exemplaire viennois ³⁹, d'une facture assez soignée — bien qu'un peu maladroite — différant du prototype par le fait aussi qu'elle apparaît inversée, comme cela arrive toutes les fois qu'on copie une gravure.

C'est encore à Moscou que fut commandée, en 1800, une troisième gravure de ce genre, par le marchand Nikola Spasov originaire de Samokov, mais établi à cette époque dans la ville russe de Taganrog ⁴⁰. D'autres habitants de Samokov commandèrent aussi à l'étranger des gravures ayant comme sujet les plus insignes fondations religieuses de Bulgarie. C'est ainsi que prit naissance à Vienne, en 1807, aux frais de Petar Rana, la gravure représentant le monastère de Bacikovo ⁴¹, œuvre dont l'importance mérite d'être soulignée à bien des points de vue. Tout d'abord, parce que, en dehors de l'église principale et des chapelles qui l'entourent, le graveur y a représenté aussi les figures des donateurs ainsi qu'une vraie scène de genre, dans le groupe des moines portant en procession les

³⁵ E. Tomov, *op. cit.*, p. 15, fig. 2.

³⁶ *Ibid.*, pl. 2; Wassil Sahariew, *Graphische Arbeiten der Schule von Samokow*, Dresden, 1968, p. 8.

³⁷ Collection de la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia (inv. A. IV, 500).

³⁸ W. Sahariew, *op. cit.*, p. 11.

³⁹ *Ibidem* (inv. A. IV, 498).

⁴⁰ *Ibidem*; E. Tomov, *op. cit.*, p. 18.

⁴¹ Alla Kostova — Konstantin Kostov, *Bacikovo*, Sofia, 1963 (préface et fig. 13—14).



Fig. 9 a,

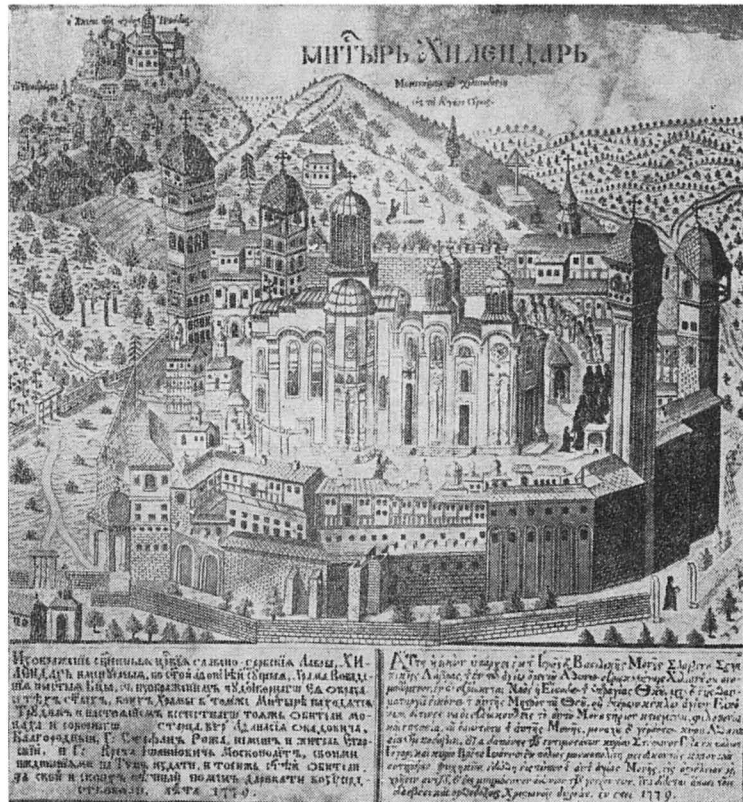


Fig. 9 b.



Fig. 10.

icônes de la Vierge (fig. 11). En second lieu, parce que cette gravure a servi de modèle à la grande peinture murale réalisée vers 1840—1841⁴², sur le mur extérieur du réfectoire de ce monastère. Nous reviendrons sur

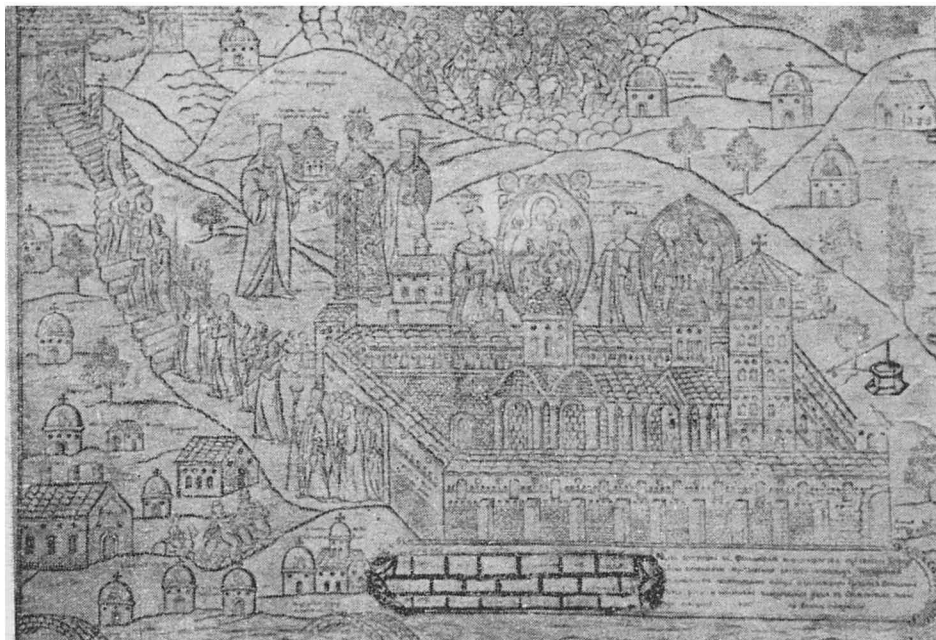


Fig. 11.

l'influence que la gravure exerce à cette époque sur la peinture, et réciproquement.

En 1816, un nouveau thème iconographique se fait jour dans la gravure en taille douce de Bulgarie. Il s'agit de la *Dormition de St. Jean de Rila*, dont le premier exemplaire parut toujours à Moscou, en 1816, avec l'aide matérielle de l'habitant de Samokov, Manassi Gheorghiev⁴³. Une variante perfectionnée de cette gravure, d'un travail très soigné et agrémenté de décorations néo-classiques fut réalisée trois ans plus tard à Vienne, aux frais du moine Drago de Raslog (fig. 12).

Vers 1818 arriva au monastère de Trojan un de ces moines pèlerins qui, circulant incessamment à travers la Péninsule des Balkans, contribuèrent à y créer et à y maintenir une remarquable unité stylistique, unité qui n'a toutefois jamais exclu une multiplicité de modalités d'expression artistique, distinctes et nuancées. D'origine russe, comme le

⁴² W. Sahariew, *op. cit.*, p. 11; E. Tomov, *op. cit.*, p. 21.

⁴³ Collection de la Bibliothèque Cyrille et Méthode de Sofia (inv. A. IV, 490).



Fig. 12.

montre son nom, Leontin Rus était un artisan consciencieux, capable dans une égale mesure de graver délicatement une plaque de métal, mais aussi de l'imprimer correctement après. Sur commande de la communauté monastique, Leontin Rus travailla au couvent de Trojan trois gravures au burin⁴⁴, dont la plus importante par ses dimensions comme par ses qualités artistiques est, à notre avis, celle qui nous montre l'ensemble architectural de la fondation mentionnée, y compris les chapelles environnantes. Une réplique de cette dernière œuvre, d'une facture un peu plus souple, encore que le dessin soit devenu moins net par suite des dégradations que la plaque a subies, entre temps, c'est celle du disciple et continuateur de Leontin Rus, le moine graveur Philothée, devenu plus tard le supérieur du couvent de Trojan (fig. 13).

Bientôt prendront naissance d'autres ateliers de gravure, l'un près de l'église de St.-Jean le Théologien (Sveti Ivan Bogoslov), non loin de Vrața, puis un autre, beaucoup plus important, dépendant du monastère de Rila. C'est là que fut réalisé un grand nombre de gravures de pèlerinage, ayant toutes comme thème central l'image du saint patron de cette ancienne fondation religieuse, représenté sous diverses hypostases, soit durant sa vie (debout et avec kamilavkion (fig. 14.) ou en buste et tête nue (fig. 15), ou, enfin, en capuchon d'ermite, soit pendant ses funérailles.

Nous avons insisté davantage sur le chapitre des gravures de pèlerinage, car elles se rattachent à la tradition athonite et, par conséquent, constituent un témoignage de plus des liens qui unissent depuis longtemps les manifestations artistiques des divers pays balkaniques. Pour la Bulgarie, elles sont à même de nous fournir aussi de précieux renseignements pour l'étude de l'architecture religieuse de ce pays, telle qu'elle existait encore au siècle dernier. A côté toutefois de celles-ci, il y en a eu toute une série d'autres, ayant comme thème des images moins significatives qui ne méritent pas, croyons-nous, un examen de plus près. Il y a, pourtant, dans ce répertoire traditionnel une catégorie de gravures qui apportent une note singulière dans l'ensemble de l'art bulgare de l'époque. Il s'agit des gravures à sujet macabre, dans le goût d'un Hieronymus Bosch ou d'un Breughel l'ancien, en Occident, d'un moine Théodose le graveur ou de maints autres peintres d'églises de chez nous, artistes qui, à des moments différents, se sont trouvés à la limite d'une époque et au commencement d'une autre et dont les œuvres nous laissent entrevoir les crises de conscience et les angoisses qui hantaient l'esprit de leurs contemporains. Un exemple frappant de ce genre de gravure est la *Scène*

⁴⁴ L'une représente St. Nicolas sur un trône de forme baroque, la seconde le *Monastère de Trojan* avec ses chapelles et la dernière, la *Ste. Vierge « la douce »*. Tous les trois clichés de ces gravures peuvent être vus au musée du monastère de Trojan.



Fig. 13.

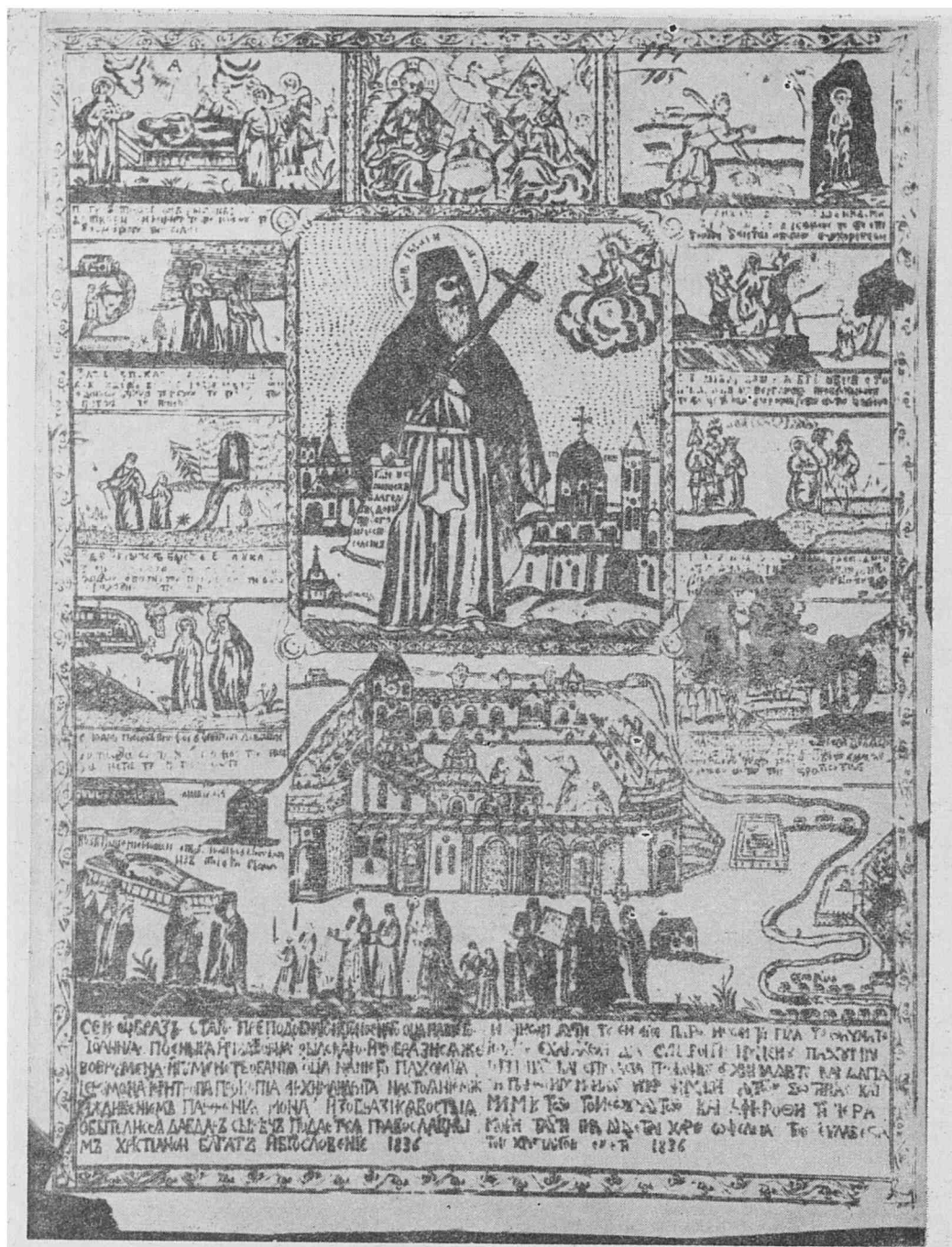


Fig. 14.



Fig. 15.

de sorcellerie (fig. 16), dont le cliché est conservé au musée du monastère de Rila, et qui n'est rien d'autre que la copie de l'émouvante composition réalisée par Dimitrie Christov Zograf, le frère aîné de Zacharie Zograf, sur le mur extérieur de l'église principale dudit couvent. Nous voici obligée de constater, encore une fois, le lien étroit qui existait à



Fig. 16.

cette époque entre les œuvres gravées et peintes, ainsi que l'influence qu'elles exercent les unes sur les autres.

Le musée du monastère de Rila conserve encore une autre plaque de métal d'une gravure de grandes dimensions exécutée en 1847 par l'orfèvre (« zlatar ») Toma Sider de Krusevo, petite localité de Macédoine. Il s'agit d'une variante de la gravure représentant la *Dormition de St. Jean de Rila*, réalisée pour la première fois — nous l'avons vu — à Moscou en 1816. Toma Sider reproduit avec la plus grande fidélité la variante viennoise, dont il schématise la forme (voir surtout l'aigle bicéphale), tout en renonçant au cadre de style Biedermeier, fait de guirlandes de fleurs enroulées autour de petits cylindres aux extrémités bulbueuses. L'artiste atténua encore le contraste existant dans l'œuvre du graveur viennois entre les valeurs intensément foncées et les surfaces tout à fait

blanches, en obtenant ainsi une image où le jeu des lumières et des ombres reste quelque peu inexpressif et uniforme.

Toma Sider nous fait pénétrer dans un autre domaine de la gravure bulgare, celui qui se rattache au développement des arts dans les centres d'artisans. Si nous ne nous sommes occupée jusqu'ici que des ateliers créés au sein des monastères, où le métier était pratiqué par des graveurs provenant exclusivement du milieu monastique, Toma Sider, lui, est — croyons nous — le seul artiste qui n'ait pas appartenu à l'ordre monastique. Son activité perpétue une ancienne tradition artistique autochtone, qui depuis fort longtemps avait atteint dans cette région des résultats remarquables dans le travail au repoussé ou incisé des métaux.

Pour conclure ces quelques pages sur l'important chapitre de la gravure bulgare traditionnelle au XIX^e siècle nous croyons nécessaire de rappeler encore quelques dates, qui peuvent servir de points de repaire. En 1818—1819 prend naissance au monastère de Trojan le premier atelier de gravure bulgare autochtone, suivi en 1821 par un autre, ouvert près de l'église Sveti Ivan Bogoslov, aux environs de Vrața. Enfin, à une date que nous ne saurions préciser, le grand établissement graphique du monastère de Rila commence à dérouler une activité très féconde, tant dans le domaine de la gravure en taille-douce, que dans celui de la lithographie. Son rôle dans ces deux domaines peut être comparé à celui détenu, en ce qui concerne la gravure sur bois, par l'école de Nikola Karastojanov et de ses fils, travaillant tous à Samokov, artistes dont nous faisons mention plus haut. Ajoutons à ce tableau sommaire la catégorie des xylogravures anonymes, exécutées toujours à Samokov, ayant comme trait distinctif le fait qu'elles ont été ultérieurement coloriées à la main. Le plus souvent les couleurs employées — toujours à l'eau — sont de la même qualité et tonalité que celles utilisées dans les xylogravures en couleurs de Hășdate (jaune, violet, quelquefois aussi vert ou brun). Dans *l'Ascension du Christ*, ainsi que dans quelques très rares xylogravures anonymes de Samokov, la couleur dominante est un rouge carmin, qu'on ne rencontre jamais chez les graveurs de Transylvanie, et dont l'origine nous échappe pour le moment.

Si du point de vue iconographique on peut facilement discerner de nombreux traits communs entre la gravure roumaine et celle bulgare, il existe cependant entre elles une différence fondamentale, qui découle du procédé technique employé : d'une part, la xylogravure, de l'autre, la gravure en taille-douce. Bien que cette dernière ait été certainement connue bien avant, grâce aux estampes qui illustraient plus d'un livre occidental de caractère historique et géographique, ou grâce aux portraits

des princes roumains gravés à l'étranger, surtout au XVIII^e siècle, et même si un Italien de la cour de Brancovan, Del Chiaro, mentionne l'existence d'un atelier de gravure en taille-douce (« in rame »), à Bucarest⁴⁵, ce genre n'a pu s'imposer dans l'art graphique roumain. Les seules gravures sur métal rencontrées longtemps chez nous furent celles destinées à décorer quelques livres, gravures exécutées exclusivement par des étrangers provenant des centres artistiques de l'Europe centrale. Il ne s'agit donc pas de gravures indépendantes et de contenu religieux — comme celles balkaniques de type athonite — mais de simples illustrations utilisées à seule fin de rendre plus accessible le contenu de certains livres à caractère, en général, profane (juridique, littéraire, historique, philosophique ou éthique).

La différence essentielle entre la gravure bulgare et celle des Pays roumains est donc, en premier lieu, une différence d'*orientation*. Tandis qu'en Bulgarie l'introduction de la technique au burin a signifié l'intégration d'un important secteur de l'art graphique de ce pays dans le circuit artistique du monde oriental, pour nous cette technique a représenté une modalité nouvelle — encore que modeste — de prise de contact avec la conception esthétique de l'Occident. La gravure sur métal jusqu'à Théodore Aman ne détiendra cependant jamais chez nous la place qu'elle s'était acquise dans un laps de temps si court dans l'art graphique bulgare. Demeurant longtemps réfractaires aux suggestions de ce nouveau mode d'expression artistique, les artistes roumains — même lorsqu'ils l'ont adopté — le firent à l'échelle réduite, et surtout, ne songèrent jamais qu'ils pourraient en faire le véhicule d'une conception artistique se rattachant au passé, comme ce fut le cas en Bulgarie.

Il existe une seule technique graphique qui ait joué un rôle tout aussi important en Bulgarie que dans les Pays roumains : la lithographie. Mais nous ne nous y arrêtons pas, parce qu'elle représente manifestement — non seulement dans nos contrées, mais dans le monde entier — l'élément novateur par excellence dans l'art graphique au XIX^e siècle. Sans nier, en outre, le rôle que la lithographie a joué dans l'intégration rapide de l'art graphique autochtone dans la communauté artistique et culturelle européenne, l'orientation académique de cet art à l'époque qui nous préoccupe a créé une situation paradoxale : ce que nous avons accueilli ce ne fut pas cette extraordinaire expérience de vie et d'art des gens de la Renaissance, mais une manière tardive, désuète et depuis longtemps épuisée par l'académisme. Certes, lorsqu'un Asachi chez nous, ou

⁴⁵ Del Chiaro, *Istoria della moderne rivoluzioni della Valachia*. Nuova edizione per cura di N. Iorga, Bucarest, 1914, p. 50—51.

un Nikola Pavlovici, en Bulgarie, commencèrent leur vaste programme culturel, en pratiquant sur une large échelle la lithographie, d'une exécution beaucoup plus facile et rapide que les anciens procédés graphiques, leur action correspondait à des nécessités nationales urgentes. En procédant ainsi ils se faisaient l'écho des aspirations légitimes des esprits les plus avancés de l'époque, désireux de rompre les chaînes du passé pour s'engager au plus vite sur la voie de la vie moderne. Mais aujourd'hui, quand l'humanité cherche fiévreusement à trouver de nouvelles modalités artistiques, l'exemple des modestes xylographes ou burinistes des siècles passés peut nous dévoiler des ressources artistiques d'un grand intérêt.

LE FUTUR PÉRIPHRASTIQUE DANS LES TEXTES ROUMAINS ET SLAVO-ROUMAINS DES XV^e ET XVI^e SIÈCLES

ELENA MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU

La discussion et l'examen approfondi du problème des affinités linguistiques balkaniques impliquent, entre autres études, celle du futur périphrastique formé avec les auxiliaires *a vrea* (= vouloir) et *a avea* (= avoir), domaine où, si l'on ne saurait prouver avec précision une certaine influence, on pourra noter, toutefois, des similitudes évidentes entre le roumain et le bulgare. Les divers aspects du parallélisme de ces deux langues en ce qui concerne la catégorie verbale du futur ont été déjà analysés par G. Bolocan, dans un article relativement récent¹.

Ce que nous nous proposons de traiter dans le présent article, sans prétendre du reste procéder à une investigation exhaustive, est une question non encore abordée. Il s'agit de préciser d'une manière évidente s'il y a parallélisme ou non-parallélisme entre le futur périphrastique roumain du XVI^e siècle et celui employé dans la langue des chroniques et des documents slavo-roumains de la même époque. Le fait nous semble utile non seulement pour surprendre l'évolution, mais la genèse aussi de ces formes du futur dans les langues roumaine et bulgare.

Les deux grandes catégories du futur périphrastique enregistrées par les textes de langue roumaine et par ceux rédigés en « médio-bulgare » (documents et chroniques slavo-roumains *de Valachie*) appartenant à l'époque dont nous nous occupons ici sont : I — le futur formé avec l'auxiliaire *a vrea* et II — le futur formé avec l'auxiliaire *a avea*.

I

En roumain, de même que dans la langue des chroniques et des documents slavo-roumains des XV^e et XVI^e siècles, on constate la fréquence du futur formé par l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea*, c'est-à-

¹ *Observații cu privire la viitor în română și bulgară* [Remarques sur le futur en roumain et en bulgare], dans Rsl. XIV (1967), p. 202 et suiv.

dire $\chi\omicron\tau\kappa\tau\eta$ et l'infinitif (ou, moins fréquemment, le subjonctif) du verbe notionnel. La capacité de la construction : *vreau* (< lat. *volo*) + l'infinitif de rendre l'idée du futur ou d'évoluer dans le sens de la possibilité d'expression d'une idée temporelle est en général reconnue². Pour illustrer l'évolution du futur dans les langues roumaine et française, II. Mihaescu compare deux exemples édificateurs empruntés au latin : a) *si quis... vellet inponere* = « dacă cineva va pune » (si quelqu'un mettra) et b) *quia, quod estis, fui et quod sum essere abetis* = « ceea ce sînteți voi acum, am fost și eu, ceea ce sînt eu acum, veți fi și voi » (ce que vous êtes maintenant, je fus moi aussi, ce que je suis moi maintenant, vous le serez). L'exemple avec *vellet* (a) a été pris d'une inscription relevée en Dalmatie, alors que le deuxième (b) représente la conclusion d'une épitaphe de Rome³.

Pour ce qui est de la construction $\chi\omicron\upsilon\mu\kappa$ (< v. sl. $\chi\lambda\psi\tau\kappa$) + l'infinitif, sa capacité de rendre le futur ou d'évoluer dans le sens de l'expression d'une idée temporelle, elle fut pendant longtemps l'objet d'amples débats dans la littérature spécialisée. Selon certains auteurs, $\chi\omicron\upsilon\mu\kappa$ + l'infinitif ne saurait être une construction temporelle⁴. D'autres points de vue expriment en dernier lieu l'idée que $\chi\omicron\upsilon\mu\kappa$ + l'infinitif est une construction modale-temporelle⁵ ou bien ils soulignent la capacité d'une telle construction de rendre un futur *sui-generis*⁶. N. S. Troubetzkoy voit dans la construction $\chi\omicron\upsilon\mu\kappa$ + l'infinitif une étape intermédiaire entre une combinaison de mots, une expression temporelle — Hauptzeitwort — et la forme composée du futur⁷.

² F. Streller, *Das Hilfsverbum im Rumänischen* (lat. *esse, habere, velle*). Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde..., Leipzig, 1902, p. 50 et suiv.; W. Meyer-Lubke, *Rumanisch und Romänisch*, Acad. Roum., Mém. de la section litt., III^e série, vol. V, Mém. I, Bucarest, 1930, p. 18–19; Lombard, *Le futur*, p. 8–25; Idem, *Le verbe*, p. 956–962; A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, Paris, 1930, p. 300; B. Muller, *Das lateinische Futurum und die romanische Ausdrucksweisen für das futurische Geschehen*, dans « Romänische Forschungen », 1964 (76), 1–2, p. 67–95.

³ H. Mihaescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman* [La langue latine dans les provinces danubiennes de l'Empire romain], Bucarest, 1960, p. 142.

⁴ A. Dostál, *Studie o vidovném systému v staroslověnsčině* [Etudes sur l'aspect verbal dans le vieux slave], Prague, 1954, p. 613; Al. Belić, *O jezičkoj prirogi u jezičkom razvitku* [Sur la nature et le développement linguistique], Belgrade, 1959, p. 364–365; H. Křížkova, *Vývoj opsneho futura v jazyčich slovanských zvláště v ruštině* [Introduction au futur analytique dans les langues slaves], Prague, 1960, p. 81.

⁵ W. Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*, vol. II, *Formenlehre und Syntax*, Gottingen, 1928, p. 410; H. Birnbaum, *Untersuchungen zu den Zukunftsbeschreibungen mit dem Infinitiv in Altkirchenslavischen*, Stockholm, 1958, p. 232; A. A. Potebnia, *Из записок по русской грамматике*, vol. I, Moscou, 1958, p. 359–362.

⁶ A. Vaillant, *Manuel du vieux slave*, vol. I, Paris, 1948, p. 326, parle d'une sorte de futur périphrastique; H. Lunt, *Old Church Slavonic Grammar*, Leyden University, 1955, p. 135, affirme que dans un certain nombre de cas le présent du verbe $\chi\omicron\tau\kappa\tau\eta$ « want » est employé avec l'infinitif « in a sense close to the English future ».

⁷ *Altkirchenslavische Grammatik*, Vienne, 1954, p. 180.

Enfin, un autre point de vue exprimé par la littérature linguistique est celui qui reconnaît à la construction $\chi\omicron\psi\kappa$ + l'*infinitif* la capacité d'exprimer le futur ou d'évoluer dans une formation temporelle⁸.

La thèse selon laquelle l'auxiliaire d'une telle construction est apte à marquer la valeur temporelle ou à évoluer dans le sens de la perte graduelle de ses caractères de sémantème pour se transformer en un morphème du temps nous semble la plus juste. Nous fondons cette opinion sur le fait que l'expression du futur en usant des formes du présent de l'auxiliaire *a vrea* combinées avec l'infinitif se trouve entièrement motivée du point de vue sémantique : l'idée de volonté, de désir, comporte de par sa nature même une idée d'avenir aussi. Familier pour les langues bulgare, serbo-croate, roumaine⁹, albanaise, grecque, anglaise, danoise, latine classique aussi (pour le latin de basse époque le phénomène devient parfaitement clair, par exemple chez Corippus)¹⁰, le procédé n'est étranger ni à certains dialectes italiens méridionaux (Terano, Abruzzi, Agnone), français de l'Est, dalmate (mais où la construction n'est pas sûre)¹¹ et même au chinois (où l'on trouve l'élément lexical *yao* = « a vrea »)¹².

Le fait que le néo-grec, le bulgare, le serbo-croate et le roumain connaissent cette construction ne semble pas fortuit, ni dû à des innovations ou évolutions parallèles. Quelques linguistes expliquent le phénomène comme le résultat certain d'une influence néo-grecque¹³. Th. Capidan est enclin à accepter cette thèse, mais avec la réserve que pour la langue roumaine il n'y a pas de preuves attestant si ces formes ont été introduites directement du néo-grec ou par la médiation du bulgare¹⁴.

⁸ D. Ivanova-Mirčeva, *Развој на бѣдѹще време (футурум) в бѹлгарскія език от X до XVIII век* [Le développement du futur dans la langue bulgare du X^eème jusqu'au XVIII^eème siècle], Sofia, 1960, p. 98 et suiv.; I. Popović, *Geschichte der serbokroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960, p. 310-341; 380; 517-518, 557.

⁹ Lombard, *Le verbe*, p. 952-953.

¹⁰ *Idem*, *Le futur*, p. 9.

¹¹ Iorgu Iordan, *Dialectele italiene de sud și limba română* [Les dialectes italiens du Sud et la langue roumaine], dans « Arluva », Jassy, XXXV, 1928, p. 195.

¹² J. Vendryes, *La langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, 1921, p. 179.

¹³ B. Conev, *Des rapports linguistiques slavo-roumains*, dans « Slavica », IV (1925), p. 131; K. Sandfeld, *Ling. balk.*, p. 129 et suiv.; K. Sandfeld - P. Skok, *Langues balkaniques*, dans RIEB, 1936/4, p. 172 : « Les différents procédés représentent des étapes parcourues par le grec, qui en est sans doute le point de départ »; St. Stoikov, *Образование*, p. 210-211. De l'avis de l'auteur, le phénomène serait général balkanique et dû à la langue néo-grecque (roum. : *vreau*, bg. : $\chi\omicron\psi\kappa$, gr. $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$, alb. *dúa*, scr. : *hy*). La construction bulgare $\chi\omicron\psi\kappa$ $\eta\eta\eta$ < gr. : $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ a enregistré une évolution similaire à celle du grec. Dans cette dernière langue aussi l'auxiliaire est lié à l'infinitif, ensuite aux formes du présent du verbe prédicatif, à l'aide de la conjonction $\acute{\iota}\nu\alpha$. Plus tard, la forme de la 3 pers. du sing. de l'auxiliaire $\theta\acute{\epsilon}$ (de même que $\mu\epsilon$) s'est généralisée en se transformant en particule. La 3 pers. $\theta\acute{\epsilon}$ s'unnt à la particule $\nu\alpha$ > $\theta\alpha$ ($\theta\alpha$ $\acute{\pi}\acute{\iota}\nu\omega$); I. Popović, *op. cit.*, p. 557-558; 517 : « Es scheint, daß der Ausgangspunkt dieses vollen Futurums die ngr. Sprache war, weil das ngr. $\theta\acute{\alpha}$ $\gamma\rho\alpha\phi\omega$ eine Allegroform ist von $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ $\nu\acute{\alpha}$ $\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\omega$ ».

¹⁴ Th. Capidan, *Raporturile linguistice slavo-române. Influenta românei asupra bulgare i* [Les rapports linguistiques slavo-roumains. L'influence du roumain sur le bulgare], Cluj, 1923, p. 161-162.

Certains autres linguistes estiment que la construction du futur en bulgare avec $\text{Xo}\psi\text{ж}$ serait d'origine roumaine¹⁵, alors qu'une autre catégorie pense qu'il ne s'agirait là d'aucune influence étrangère, mais du résultat du développement interne du bulgare, qui aura influencé aussi la construction du futur roumain¹⁶.

Al. Graur¹⁷ est d'avis qu'une construction de type $\text{Xo}\psi\text{ж} + \text{l'infinitif} - \text{voi (vreau)} + \text{l'infinitif}$ — peut être facilement « imitée », et la construction du futur périphrastique avec le verbe vouloir — *a vrea* — dans les langues balkaniques (gr., alb., scr., bulg., roum.) prouve que ces langues ont dépassé le stade synthétique et sont entrées dans le stade analytique.

Les constructions temporelles avec l'auxiliaire *a vrea* et $\text{Xo}\psi\text{ж}$, du XV^e et XVI^e siècle, peuvent être groupées comme suit, en tenant compte du point de vue sémantique-structurel :

Т у р е А

1. *oi* + L'INFINITIF

$\text{Xo}\psi\text{ж} + \text{l'infinitif}$ ou $\text{Xo}\psi\text{ж} \dots + \text{l'infinitif}$.

2. FORMES POPULAIRES

oi, oiu + l'infinitif

$\psi\text{ж}, \text{ч}\text{ж}, \text{к}\text{ж} / \text{к}\psi + \text{l'infinitif}$, ou, plus rare :

$\psi\text{ж}, \text{ч}\text{ж}, \text{к}\text{ж} / \text{к}\psi \dots + \text{l'infinitif}$.

3. CONSTRUCTIONS MODALES TEMPORELLES

$\text{в}\psi\text{Xo}\psi\text{ж}, \text{о}\psi\text{Xo}\psi\text{ж}, \text{с}\text{Xo}\psi\text{ж} + \text{l'infinitif}$.

Т у р е В

L'auxiliaire postposé

l'infinitif + *voi*

l'infinitif + $\text{Xo}\psi\text{ж}$.

¹⁵ P. Skok, *O bugarskom jeziku u svijetlosti balkanistike* [La langue bulgare à la lumière de la balkanologie], dans « Иужнословенски филолог » XII (1933), p. 121 ; Al. Rosetti, *L'apport du latin balkanique et du roumain dans la constitution de la communauté balkanique*, *Sinaia*, 25 juillet — 25 août 1966, p. 8.

¹⁶ B. Conev, *История*, vol. II, p. 8 ; Idem, *Езиковни взаимности между български и румъни* [Rapports linguistiques entre les Bulgares et les Roumains], *Sofia*, 1921, p. 5—6.

¹⁷ *Coup d'œil sur la linguistique balkanique*, dans le « Bulletin linguistique », IV, p. 42-44.

Т у р е С

1. *voi + să + le présent*
 Хоцѣ (цѣ) + да + le présent
2. *o să + le présent.*

Т у р е D

1. *voi avea (a) + l'infinitif*
2. *имамъ + l'infinitif.*

Т у р е E

1. *voi fi + le part. présent*
 (en bulgare, cette construction désigne le mode éventuel)
2. *voi fi + le part. passé*
 Хоцѣ быти + le part. passé.

LE TYPE A

La plus ancienne et, en même temps, la plus fréquente forme de futur attestée dans les textes roumains — originaux ou traductions — du XVI^e siècle¹⁸ est celle exprimée par l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea*, suivi de l'infinitif du verbe notionnel¹⁹ :

1. *voi (voiu), vei (veri), va (vrea), vom (vrem), veți (vreți), vor (vrea) + l'infinitif*²⁰,
voiu fi în dulce voe (je serai de bon gré) (*Ps. Sch.* 57)²¹ ; *voiu dobîndi* (j'obtiendrai) (*Cod. V* 64) ; *cînd veri veni* (quand tu viendras) (*Ps. Sch.* 323) ;

¹⁸ Nous parlons du daco-roumain. Pour les formes du futur avec *a vrea* de l'aroumain et de istro-roumain, voir : L. Morariu, *Morfologia verbului predicativ românesc* [La morphologie du verbe prédicatif roumain], Tchernovtsy, 1924. (Tirage à part de « Codru Cosminului », 1^{ère} et II^e parties, 1—2, Tchernovtsy, 1924—1928 ; I. Coteanu, *Elemente de dialectologie a limbii române* [Éléments de dialectologie de la langue roumaine], Bucarest, 1961.

¹⁹ O. Densusianu, *Istoria limbii române* ([Histoire de la langue roumaine], vol. II, Bucarest, 1961, p. 144—146 ; R. Orza, *Forme de viitor în Atlasul lingvistic român* [Formes du futur dans l'Atlas linguistique roumain], dans « Cercetări lingvistice », 2 (1966), p. 222 ; Al. Rosetti, *ILLR*, p. 548.

²⁰ Al. Rosetti, *ILLR*, p. 137 ; les formes de l'indicatif de l'auxiliaire dérivent des formes du latin vulgaire du verbe *volere*. Susceptibles d'interprétations s'avèrent seulement les formes de la 3^e personne du singulier (*va*) et de la 1^{ère} personne du pluriel (*vom*). Outre les formes d'évolution proposées par l'académicien Al. Rosetti (*l.c.*), voir aussi : W. Meyer-Lubke, *Grammaire des langues romanes*, vol. II, Paris, 1895, p. 309 ; Fr. Streller, *op. cit.*, p. 59 ; S. Pușcariu, *Viitorul cu vadere* [Le futur avec *vadere*], dans « Dacoromania », VI (1929/1930), p. 390, et surv. ; Lombard, *Le verbe*, p. 959.

²¹ Afin de faciliter la lecture du texte, nous avons adopté, pour le roumain, la transcription interprétative. Voir à ce propos V. Pamfil, *Patia de la Orăștie* [Le code d'Orăștie], Bucarest, 1968.

veri cădea (tu tomberas) (*C.T.* 43); cuvîntul miu *nu va trece* (ma parole ne s'effacera pas) — а словеса моя не мимондет (*Ms. I.* 3—4); *cene nu va cinsti* (qui n'honorera pas) — и кто не почитает... acela om va avea viața netrecută (celui-lă aura la vie éternelle) — тѣ члкъ нмдет живот вѣчны (*Ms. I.* 9); cine *nu va creade* (qui ne croira pas) — кто не вѣршет (*Ms. I.* 18); iară de *nu vrem credem* (sic!) (si nous ne croirons pas), ce *ne vrem tãvãli* pururea spurcãciuri (mais nous nous baignerons à jamais dans la misère (*Ms. I.* 48); *vrem cînta* cîntare (nous chanterons une cantique) (*Ps. Sch.* 45; *cînta-vrem, C.P.*); sã *nu vã veți întoarce* (si vous n'allez pas revenir) — щѣ не обратити се (*C.P.* 9^v); *nece vor fi călcătorii de lege* (les irrespectueux de la loi n'y seront pas) — ни прѣждет же законопрѣстѣпници (*C.P.* 5^v).

Ainsi qu'on peut le constater, dans pareille construction le pendant slave — s'il existe — est représenté par une forme synthétique de futur : à l'ordinaire, un verbe perfectif. Les mêmes formes se retrouvent aussi dans les textes roumains originaux ou les adaptations datés toujours du XVI^e siècle ou du début du XVII^e siècle :

no te voi vedea (je ne te verrai pas) — не виждаж тебе (*H III* 192); eu țu *voi spune* tot (je te dirai tout) — азъ всическага тебе исповекамъ — ἐγώ σοι ἀναγγελλω πάντα (*H III* 316); *nu voi fi a ta* (je ne serai pas tienne) — не бѣдѣ твоѣ (*H III* 513); cînd *vei primi* scrisoarea mea (quand tu recevras ma lettre) ... τήν γαφήν μου... κοπίασε (*Doc. H.* XI 374); te *veri întoarce* în trupul tău (tu retourneras à ta forme) — ти пкъ въ тѣло твоѣ возвратити се (*H III* 442); *va hi voiã* (ce sera la volonté) (*LR* 91); cine *va trece* pre lingã tine (qui passera près de toi) — кто хоцет мимо ни к тебе (*H III* 288); atunci, desigur, Moldova *va fi* a Domniei Tale (alors, certes, la Moldavie sera à ta Seigneurie) — και τότες βέβαια ή μογοδανία τής αυθεντίας σου είναι (*Doc. H.* XI 374); *vom mărturisi* (nous témoignerons) (Iorga, *Doc. rom.* 9); *mî veți lua* (vous me prendrez) (*H III* 450); *vor vrea* (ils voudront) (*LR* 82).

Quant à la construction similaire, rencontrée dans les documents et les chroniques slavo-roumains — Хоцж + l'infinifit, pour son étude nous nous sommes servie des matériaux fournis par les textes des XV^e — XVI^e siècles (voir à ce propos la liste des sources, à la fin de notre article). Là nous avons également puisé et en ce qui concerne la langue des lettrés, celle dans laquelle sont rédigés les privilèges solennels, les chroniques, les livres de culte, les nomocanons, et en ce qui concerne la langue qui reflète une pénétration plus marquée du slave vivant (la langue des documents privés, de la correspondance courante)²².

²² P. P. Panaitescu. *Începuturile și biruința scrisului în limba română* [Les débuts et la victoire de l'écriture en langue roumaine], Bucarest, 1965, p. 14—15.

Ce qui attire particulièrement l'attention dans ces constructions c'est l'intéressant phénomène de l'*oscillation des valeurs* de *Хощж* : en dehors du fait que les infinitifs de ces constructions sont soit perfectifs soit imperfectifs, le degré de grammaticalisation de l'auxiliaire (*Хощж* < *Хотѣти*) diffère. Son changement de valeur, de verbe prédicatif en auxiliaire modal ou simple auxiliaire, en tant que simple instrument grammatical, était encore aux XV^e – XVI^e siècles un processus en plein développement — processus conditionné de toute une série de *facteurs contextuels*. Dans les cas où le contexte ne donne aucun indice apte à préciser la valeur de *Хощж* (< *Хотѣти*), celle-ci reste pour nous incertaine : on ne saurait préciser s'il s'agit d'un verbe prédicatif ou d'un auxiliaire modal ou encore d'un morphème du futur²³ : *тѣго ради вѣ молила, како мою братию, шготовете ли р пѣшке... и лѣсковѣ... и шнтоковѣ... шти Хощж понти* (*Rel* 62); *шн же глагола нмѣ : и азъ Хощюу вашего закона потвердити да крѣпко стоите* (*CSR* 200); *и азъ еще Хощюу емоу тако слоужити, какока ми ест сила; азъ не токмо Хощюу да въ двѣати царю, но Хощюу к нѣмоу ити на слоужбоу; царь же оуслышавъ то шт посла своего, что Дракѣла Хошет приѣти к нѣмоу на слоужбоу, ...* (*CSR* 201) *тѣи рѣчи и ни жаднѣю мѣръзечкѣ не имѣемъ съспоумѣнѣсти. николи на кѣчнѣма до нашего живота, ни сами, а ни пакъ богарѣ ниши, даъ Хоцѣмъ его миловатѣ шчи и ѣ великои ласцѣ держати равноѣ нашими* (*Doc. Tos*, 270).

Parfois, une perte plus accusée de la valeur sémantique du verbe *Хощж* (< *Хотѣти*), une perte plus sensible de son accent modal — volitif ou intentionnel — est conditionnée par la logique de l'ensemble de la phrase, de la proposition ou même seulement par le sens de l'infinitif dans la construction respective : *понеже Хощжт и оны камъ трѣбовати иѣкогда* (*CSR* 230) *и въласти Хоцѣмъ въ нищѣтѣ или въ изгнаніѣ*²⁴ (*CSR* 226) *аще же ни, то оумрети въ темници Хоцѣтъ* (*CSR* 205).

La présence d'une forme infinitivale dans un certain contexte, de même que la présence d'une forme d'indicatif présent du verbe *Хотѣти*, apte à accepter un infinitif sous-entendu, peuvent représenter des « constructions » temporelles. Pour quelques-unes, un adverbe de temps ou un sujet inanimé désigne mieux la valeur d'auxiliaire de *Хотѣти*, c'est-à-dire la valeur temporelle de la construction : *да сѣ пошлатъ свое писаніѣ по братѣахъ конте доходити шт нашего свѣтаго монастыре* (*DRH* 371); *добръ тогда*²⁵ *намъ съпѣтѣникъ милюстынѣ и милюваніѣ даровати въ...* (*CSR* 224).

²³ D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 105, et suiv., donne la classification suivante des constructions avec *Хощж* + l'infinitif illustrées par les monuments de langue bulgare (X^e – XVII^e siècle) a) constructions exprimant indubitablement le futur et qui peuvent comporter en égale mesure des infinitifs perfectifs ou imperfectifs (v. les exemples de l'auteur, p. 105 – 110); b) constructions à double sens ou imprécises, où *Хотѣти* garde, en partie ou entièrement, son sens (v. les exemples de l'auteur, p. 110)

²⁴ Locution verbale.

²⁵ Adv. temporel.

Les formes de l'infinitif pronominal passif, dynamique, éventif ou impersonnel peuvent concourir à sa métamorphose en indice du futur :

— pronominal passif :

НЕБРѢЖЕМ СМ ТАКО ХОЩЕМ РАЗЛЖИТИ СМ УТ БЛАГАГО И СВѢТЛАГО ЛИЦА (CSR 224) ;

— pronominal dynamique :

ДРОУГЫМ ЖЕ НЕДОМЫШЛѢТИ СМ ХОЩЕШИ (CSR 237) ;

— pronominal éventif :

И ТЪ ВЕЛМИ ОСКРЪБЕНИ СМ ХОЩЕТ (CSR 235) ;

— pronominal impersonnel :

О, ГОРЕ ТЕБѢ, ОКААНЕ ЧЛОВЕЧЕ, ТО ЧТО ХОЩЕТ ИЗБРАТИ СМ УТ ЕДИННОГО ЧЛОВЕКА ПРѢД БОГОМЪ? (CSR 235).

Dans les propositions où le sujet est inanimé, Хощж apparaît sous une grammaticalisation complète : и старость ХОЩЕТ ПОСТЫГНАТИ НАС (CSR 226) ; ПОНЕЖЕ НИ ХОЩАТ ТРѢБОВАТИ ИМАНІА ВЪ... (CSR 227) ; ИМА ТРОЕ НАИПАЧЕ СЪ СЛВЖ ВЪЗНЕСТИ СМ ХОЩЕТ (CSR 235).

Mais ce n'est pas seulement au facteur sémantique d'indiquer la grammaticalisation incomplète de l'auxiliaire. Maintes fois la structure particulière de la phrase ou de la proposition le fait : alors que dans les textes de langue roumaine l'auxiliaire est inséparable de l'infinitif (c'est tout au plus si elle permet l'introduction d'un pronom entre les deux composants verbaux), on peut enregistrer dans les textes slavo-roumains des dislocations plus importantes. Cf. : азъ ХОЩОУ ВЛШЕГО ЗАКОНА ПОТВЕРДИТИ (CSR 200) ; ХОЩОУ ЕМОУ ТАКО СЛОУЖИТИ (CSR 201) ; ПОНЕЖЕ ХОЩАТ И ОНЫ ВМ ТРѢБОВАТИ ИККОГДА (CSR 230), etc.



Parallèlement à la construction *voi (voiu) + l'infinitif*, notons l'apparition sporadique dans les textes de langue roumaine du XVI^e siècle de la construction *voi (voiu) a + l'infinitif*. Cf. : și aceea va a fi împreună cu îngerii (et celle-là va être dans la compagnie des anges) — и БЖАТ ПРИЧАСНИЦИ СЪ АГГЛЫ МОИМИ (Ms. I. 26—27) ; muiarea ce va a bate pre (la femme qui va battre le ..) (C. Prav. 8) ; iudeii se voru a mărturisii (les Juifs vont se confesser) (Cod. V. 74).

Cette construction doit être fort ancienne et elle fait la transition de la forme modale-temporelle *voi (voiu) a + l'infinitif* à celle temporelle *voi (voiu) + l'infinitif*. Sur le plan sémantique, la construction roumaine rejoint celle bulgare faite de Хощж + l'infinitif, quand Хощж comporte deux valeurs : la *valeur modale* et la *valeur temporelle*.

2. LES FORMES POPULAIRES OU LES DIALECTES

En dehors des formes littéraires du présent de l'auxiliaire *a vrea*, la langue roumaine du XVI^e siècle connaissait aussi des formes populaires, dérivées du même auxiliaire : *oiu*, *ei (i)*, *a om*, *eți*, *or*²⁶. Ces formes sont nées de l'élision de la consonne initiale. Cf. : *te-oiu* pre iubi (je t'aimerai beaucoup); *m'oiu* face (je deviendrai) (*H III* 503—504); *oricum te-i pface* (n'importe comment tu te transformerai) (*H III* 504); de *la place vre-o* marhă (si quelque... le plaira) (*LR* 62); *dece om da știre* (donc nous ferons savoir) (*LR* 88); *care ș-or pune* iscălitura mai jos (qui mettront leur signature ci-après) (*H II* 101).

Parfois, en dehors de sa valeur temporelle certaine, la construction rend une nuance concessive.

Un parler ou une écriture moins soignée sont à l'origine des variantes phonétiques ou dialectales de *Хоѡж* (= *ѡж*) + l'*infinitif*²⁷, qu'on relève parfois dans les documents et les chroniques slavo-roumaines des XV^e et XVI^e siècles.

Cette simplification n'est, cependant, que d'*ordre formel*, n'affectant pas le contenu du verbe *Хоѡж*; la valeur de celui-ci dépend toujours des rapports contextuels : quand ces rapports ne sont pas assez clairs, la valeur de *ѡж* oscille entre une nuance prédicative et celle « morphématique » d'indice du futur :

АЗЪ ДА НЕ ДА БОГЪ ДА ПЛѢНЪ, НЪ ѡЖ СЛОУЖИТ ГОСПОДИНЪ²⁸ МИ КРАЮ... ДО МОЕГО ЖИВОТА (*Rel.* 43); И ПАК ВАРЕ КТО ЩЕТ ДОНТІ, УИ ДА ДОНДЕ СЛОБОДНО (*Rel.* 263).

²⁶ La perte du *v-* dans l'auxiliaire temporel, de même que chez les éléments déverbalisés *ori*, *oare* (*vorî*, *voare*) reste « obscure ». Voir : Lombard, *Le verbe*, p. 958.

²⁷ Sur les variantes phonétiques et dialectales de *Хоѡж* et *Хоѡшт*, voir : S. B. Bernstein, *Разыскания в области болгарской исторической диалектологии*, vol. I, *Язык Валахских грамот XIV—XV вв.*, Moscou-Leningrad, 1948, p. 203—207. Le futur des documents et des lettres se compose de l'auxiliaire accompagné de l'infinitif en *-t*, en *-ti* moins fréquemment et quelque fois même de l'auxiliaire accompagnant le thème infinitival *ѡжлѣти*. La plus usitée des formes du futur dans les documents valaques est : *ѡж*, *ѡжш*, *ѡе*, *ѡем*, *ѡете*, *ѡат* + l'*infinitif*. Ces formes existent encore de nos jours dans les parlers bulgares du Nord-Est ; Stoikov, *Диалект.*, p. 139—140 ; Idem, *Образуване*, p. 240—241 ; *Хъштж* > *ѡж* *пштж* (XIII^e siècle > *ѡж* + *да* + le présent, parallèlement à la forme *ѡж* *пштж* (XV^e—XVI^e siècle) ; I. Maslov, *Очерк болгарскѡй грамматики*, Moscou, 1956, p. 222—223, a enregistré les formes archaïques du futur avec *ѡа* (*штѡ*), *ѡеш*, *ѡе*, *ѡем*, *ѡете*, *ѡат* + l'*infinitif*. Selon l'auteur, ces formes sont un degré de l'évolution de la forme du vieux slave *хъштж* *пшстѡти* à la forme contemporaine *ѡе* *пиша* ; I. Попов, *Говорът на с. Габаре Белослатинско* [Le parler du village Gabare Beloslatinsko], dans « Известия на института за български език », Sofia, 1956, p. 137—138 ; L. Djamo, O. Stojković, M. Osman, E. Linta, M. Mitu, *Характерни черти на книжовнославянски език от румънска редакция (XIV^e—XVI^e)* [Les traits caractéristiques de la langue littéraire slave de rédaction roumaine], dans *Rsl.*, 1963, p. 126 et suiv.

²⁸ Les formes sans infinitif des documents slavo-roumains indiquent que le processus de la perte définitive de l'infinitif a débuté avant le XV^e siècle et qu'il s'est achevé au XVIII^e siècle : Stoikov, *Образуване*, p. 240—241 ; Trifonov, *Значение*, p. 11 ; Parallèlement au futur défini dans le bulgare ancien par *Хоѡж* + l'*infinitif*, une autre construction s'est développée dans le néo-bulgare, dans laquelle l'infinitif perd le suffixe, et l'auxiliaire devient plus bref : *ѡа* est identique à *ѡж* (au lieu de *Хоѡж*). Du point de vue formel, ce futur est identique à celui

La présence d'un adverbe temporel, dans certains contextes, peut faciliter la perception de la valeur temporelle d'une construction du type **цж** + l'*infinitif*. En ce cas-là, la construction représente un *futur analytique*, où **цж** perd sa valeur de demi-auxiliaire modal pour prendre celle de « signe » du futur : **БРЕ ДОКЛЕ**²⁹ **НЕ ЦЕТЕ ВРАТИТ, ТЪНИ ВИСТИЛАР... А ВИ МИР НЕ ЦЕТЕ ИМАТ** (*Rel.* 41).

De même que dans le cas de la construction **Хоцж** + l'*infinitif*, **цж** perd complètement son sens sémantique, subissant donc la grammaticalisation dans les constructions impersonnelles ou dont le sujet est inanimé, dans celles pronominales-passives, ainsi que dans les constructions avec l'*infinitif* **ХТЕТИ**.

— Les constructions impersonnelles ou avec un sujet inanimé : **А ВРЪХЪШ ЦО ЦЕ БИТ, ДА НЕ ДАСТ НИЦО** (*Rel.* 3) ; **ИНО НЕ ЦЕТ БИТИ** (*Rel.* 7) ; **ВАРЕ ПО КЪДЕ ЦЕТ БИТИ УЧИНС ГОСПОДСКА** (*DRH* 490).

Une forme similaire se retrouve aussi dans les *Doc. mold.* : **И ПАК КЪДА ЦЕ БИТИ ИМ ВРЪЖА** (40).

— Les constructions pronominales-passives : **А КЪДА НЕ СЕ ЦЕТ ОБРЕГАТИ НИ ЕДНО СИНА УТ СИНОВИ** (*DRH* 369) ;

— Les constructions avec l'*infinitif* **ХТЕТИ** : **ВАРЕ КОИ УТ НИХ ЦЕТ ХТЕТ**³⁰ **ДА ДОНДЕ КЪ... ; А КОИ НЕ ЦАТ ХТЕТ** (*Rel.*, 104).

Du fait des influences phonétiques exercées par le dialecte štokavien³¹, on relève dans la langue des textes slavo-roumains des XV^e et XVI^e siècles, en dehors des variantes bulgares **цж** < **Хоцж**, d'autres variantes phonétiques du vieux slave **ХЪТЪТИ** : **Хочс** — **чс** et **Хокс** — **кю**³². Dans ces cas aussi ce sont toujours les rapports contextuels qui restent les

du bulgare ancien, mais « assez éloigné de lui comme sens » ; K. Mirčev, *История*, p. 160. ; Dans tous les monuments néo-bulgares des XVII^e et XVIII^e siècles la forme de l'*infinitif* est abrégée : **штѣм видн**, **штѣм остани**. Ces formes sont encore en usage dans le bulgare contemporain. Certains chercheurs lui attribuent un caractère quelque peu indéterminé.

Sur l'apparition et, ensuite, la perte de l'*infinitif* dans les langues balkaniques, voir l'original ouvrage de M. A. Gabinskiĭ, *Возникновение инфинитива как вторичный балканский языковой процесс*, Leningrad, 1967, p. 40 et suiv.

²⁹ Adverbe temporel.

³⁰ **цет хтет** ne saurait être qu'un futur ; ce serait faire un pléonasme que de donner à cette construction un autre sens.

³¹ I. Popović, *op. cit.*, p. 517. Les dialectes štakoviens ont la forme **Хочс**, **чс** pour *veau* (je veng).

³² Stoikov, *Диалект*, p. 139–140 : les particules **че** < **Хоцж** > **штъ** ; **че** < **Хоцет** > **це** > **че** ; *k'e* (connue également par les parlers thraces) < **штѣ** > **к'ѣ** (к' > г') ; **к'ѣ** < **к'ѣм** (constituit dans les parlers macédoniens en analogie avec **сѣм/сѣм**) > caractéristiques pour les parlers bulgares de l'Ouest. L'auteur pense que la particule *k'y* est un serbisme. Elle est employée dans les régions du sud-ouest de Sofia ; de Samokov et de Kustendil, et dans le sous-parler employé à l'est de Sofia cette particule ne se retrouve que seulement à la 1-ère personne du singulier — pour les autres nombres et personnes il y a la particule **щѣ** ; I. Maslov, *op. cit.*, p. 222 estime que la forme *k'e* est d'origine macédonienne et ouest-bulgare ; L. Djamo, etc., *art. cit.*, p. 128 : les formes spécifiques de **Хотѣти** : **кю**, **ке** (**Хокю**, **Кокем**), seraient les traces de l'influence serbe.

facteurs contribuant à l'involution sémantique de *Хочс - чс*, *Хочс - кю* (de même que dans *Хощж - щж*), ainsi qu'à l'évolution dans le sens de la grammaticalisation, de sa transformation en morphème du futur. Nous trouverons de la sorte des constructions où les valeurs [*Хо*]чс, [*Хо*]кю ne sont pas encore assez claires, pendulation due au fait que le contexte n'offre aucun indice à même de placer [*Хо*]чс, [*Хо*]кю à l'un des deux « pôles » de ses valeurs : *ере чем га сам сам* (sic !) *счинити да донде половица ввен вонске* ; *га чем нащити како че донти с войскомъ*³³ (*Rel.* 50) ; *ако не хтете дати кони а господство ви да знате, ере наш чловекъ не кемо вставити с паргбс* (*Rel.* 236) ; *нашего сиромаха не чемо га вставити с паргбс* (Panait, *Doc. sl. rom.* 17).

Parfois, c'est la succession logiques des actions verbales exprimées dans une phrase ou son sens général, ou encore la présence d'un adverbe temporel ou celle d'une locution temporelle, qui souligne et détermine même la valeur temporelle de la construction : *чемо сзети вт людје їсва ви дакле*³⁴ *кемо напльнити дїшегвине* (*Doc. Toc.* 197) ; *а тко се юнак вт гладно не ке смрет* (*Doc. Toc.* 220) ; *докле*³⁵ *кем бити жив* (*Doc. Toc.* 175).

Des constructions identiques, du point de vue de la forme autant que de celui de l'expression de certaines relations contextuelles, se retrouvent également dans les *Doc. mold.*³⁶ : *а пак що кемо знати вт сега напред, ми кемо нардчати вашен милости* (49).

Les constructions où l'infinitif se révèle demi-auxiliaire modal, les constructions impersonnelles, les constructions à sujet inanimé, collectif ou appartenant au genre « impersonnel » sont celles où [*Хо*]чс, [*Хо*]кю sont portés au degré le plus élevé de sa grammaticalisation : *цю кете моки счинити зараді вам* (*Rel.* 242) ; *како чемо моки* (*Doc. Toc.* 197).

— Les constructions à sujet inanimé : *тако кьда че бити време* (*Rel.* 241) *цю ке бити вт ввен стране* (Panait, *Doc. sl. rom.* 30) :

— Les constructions à sujet collectif : *да зна ваша милостъ, ако че донти ввен вонска на нрѣдел* (*Rel.* 50).

— Les constructions où le sujet appartient au genre « impersonnel » : *и тѣзи ви пѣстих нѣколици волове и кравѣ вашен милости... и коли хтѣт бит, господство ви ми пишете* (*Rel.* 50).

— Les constructions impersonnelles : *да счинимо, како ке бит добре* (*Rel.* 268).

³³ « Vreau să-l învăț cum să vie cu oastea » [Je veux lui apprendre comment venir avec l'armée] (?). « Îl voi învăța cum să vie » [Je veux lui apprendre comment venir] (?).

³⁴ Adverbe temporel.

³⁵ Idem.

³⁶ Nous retrouvons dans les parlers moldaves le futur périphrastique avec *буду, иму*, mais celui avec *хочу* (*хочем служити*) aussi, ce qui dénote une influence de la langue bulgare à travers la Valachie. V. S. B. Bernstein, *op. cit.*, p. 207.

3. LES CONSTRUCTIONS MODALES-TEMPORELLES

Un phénomène intéressant, peu fréquent dans les textes slavo-roumains examinés par nous et qui n'a point de correspondant en roumain est celui de l'apparition des constructions du type *въсѣлоуѣжъ, оуѣсѣлоуѣжъ, сѣлоуѣжъ + l'infinitif*. Le sémantisme du couple imperfectif des verbes *въсѣлоуѣжъ, оуѣсѣлоуѣжъ, сѣлоуѣжъ — ѣлоуѣжъ*, d'une part, et le sens lexical ainsi que la valeur grammaticale des préfixes³⁷ *въ-*, *оуѣ-*, *с-*, d'autre part, rendent possible, dans ce cas, l'expression synthétique du futur, au moyen d'un verbe d'aspect perfectif. Selon nous, la construction est de caractère modal : *и видѣши таковоє нестроєніє... ѡнѣ лотрѣ въсѣлотѣ сѣдѣлати междѣ землѣми (Doc. Toc. 525); аще въсѣлоуѣжъ ѡпирати за тога дѣторіє (Doc. Toc. 531); егда въсѣлоуѣши понти къ ним (CSR 243).*

Il y a un nombre réduit de cas où, en raison des rapports contextuels et en analogie avec les constructions similaires de type *ѣлоуѣжъ + l'infinitif*, les constructions *въ-*, *оуѣ-*, *с-**ѣлоуѣжъ + l'infinitif* sont les formes spéciales du futur analytique, avec un accent modal prononcé, où l'« auxiliaire » n'a pas perdu son sémantisme : *понеже велико дрѣзновение въсѣлоуѣшет имѣти, златоуѣсть глаголет (CSR 221); и егда въсѣлоуѣжѣт прїити къ вам покѣсари ѡни (CSR 238).*



L'analyse minutieuse de la construction temporelle de type A (*voiu + l'infinitif* et *ѣлоуѣжъ + l'infinitif*) nous suggère une remarque non dépourvue d'intérêt en ce qui concerne l'interprétation des valeurs de l'auxiliaire et, implicitement, de la construction toute entière dans les langues roumaine et « médio-bulgare » des XV^e — XVI^e siècles. Alors qu'une construction du genre *voiu + l'infinitif* n'a qu'une valeur exclusivement temporaire, la construction similaire *ѣлоуѣжъ + l'infinitif* est soit une construction modale soit une purement temporelle, en fonction des valeurs qu'on confère à *ѣлоуѣжъ* dans un contexte déterminé. Ainsi, il y a plusieurs types « sémantiques » de constructions avec *ѣлоуѣжъ* :

— les constructions où les valeurs de *ѣлоуѣжъ* pendulent (entre celle de verbe prédicatif et celle de morphème du futur), constructions où le contexte ne peut fournir aucune contribution à même de déterminer exactement la valeur de *ѣлоуѣжъ*. Ces formes ne peuvent encore représenter, à notre avis, un futur ;

— les constructions où la valeur temporelle de *ѣлоуѣжъ* est déterminée par certains facteurs contextuels : le sens logique de l'ensemble de la phrase ou de la proposition, les rapports logiques des actions verbales, la présence de certains adverbes temporels, la diathèse. Il s'agit en ce cas

³⁷ D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 138.

d'un *futur analytique*, où $\chi\omicron\mu\pi\kappa$ a perdu à tel point son sémantisme en faveur de la grammaticalisation qu'il peut devenir un indice du futur ;

— les constructions où $\chi\omicron\mu\pi\kappa$ a subi la grammaticalisation totale. Ces constructions sont celles où le *sujet est inanimé, collectif* ou *appartenant au genre dit « impersonnel »* les constructions *impersonnelles* ou celles qui comportent l'*infinitif à fonction de demi-auxiliaire modal*. Le rôle de $\chi\omicron\mu\pi\kappa$ dans telle construction est celui d'un *morphème* du futur, identique sous le rapport de la valeur avec le morphème $\mu\epsilon$ du bulgare actuel.

Comment expliquer ces pendulations des valeurs de $\chi\omicron\mu\pi\kappa$?

Le vieux slave a également connu un « futur » analytique du type $\mu\eta\mu\alpha\mu\eta$ + l'*infinitif*, $\mu\eta\chi\eta\mu\eta\kappa$ + l'*infinitif*, $\chi\eta\mu\pi\kappa$ + l'*infinitif* ³⁸, mais une valeur temporelle exclusive ne possédaient que les formes du présent des perfectifs, les constructions analytiques étant pourvues aussi de nuances modales, plus ou moins perceptibles. Par exemple, $\mu\eta\mu\alpha\mu\eta$ + l'*infinitif* désignait le futur de la *nécessité* ou un futur *impératif* (*trebuie* [il faut], *am de făcut* [je dois faire]), $\mu\eta\chi\eta\mu\eta\kappa$ + l'*infinitif* $\mu\eta\chi\eta\mu\eta\kappa$ + l'*infinitif* était le futur de l'*ingression* (*voi începe să fac* = je commencerai à faire), alors que $\chi\eta\mu\pi\kappa$ + l'*infinitif* représentait le futur de l'*intention* ou du *désir* (*vreau, doresc să fac* . . . = je veux, je désire faire . . .). Mais le bulgare ancien renonça au futur analytique, n'adoptant que le futur synthétique ³⁹.

Avec le temps, l'absence de la possibilité de nuancer l'expression — celle de l'*intention future* notamment — dans le langage courant fut comblée grâce à la périphrase $\chi\omicron\mu\pi\kappa$ + l'*infinitif*, que le vieux slave connaissait bien ⁴⁰. Il s'agit — selon nous — du « raisonnement » ⁴¹ linguistique qui fait qu'un certain contenu soit nécessairement « coulé » dans une certaine forme — forme qui, dans le cas présent, n'est pas nouvelle, ayant existé

³⁸ A. M. Seliščev, *Старославянский язык*, vol. II, Moscou, Leningrad, 1951—1952, p. 174—176.

³⁹ Mirčev, *История*, p. 159—160, montre que les verbes perfectifs perdirent avec le temps dans le bulgare ancien leur aptitude d'exprimer à l'aide du présent l'idée future, processus antérieur à la période du bulgare moyen.

Notre opinion est différente de celle de K. Mirčev. En effet, non seulement les textes médio-bulgares des XV^e et XVI^e siècles — rédigés en territoire bulgare et étudiés par D. Ivanova-Mirčeva dans la monographie précitée (p. 4, 10), mais aussi les chroniques et les documents slavo-roumains de la même époque comportent encore des formes nombreuses du présent des verbes perfectifs, (imperfectifs aussi, mais moins fréquemment) avec une valeur de futur *exclusivement temporelle*. Cf. : *КОАНКО БЪДЪЖТ КЪСАМЪ* ; *КАКО ВСТА'НЪТЪ*, *ТАКОЗИ ДА ДРЪЖЖТ* ; *КАКО РЕЧЕТ КЪР НИКОДИМ (DRH 18)* ; *КТО ЛИ ДРЪЖЖЕТ... РАЗОРНЪТЪ (DRH 20)* ; *ЕГО ЖЕ САМИ БЛАГОКОЛАТЪ (CSR 23)* ; *КТО ЛИ ЕА ПЪРЪЖЖЕТ (CSR 26)* ; *АЩЕ ПОЛЮБЮТ, ДА КЪЗМЕТ (CSR 30)*, etc.

Or, deux ou plusieurs formes du futur, exprimant absolument la même notion temporelle ou — pour parler avec plus de précision encore — une notion *exclusivement* temporelle auraient donné pour une seule et même période des synonymes parfaits — chose difficile à supposer.

⁴⁰ Il nous semble significatif en ce sens que, dans les écrits slavo-roumains des XV^e — XVI^e siècles, la construction $\chi\omicron\mu\pi\kappa$ + l'*infinitif* se montre fréquemment avec une valeur intentionnelle.

⁴¹ Sur le « raisonnement » linguistique, voir : L. Hjelmlev, *Animé et inanimé, personnel et non-personnel*, dans « Travaux de l'Institut de linguistique », Paris, 1956, I, p. 164 ; Rosetti, *ILLR*, p. 630—631.

à une époque antérieure. De ce « futur » intentionnel naîtra, par l'usure sémantique de $\lambda\omicron\upsilon\mu\kappa$, le futur analytique proprement dit de la langue bulgare, avec une évolution ralentie et coexistant un certain temps avec le futur synthétique (qui était un futur véritable, avec une valeur exclusivement temporelle).

D'ailleurs, le fait que le processus de la transition de $\lambda\omicron\upsilon\mu\kappa$ + l'*infinitif* de son stade de construction modale à celui de futur intentionnel et ensuite de futur proprement dit est encore en pleine évolution dans les documents et les chroniques slavo-roumains des XV^e et XVI^e siècles (ainsi que dans les monuments de langue bulgare)⁴² se trouve souligné non seulement par la pendulation des valeurs de $\lambda\omicron\upsilon\mu\kappa$, mais (comme nous l'avons déjà montré ci-dessus) aussi par son aptitude presque illimitée de se présenter disloqué dans certains contextes.

Nous ne saurions affirmer avec précision comme se sont passées les choses dans la langue roumaine, car les sources nous manquent pour l'époque antérieure au XVI^e siècle. Probablement, le roumain aura *continué* d'employer la périphrase latine *volo* + l'*infinitif*. Un fait reste, pourtant, clair : alors qu'aux XV^e et XVI^e siècles les documents et les chroniques slavo-roumains, ainsi que les monuments de langue bulgare attestent des formes de « futur » *intentionnel* ou *volitif* avec $\lambda\omicron\upsilon\mu\kappa$ + l'*infinitif* et, moins fréquemment, la même construction avec une valeur exclusivement temporelle, le roumain de la même époque connaît la construction *voiu* + l'*infinitif* avec une valeur exclusivement temporelle⁴³. *Dans les deux cas nous avons affaire à un processus d'évolution interne : chacune des langues adapta ces formes à ses propres besoins, mais ce qui devait consolider ces formes « nouvelles » dans le médio-bulgare des textes slavo-roumains ce fut l'existence d'une forme similaire du futur déjà bien ancrée dans la langue roumaine du XVI^e siècle.*



LE TYPE B

LA POSTPOSITION DE L'AUXILIAIRE

L'ordre des mots renversé dans les constructions avec l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea* et l'infinitif du verbe notionnel manifeste une certaine fréquence dans la langue des textes roumains du XVI^e

⁴² On trouvera des fragments des monuments de langue bulgare (des XV^e—XVI^e siècles) dans la monographie de D. Ivanova-Mirčeva, précitée.

⁴³ Lombard, *Le verbe*, p. 952—953, pense que le roumain du XV^e siècle ne faisait pas la nette distinction entre la fonction modale et la fonction temporelle du présent de l'auxiliaire. Mais il s'agit d'une autre catégorie du « futur » (*le type C : voiu + să + le présent*), qui sera présentée aux pages suivantes.

siècle⁴⁴. Presque 50% des textes *traduits* offrent cette particularité : în veac *hrăni-voiu* lui meserearea (le nourrirai-je pour toujours de ...) — въ вѣкы сыхранѣ емѣ милость (CP 172^v); *cerceta-voiu* (cercherai-je) — посѣщѣ (CP 173^v); nu David *menți-voiu* (ni David mentirai-je) аше двѣдѣ сльже (CP 173^v); *previ-veri* (regarderas-tu) — сѣмотриши ... оузриши (CP 178^v); *naște-ver* (enfanteras-tu) (PO 22); *lua-ver* (prendras-tu) (PO 24); *auzi-l-vari* elu (l'entendra-t-il lui) (Cod. 72); *până săpa-se-va* păcătosului groapă (jusqu'à ce que creusera-t-on une tombe au pécheur) — дондеже изригетѣ грѣшномѣ ѧма (CP 183^r); *fugi-vețe* de (fuyez-vous le) — хощѣтъ оубѣжати (Ms. I 13); *avea-veți* blăstăm (aurez-vous malédiction, c'est-à-dire la malédiction tombera sur vous) — имаете клѣтвѣ (Ms. I 17); *mearge-vor* (iront-ils) — и пидѣт (CP 158^v); *ceare-vor* numele tău (imploreront-ils ton nom) — вѣсыщѣтъ имени твоего (CP 161^r).

Les formes à auxiliaire postposé sont plus rares dans les textes originaux : pour 442 constructions avec l'ordre des mots habituel, seulement 50 ont l'auxiliaire postposé. Cf. : *fi-ți-voiu* eu într'ajutoriu (vais-je vous être en aide) — боудѣ ти и азъ помощник (H III 423); *da-voiu* voao (donnerai-je à vous) — се даю вамъ (H III 366—367); *avea-vrem*... pagubi (aurons-nous ... perte) (LR 46); *dormi-veți* (dormirez-vous) (H II 6).

Pourquoi cette post-position de l'auxiliaire en roumain ? E. Seidel estime qu'il s'agit d'un emprunt slave⁴⁵. Mais pourquoi ce phénomène est-il plus fréquent dans les traductions, dans les livres religieux ? Une explication serait le style de ces livres, qui réclamait un topique renversé lorsque l'accent logique de la phrase tombait sur le verbe ou quand le sens temporel de l'action verbale devait être soulignée de manière particulière. Qui plus est, le changement de l'ordre des mots en roumain crée une sorte de futur « synthétique » (analogue au futur synthétique slave, formé dans la plupart des cas avec des verbes perfectifs) ou, pour être plus précis, un *verbe composé* au temps futur. Le fait que dans la pensée du traducteur ou du scribe roumain ce futur représentait un seul mot composé (calqué sur le futur synthétique slave) est maintes fois mis en lumière par la manière dont il est écrit : soit en un seul mot, soit avec trait d'union entre l'infinitif et l'auxiliaire. (Voir : C. P., Ms. I., etc.).

Le même ordre des mots se retrouve également dans les chroniques et documents slavo-roumains des XV^e-XVI^e siècles, ⁴⁶ mais assez

⁴⁴ Rosetti, *ILR*, p. 548.

⁴⁵ E. Seidel, *Elementele sintactice slave în limba română* [Les éléments slaves syntactiques dans la langue roumaine], Bucarest, 1958, p. 45—57.

⁴⁶ B. Conev, *Опрядялени и неопрядялени форми в български език* [Des formes déterminées et indéterminées dans la langue bulgare], Sofia, 1911, p. 12; Idem, *История*, p. 548; ces formes sont considérées par l'auteur moins déterminées que celles avec l'auxiliaire posé d'abord; G. Weigand, *Bulgarische Grammatik*, Leipzig, 1917, p. 139—140; Trifonov, *Значение*, p. 11, souligne un fait caractéristique pour le bulgare, à savoir :

rarement (comme, du reste, dans les textes roumains originaux au XVI^e siècle aussi). Cf. : *еси и къ господишъ своишъ понти Хоцет* (CSR 235); *богъ же вас смѣрнти Хоцет*; *богъ възати Хоцет вам оумь* (CSR 239); *они же оставити тѣ Хоцѣт и нти Хоцѣт въ...* (CSR 243). Quand l'auxiliaire postposé se trouve placé juste après l'infinitif, la valeur temporelle de la construction gagne un accent plus marqué (Cf. : *понти Хоцет*).

LE TYPE C

1. *voiu să* + le présent

Construction assez fréquente au XVI^e siècle qui cependant ne représente pas un futur proprement dit, mais un « futur » *intentionnel* : la nuance volitive domine, celle temporelle ne sort pas toujours en évidence. Cf. : *giudețu eu acelora nu voiu să fiu* (moi je ne veux pas être le juge de ceux-là) (Cod. V 2); *și vreamu se giudecămui lui* (Cod. V. 58); *al șasele va se i-l ia* (le sixième veut lui prendre) — *и њ Хоцет възати* (H III, 285); *acmu iară dăm știre domniilor voastre că vrem să tremitem oile în munte* (maintenant de nouveau nous annonçons à vos seigneuries que nous désirons envoyer les moutons à la montagne) (LR 40).

Dans les documents et les chroniques slavo-roumains des XV^e—XVI^e siècles, l'ancien infinitif est parfois remplacé par une construction nouvelle avec la conjonction *да* accompagnée du verbe à la forme personnelle⁴⁷. Sur le plan strictement synchronique, celle-ci est identique (du point de vue fonctionnel et sémantique) avec la construction roumaine de type *voiu + să + l'infinitif*, mais la construction bulgare subira une évolution ultérieure complètement différente de celle roumaine⁴⁸.

2. *o să* + le présent

Cette construction n'est que l'annonce de celle qui, aux siècles suivants, trouvera un large emploi. Nous l'avons rencontrée une seule fois : *șe o să esă spre țăra...* (et il (elle) sortira vers le pays...) (LR 83)⁴⁹.

lorsque la construction *уа + l'infinitif abrégé* supporte l'accent logique ou quand elle se place au début de la proposition, l'infinitif précède l'auxiliaire; G. Bolocan, *op. cit.*, p. 203 : la forme *pisa-șta-, pisa-șteș* ne représente pas, de l'avis de certains linguistes, un futur proprement dit.

⁴⁷ S. B. Bernstein, *op. cit.*, p. 206–207; *щете да купиш*.

⁴⁸ G. Bolocan, *art. cit.*, p. 205. A propos de la disparition de l'infinitif des langues balkaniques, voir M. A. Gabinskij, *op. cit.*

⁴⁹ Pour autant que nous le sachions, la littérature spécialisée ne mentionne pas cette construction comme une forme existant déjà au XVI^e siècle.

Pour ce qui est de son origine, nous ne partageons pas le point de vue d'E. Seidel, qui la considère « un calque syntactique emprunté par le roumain aux langues slaves »⁵⁰, car l'identité formelle de < o > avec < ме > n'est point valable pour le XVI^e siècle, quand ме ne représentait pas encore une particule invariable au sémantisme complètement effacé.

Cette construction est bien roumaine et, du moins au XVI^e siècle, elle ne comporte point de correspondant slave⁵¹.

LE TYPE D

voiu avea (a) + l'infinitif

Une construction non encore signalée — pour autant que nous le sachions — par la littérature spécialisée, plus rare dans les textes originaux et plus fréquente dans les traductions du XVI^e siècle (*Ms. I*) est le « hybride » réunissant deux auxiliaires : l'indicatif présent de l'auxiliaire *a vrea* et l'infinitif de l'auxiliaire *a avea*, accompagnés de l'infinitif du verbe notionnel. Le texte slave atteste seulement l'indicatif présent de l'auxiliaire имати (avoir = *a avea*). Probablement, le traducteur ou le scribe, dans son désir de rester aussi fidèle que possible à l'original, a-t-il calqué la forme имамъ, la comprenant comme un verbe notionnel qui exprimerait la nécessité et non comme un auxiliaire. Comme cette construction se retrouve dans les textes traduits du slave, mais aussi dans les lettres et les actes rédigés au nord de la Transylvanie (cf. *LR*), lieu d'origine — comme on le sait — des premières traductions en roumain⁵², l'hypothèse du calque d'après le modèle slave y trouve un argument de plus.

Cf. : *nu voiu avea a tremeate cetenie pre pămînt* (je n'aurai pas à envoyer sur terre...) не имамъ псѣтити четенїа на земаи (*Ms. I*, 12); *și voiu avea a face în luna lu ...* (et j'aurai à faire au mois de...) и сътворити имамъ мѣца (*Ms. I* 13); *și voiu avea lasa pre voi* (et j'aurai à vous laisser vous) — и псѣтити имамъ на вы (*Ms. I*, 14); *de nu voiu da eu ploa, dară ce veți ave a secera?* (Si je ne donnerai pas moi la pluie, qu'est-ce que vous aurez donc à moissonner?) аще не дам вамъ дъжд... да что имаете жати (*Ms. I*, 15) sfinția sa încă *va avea a face* printru voia

⁵⁰ B. Seidel, *op. cit.*, p. 46.

⁵¹ Voir sur son origine : Lombard, *Le futur*, p. 10 et suiv. L'auteur fait dériver cette forme de *a vrea*. S. Pușcariu, *art. cit.*, p. 390 la fait dériver de (*v*)oare ; I. Iordan, *Stilistică morfologică* [Stylistique morphologique], dans le «Bul. Institutului de filologie română 'Alex. Philippide' », VII—VIII, Jassy, 1941, p. 47 ; Idem *Limba română actuală, o gramatică a greșelilor* [La langue roumaine actuelle, une grammaire des 'erreurs'], Jassy, 1943, p. 142 : *o < am* ; I. Coteanu, *op. cit.*, p. 84 : *o < a* (*a avea*) ; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 204 : *o < am*.

⁵² Voir : P. P. Panaitescu *op. cit.*, p. 10 et suiv.

(sa sainteté aura encore à faire pour la volonté) (*LR* 87); mai multu vom avea a sluji (plus nous aurons à servir) (*LR* 91); mai mult vrem avea a face bine (plus nous aurons à bien faire) (*LR* 87); mai multu vom avea a sluji treabele dumnetale (plus nous aurons à servir vos affaires) (Iorga, *Doc. rom.* 12).

Vu l'artificiel de cette construction, sa disparition fut toute naturelle. On ne la retrouvera plus par la suite dans nos textes.

LE TYPE E

1. *voiu fi* + le *participe présent*

Le futur formé de *voiu fi* + le *participe présent* n'est pas fréquent au XVI^e siècle et ses fonctions sont d'habitude celles du futur formé de *voiu* + l'*infinitif*, donnant une vague idée du présomptif⁵³. On le trouve presque toujours dans les subordonnées conditionnelles : iară de va fi omul zăcînd spre moarte, cade-se popeei să... (et si l'homme se trouvera en train de mourir, il convient que le prêtre...) (*C. Prav.* 12); iar să... sufletul vostru va fi lepădîndu leagea mea... eu încă aceasta voiu face cu voi (et si... votre âme se trouvera abjurant ma loi... moi je ferai encore ceci de vous) (*H II* 8); să veți hi urîndu aceste porănci... aceasta voiu face cu voi (si vous haïrez ces ordres... je ferai ceci de vous) (*H II* 9); să mie nu veți hi îngăduindu... aceasta voiu face (si vous ne me le permettrez pas... je ferai ceci) (*H II* 8); să veți hi îmblîndu împotriva mea... voiu mai tare mulți bătăile (si vous vous trouverez marchant contre moi... je multiplierai encore plus les coups) (*H II* 9).

Cette construction roumaine, qui allait devenir par la suite le mode présomptif, a exercé une influence sur l'apparition du *mode éventuel* en bulgare⁵⁴.

2. *voiu fi* + le *part. passé* (le *futur antérieur*)

Ce type de futur était faiblement représenté au XVI^e siècle. Les textes que nous avons examinés ne l'emploient que dans quatre cas : cine va fi făcut bine; cine va fi făcut poruncile mele (qui aura bien fait,

⁵³ O. Densusianu *op. cit.*, vol. II, p. 146.

⁵⁴ E. Seidel, *op. cit.*, p. 42-43 : Du point de vue syntactique il y a identité entre le roum. *o fi știind el* et le bulg. *izlekuovam igo* (je pourrais, éventuellement, le guérir) — c'est-à-dire le mode éventuel du bulgare. Tous les deux ont une note commune : ce sont des modes particuliers exprimant l'éventualité. Puisque le bulgare n'avait pas un mode conditionnel au début, le besoin s'est fait sentir d'en créer un. Le fait que ce fut justement cette langue slave qui l'a créé prouve l'influence du roumain, qui, en tant que langue romane, disposait de tout un système de modes bien développé.

qui aura obéi à mes ordres) (*H III 47*); care *va fi făcut* reu, goni-l-voiu de la mine (qui aura mal fait, je le chasserai d'auprès de moi) (*H III 48*); alții vor fi cine cum *va fi fostu* și el (d'autres seront tels qu'il aura été lui aussi) (*H III 459*).

A la différence du futur habituel, celui-ci est construit selon un autre modèle que le latin ⁵⁵. K. Sandfeld pense que c'est la construction similaire bulgare qui aura fourni le modèle pour la langue roumaine ⁵⁶.

En effet, ainsi que E. Seidel le remarque ⁵⁷, le lien syntactique entre *essere* (ou *fieri*) avec son propre participe (*fost*) est un trait caractéristique, car les autres langues romanes lient *essere* à *habere*. Nous avons affaire dans ce cas avec un calque syntactique. Comparez : cine *va fi făcut* bine (qui aura fait du bien) (*H III 47*) et а тамо колнко остана хоцет бити (*CSR 236*). Mais, ni dans la langue roumaine, ni dans le bulgare de la même époque cette construction ne prend une valeur purement temporelle. Dans les deux langues, elle servait à rendre l'idée de la probabilité ⁵⁸, et, en roumain, elle esquisse le présomptif.

II

am a + l'infinitif

Caractéristique pour la langue du XVI^e siècle, nous avons la construction avec les formes du présent de l'auxiliaire *a avea* (avoir) et l'infinitif du verbe notionnel ⁵⁹, construction où le verbe *a avea* ne joue plus le rôle d'un verbe transitif ordinaire⁶⁰, mais avec une valeur plus abstraite, plus « dépossédée » de son sémantisme.

La flexion de l'auxiliaire *a avea* en roumain, ainsi que l'évolution de ses formes latines (*habere*) a été minutieusement étudiée par Fr. Steller ⁶¹.

Un futur similaire se rencontre aussi dans le « médio-bulgare » des chroniques et documents slavo-roumains des XV^e—XVI^e siècles (cf. : имат въспрнети велнко зло и ѡргню (*DRH 389*). Mais, ainsi que D. Ivanova-Mirčeva le remarque ⁶², dans cette période les constructions dans lesquelles имамъ avait une valeur temporelle n'étaient pas très nombreuses, et les monuments néo-bulgares en sont presque entièrement dépourvus.

⁵⁵ R. Orza, *art. cit.*, p. 226.

⁵⁶ Sandfeld, *Ling. balk.*, p. 149.

⁵⁷ *Op. cit.*, p. 44.

⁵⁸ L. Beauhieux, *Grammaire de la langue bulgare*, Paris, 1933, p. 340 : « le futur antérieur comporte souvent la nuance de probabilité ».

⁵⁹ O. Densusianu, *op. cit.*, vol. II, p. 146 : *am a bea* (j'ai à boire), Rosetti, *ILR*, p. 548.

⁶⁰ Lombard, *Le verbe*, p. 904.

⁶¹ *Op. cit.*, p. 32—50.

⁶² *Op. cit.*, p. 90.

En effet, dans les matériels parcourus par nous, la fréquence de ces constructions est très faible, ne figurant dans la plupart des cas que dans les formules « types »⁶³. Sur 30 documents (1493—1496), la formule *ИМАТ ВЪСПРІЕТИ ВЕЛИКО ЗЛО И ЗРГНЮ УТ... figure sept fois (DRH p. : 389, 393, 396, 402, 414, 418, 429).*

Bien que figurant rarement dans des constructions « libres », détachées de ces formules « type », elle n'est pas absente de nos documents slavo-roumains, comme on l'avait cru⁶⁴. (Cf. : *ЩЕ КТО СЕ ПОКЪСНТ ПРІЕТИ ИЛИ РАЗОРІТИ СІЮ КНИГЪ, ЦО СЕ ТЪКНИМО СЪ БРАТІА МАКАШЪ И АШЪ, ПОП МАКАРІЕ, ИЛИ УТ БРАТІА... НЕ ИМАТ ДРЪЖАТИ И СТЕРЪДІТИ И ПОНОВІТИ ТОГО ГОСПОДА БОГА ДА ЗВИЕТ ЕГО (DRH 411); НЪ ИМАМЪ ТАМО ПРЪБІВІТИ (DRH 412).*

Quelques linguistes pensent que cette sorte de construction est apte à rendre l'idée du futur⁶⁵. Il y en a d'autres qui, tout au contraire, optent pour la thèse selon laquelle l'« auxiliaire » d'une telle construction ne saurait être aussi l'expression d'une valeur temporelle⁶⁶.

Si au XVI^e siècle la construction *am a + l'infinifitif* ne représentait pas encore, à notre avis, un futur proprement dit pour la langue roumaine, celle-ci le développera par la suite⁶⁷, processus que le néo-bulgare ne connaîtra pas⁶⁸.

A l'origine de la forme roumaine il faut voir toujours le modèle latin⁶⁹. De cette idée du besoin d'accomplir une action dans l'avenir (cf. : *am a spune* (j'ai à dire) — au XVI^e siècle), devait naître, aux siècles suivants, le futur proprement dit : *am să spun* (je le dirai). Le bulgare l'a emprunté au vieux slave : *ИМАМЪ ПИТИ*⁷⁰, lui conservant toujours son sens de *futur de la nécessité* ou *impératif*, mais le mot *ИМАМЪ* d'une pareille construction n'évolua plus dans le sens de sa grammaticalisation

⁶³ S. B. Bernstein, *op. cit.*, p. 204.

⁶⁴ Idem, *ibidem*, voir aussi D. Ivanova — Mirčeva, *op. cit.*, p. 89—90.

⁶⁵ M. Kostov, *Българска граматика* [La grammaire bulgare], Sofia, 1939, p. 147; P. Kalkandjev, *Българска граматика* [La grammaire bulgare] Plovdiv, 1938; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 202 et suiv.

⁶⁶ Voir l'ensemble de la discussion chez D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 90.

⁶⁷ G. Bolocan, *art. cit.*, p. 203; R. Orza, *art. cit.*, p. 223—224.

⁶⁸ D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 90 et suiv.; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 203.

⁶⁹ A propos de la perte du sémantisme du latin *habeo* voir l'exposé complet d'E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, Paris, IV^e éd., 1956, p. 117—118 : partant de *dicere habeo* (employé par Cicéron mais indiquant seulement la *possibilité*) on arrive à l'idée de nécessité (Sénèque : *quid habui facere*), mais qui est encore en grande compétition avec *dicturus sum* ou *dicendum habeo* : « Cependant, le tour par l'infinifitif devient plus fréquent à partir de Tertulien, et chez les Pères de l'Eglise : *In omnem terram exire habebat praedication apostolorum*. A la fin de l'Empire, l'expression du futur est nettement constituée dans les phrases comme : *Tempestas illa tollere habet totam faeam de area*. »

Toutefois, ce n'est pas un futur qui imite la périphrase grecque εχω ειπεῖν, mais le fait d'une évolution « naturelle » de la langue.

⁷⁰ V. Georgiev, *Възникване на нови сложни глаголни форми със спомогателен глагол <ИМАМЪ>* [L'apparition des nouvelles formes verbales composées avec l'auxiliaire <avoir>, dans « Известия на института за български език », Sofia, 1957, p. 43.

qu'à la forme négative ⁷¹. Il ne résista plus à la concurrence des formes avec $\lambda\omicron\mu\kappa$ et s'effaça peu à peu.

Il est difficile, sinon impossible, de présumer — comme B. Conev — une influence roumaine sur la construction bulgare avec $\mu\mu\mu\mu$, parce que la construction roumaine avec une valeur temporelle n'était pas, elle non plus, « enracinée » dans les textes du XVI^e siècles, ne faisant qu'annoncer la construction qui devait évoluer par la suite jusqu'à devenir une formation temporelle proprement dite. Quant à la construction similaire avec $\mu\mu\mu\mu$, elle n'apparaît que rarement durant cette même période, et surtout dans les formules type. Elle s'éteindra avant d'arriver à contourner une expression temporelle bien définie.



Bien que le présent article n'envisagea que l'aspect synchronique de la question, l'ensemble des faits linguistiques nous a conduite à quelques conclusions d'ordre général, concernant la catégorie verbale du futur dans la langue roumaine et dans le « médio-bulgare » des textes slavo-roumains des XV^e—XVI^e siècles :

— Pour la langue roumaine les formes les plus fréquentes et aussi les plus caractéristiques sont celles composées du présent de l'auxiliaire et de l'infinitif du verbe notionnel. Du reste, dans le roumain du XVI^e siècle, *c'était l'unique construction rendant exclusivement l'idée du futur*, l'auxiliaire ayant subi sa grammaticalisation complète.

Dans les constructions similaires du médio-bulgare, l'auxiliaire n'apparaît pas toujours comme ayant perdu tout sémantisme, ses valeurs pouvant varier de celle d'un verbe prédicatif jusqu'à celle de demi-auxiliaire de mode ou de simple auxiliaire — morphème du futur —, en fonction des rapports contextuels et de la structure syntactique de la formation temporelle respective. $\lambda\omicron\mu\kappa$ subissait également la concurrence des formes du présent des perfectifs.

Le futur périphrastique avec $\lambda\omicron\mu\kappa$ du médio-bulgare en usage dans les textes slavo-roumains, né de la perte graduelle des formes synthétiques du futur et d'un « raisonnement » linguistique, s'est consolidé par le contact avec le futur roumain.

— Les constructions roumaines de type *voiu a + l'infinitif* sont anciennes. Du point de vue sémantiques elles sont identiques à celles du médio-bulgare de type $\lambda\omicron\mu\kappa$ + *l'infinitif*, quand les valeurs de $\lambda\omicron\mu\kappa$ oscillent.

— Les variantes phonétiques et dialectales de *vreau*, respectivement, $\lambda\omicron\mu\kappa$ sont *des simplifications d'ordre formel*, qui n'affectent en rien le contenu du verbe.

⁷¹ D. Ivanova-Mirčeva, *op. cit.*, p. 91 et suiv. ; G. Bolocan, *art. cit.*, p. 203.

— La postposition de l'auxiliaire dans la langue roumaine est l'effet de l'influence exercée par le modèle verbal perfectif slave.

— Les constructions roumaines dans lesquelles le verbe notionnel figure au mode subjonctif représentent un type particulier du « futur » — un « futur » *intentionnel*, où la valeur de l'auxiliaire, en tant qu'indice du temps ou sa valeur modale, ne résulte que du contexte. Sous le rapport des valeurs de l'auxiliaire, les constructions roumaines de ce type sont analogues à celles bulgares de type $\text{Xоцж} + \text{l'infinitif}$, où les valeurs de Xоцж sont oscillantes, ou à celles de type $\text{Xоцж} + \text{Aa} + \text{le présent}$.

— La construction roumaine de type *o să + le présent* n'a rien à voir avec la construction bulgare *ще + le présent*, parce qu'au XVI^e siècle *ще* n'était pas encore une particule invariable et ayant perdu complètement son sémantisme.

— Les constructions « hybrides » — non signalées par la littérature linguistique — de type *voiu avea + l'infinitif* — ne sont que le calque du modèle slave $\text{имамъ} + \text{l'infinitif}$, où имамъ a été compris par le traducteur ou le scribe comme un verbe notionnel au temps futur et l'infinitif du verbe notionnel proprement dit comme un complément direct. C'est là un *futur de la nécessité* (il faudra que... = *va trebui să...*).

— Le futur antérieur de la langue roumaine est le calque de la construction similaire bulgare, mais ni en roumain, ni en bulgare, cette construction n'indique le futur. C'est un « mode » de la *probabilité* et un *pseudo-futur*.

— Le présomptif, par contre, a été calqué par le bulgare d'après la construction roumaine similaire et, dans la langue du XVI^e siècle, il indique à l'ordinaire le futur, de même que la construction *voiu + l'infinitif* ou $\text{Xоцж} + \text{l'infinitif}$ (quand Xоцж se montre comme ayant complètement perdu tout sémantisme).

— Les constructions *am + l'infinitif* et $\text{имамъ} + \text{l'infinitif}$ ne représentaient pas au XVI^e siècle un futur proprement dit, et le bulgare n'aurait pu prendre pour modèle la construction roumaine.

SOURCES

1. *Bogd. Doc. ist.*, I. Bogdan, *Cinci documente istorice slavo-române din arhiva Curții imperiale de la Viena* [Cinq documents historiques slavo-roumains des archives de la Cour impériale de Vienne], Bucarest, 1889.
2. *C. Cat.*, I. Bianu, *Catehismul (Întrebare creștinească) tipărit de diaconul Coresi la Brașov, 1560*, [Le Catéchisme (Questionnaire chrétien) imprimé par le diacre Coresi à Brașov, 1560], Bucarest, 1925.
3. *C. P.*, Coresi, *Psallirea slavo-română (1577)* [Le Psautier slavo-roumain], texte interlinéaire slavo-roumain.

4. *C. Prav.*, I. Bianu, *Nomocanonul (Pravila) tipărit de Coresi* [Le Nomocanon (La Loi) imprimé par Coresi], Bucarest, 1925.
5. *C. T.*, Fl. Dimitrescu, *Tetraevanghelul tipărit de Coresi, Braşov 1560—61, comparat cu Evangelheliarul lui Radu de la Mănăceşti, 1564* [Le Tetraévangélique imprimé par Coresi, Braşov 1560—1561, comparé à l'Évangélique de Radu de la Mănăceşti, 1564], Bucarest, 1963.
6. *Cod. V.*, I. G. Sbierea, *Codicele Voroneţean* [Le Code de Voronetz], Tchernovtsy, 1885.
7. *CSR, Cronicile slavo-române* [Les chroniques slavo-roumaines], publiées par I. Bogdan, édition revue et complétée par P. P. Panaitescu, Bucarest, 1959.
8. *Doc. Mold.*, I. Bogdan, *Documente moldoveneşti din sec. XV—XVI în arhiva din Braşov* [Documents moldaves des XV^e — XVI^e siècles dans les archives de Braşov], Bucarest, 1905.
9. *Doc. H.*, *Documente privitoare la istoria românilor culese de Eudoxiu Hurmuzachi şi alţii* [Documents concernant l'histoire des Roumains recueillis par Eudoxiu Hurmuzachi et quelques autres]. Vol. XI, Bucarest, 1887—1922.
10. *Doc. Toc.*, *534 documente istorice slavo-române din Ţara Românească şi Moldova privitoare la legăturile cu Ardealul 1346—1603* [534 documents historiques slavo-roumains de Valachie et de Moldavie concernant leurs liens avec la Transylvanie 1346—1603] imprimé à Vienne, par les soins de Gr. G. Tocilescu, Bucarest, 1931.
11. *DRH*, P. P. Panaitescu et D. Mioc, *Documenta Romaniae Historica. B. Ţara Românească*. Vol. I, 1242—1500, Bucarest, 1966.
12. *H II*, B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrîni II. Cărţi poporane ale românilor în sec. XVI. În legătură cu literatura poporană cea nescrisă (1550 — 1600)* [Paroles des anciens II. Les livres populaires des Roumains au XVI^e siècle. A propos de la littérature populaire nonécrite (1550—1600)], Bucarest, 1879.
13. *H III*, B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrîni*. Vol. III, Bucarest, 1879.
14. *Iorga, Doc. rom.*, N. Iorga, *Documente româneşti din arhivele Bistriţei, I—II* [Les documents roumains des archives de Bistritz], Bucarest, 1899—1900.
15. *LR*, Al. Rosetti, *Lettres roumaines de la fin du XVI^e siècle, tirées des archives de Bistritz (Transylvanie)*, 1926.
16. *Ms. I.*, *Manuscript de la Ieud*. [Le manuscrit de Ieud]. Textes dans la langue du XVI^e siècle reproduits en fac-similés par I. Bianu, Bucarest, 1925.
17. *Panait. Doc. sl. rom.*, P. P. Panaitescu, *Documente slavo-române din Sibiu (1470—1653)* [Documents slavo-roumains de Sibiu], Bucarest, 1938.
18. *Ps. Sch.*, I. Bianu, *Psaltirea Scheiană* [Le Psautier de Schei] (fac-similés et transcription latine), Bucarest, 1889.
19. *Rel.*, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV şi XVI* [Documents concernant les relations de la Valachie avec Braşov et le Pays Hongrois aux XV^e — XVI^e siècles] Textes slaves et leur traduction, avec des annotations historiques et une introduction de I. Bogdan. Vol. I, 1413 — 1508, Bucarest, 1905.

ABRÉVIATIONS

- Conev, *История* [Histoire]: B. Conev, *История на българския език*, II [Histoire de la langue bulgare], II, Sofia, 1934.
- Lombard, *Le verbe* A. Lombard, *Le verbe roumain, Etude morphologique*, vol. I—II, Lund, 1954—1955.

- Lombard, *Le futur* : A. Lombard. *Le futur roumain de type « o să cînt »*, dans « Bulletin linguistique », VII (1939).
- Mirčev, *История* : K. Mirčev, *История на българския език*, [Histoire de la langue bulgare, Sofia, 1949.
- RIEB : Revue internationale des études balkaniques, Belgrade, 1934—1938
- Rsl : *Romanoslavica* (l'Association des slavissants de la République Socialiste de Roumanie), Bucarest, 1958.
- Rosetti, *ILR* : Al. Rosetti, *Istoria limbii române* [Histoire de la langue roumaine], Bucarest, 1968.
- Sandfeld, *Ling. balk.* : K. Sandfeld, *Linguistique balkanique* Paris, 1933.
- Stoikov, *Образуване* [Construction] : St. Stoikov, *Образуване на бъдеще време (футурум) в съвремения български език* [La construction du futur dans la langue bulgare contemporaine], dans «Езиковедноетнографени изследвания в памет на акад. Стоян Романски», Sofia, 1960.
- Stoikov, *Диалект.* [Dialect] : St. Stoikov, *Българска диалектология* [Dialectologie bulgare], Sofia, 1954.
- Trifonov, *Значение* [Signification] : B. Trifonov, *Значение на сложните (описателните) бъдещи времена в новобългарския език* [La signification des formes composées (analytiques) du futur dans le néo-bulgare], dans «Периодическо списание на българското книжовно дружество в София», Plovdiv, LXIX, fasc. 1—2, 1908.

RÉFORMES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES PROPOSÉES PAR MITICĂ FILIPESCU EN 1841 — UN MÉMOIRE INÉDIT

EMIL VÎRTOSU

L'histoire du mouvement révolutionnaire qui a eu lieu en Valachie en 1840 est assez bien connue, ainsi que celle de son inspirateur idéologique et pragmatique D. Filipescu, que ses contemporains, ses proches et les personnes affiliées au mouvement appelaient communément « le *căminar* Mitică ». Fils de l'ancien grand ban Gr. Filipescu et de Tarsița, née Manu, il avait étudié le droit à Paris, prenant sa licence en 1831, puis son doctorat deux ans plus tard, devenant ainsi le second Roumain docteur en droit de cette université¹. Descendant de deux familles également influentes — les Filipescu et les Manu — Mitică Filipescu avait pour lui toute la considération de ses contemporains et les perspectives d'un brillant avenir. Le 23 octobre 1840, il était arrêté. Mais ces événements et ceux qui ont suivi en 1840 — 1841 ont déjà fait l'objet d'amples exposés, comme il se doit. Le récent ouvrage consacré par le professeur G. Zane à l'élucidation de ces circonstances établit nettement qu'il ne s'est agi ni d'un complot pour assassiner le prince régnant Alexandru Ghica ou pour tuer les grands boyards et dévaster leurs propriétés, ni d'une tentative pour affranchir la Valachie de la suzeraineté ottomane, ni d'autres aspects similaires, mais bien d'un mouvement révolutionnaire visant à mettre fin aux discordances désastreuses d'ordre économique et social, à la dépendance servile des paysans vis-à-vis des bénéficiaires de cet ordre de choses².

Nous publions ci-dessous le mémoire — autographe et inédit — rédigé en prison par l'idéologue du mouvement, Mitică Filipescu. Celui-ci

¹ C. C. Angelescu, *Cei dintii români doctori în drept de la Paris* [Les premiers Roumains docteurs en droit de Paris], extrait, Bucarest, 1928, pp. 9—10; voir plus loin fig. 1 et 2.

² G. Zane, *Mișcarea revoluționară de la 1840 din Țara Românească* [Le mouvement révolutionnaire de 1840 en Valachie], dans « Studii și materiale de istorie modernă », III, 1963, pp. 185—313.

l'a écrit en français après avoir échappé au « secret » où, dit-il, « j'ai langué pendant six mois ». Il ressortirait du texte qu'il serait « à peine sorti de prison », ce qu'il faut sans doute interpréter dans le sens que, condamné à huit ans de réclusion à la prison de Snagov par la sentence en date du 9 avril 1841 de l'instance judiciaire spécialement instituée, il aura disposé d'une chambre lui permettant de rédiger ce qu'il nomme « ma profession de foi politique ». Le mémoire est écrit sur 25 pages, sans corrections. Il est daté « Bucharest, dans le courant d'avril 1841 » et pourrait, à notre avis, représenter un texte rédigé en vue d'un appel — et donc composé en conséquence — appel qui n'a jamais eu lieu ³.

Cette profession de foi ne mentionne aucunement l'existence d'un complot, d'une conjuration ou d'une révolution, ni de la formation ou de l'existence d'une société secrète organisée en vue de la rédaction d'une constitution. Elle commence par une affirmation péremptoire, visant à gagner la sympathie de l'interlocuteur, en l'occurrence d'Alexandru Ghica et des boyards qui devaient le juger : « Essentiellement ami de l'ordre, je suis partisan sincère des améliorations graduelles et pacifiques. » Passant aux faits, il affirme que « tout observateur impartial ne saurait nier le malaise qui travaille la société valaque ». D'où provient cette situation et comment y remédier ?

Avec un courage remarquable pour un homme dans sa position, Mitică Filipescu montre sans embages que la Valachie, bien que favorisée par la nature, est mal gouvernée. Il n'existe de sécurité ni individuelle, ni pour les biens ; tout n'est qu'abus, le bon plaisir règne en roi. D'autre part, au lieu de venir en aide aux paysans qui supportent tous les fardeaux, l'administration les laisse entre les mains des fermiers « sans foi ni loi » comme les qualifie le boyard Mitică Filipescu. Après avoir décrit brièvement la situation du paysan de Valachie, « tenancier ayant alleu », l'auteur montre combien le sort du paysan asservi est à plaindre. Il est soumis à la corvée, à la prestation, à tous les abus, aussi ses souffrances sont-elles pires que celles d'un esclave. « Le mal étant constaté, n'y aurait-il pas un moyen d'y apporter un remède efficace, radical ? De concilier, de combiner, d'associer tous les intérêts, sans froissement, sans secousse ? » C'est dans ce sens qu'il propose que les propriétaires fonciers renoncent à réclamer la corvée à leurs paysans et qu'ils la remplacent par une redevance en nature. De même pour les droits de pâturage, qui seraient payés par tête de bétail. Les corvées seraient ainsi abolies, pour le bien-être des deux parties. Comme argument péremptoire, il cite l'expression courante « travail de corvée », par laquelle on entend un travail bâclé.

³ Le mémoire se trouve parmi les papiers de la famille Filipescu.

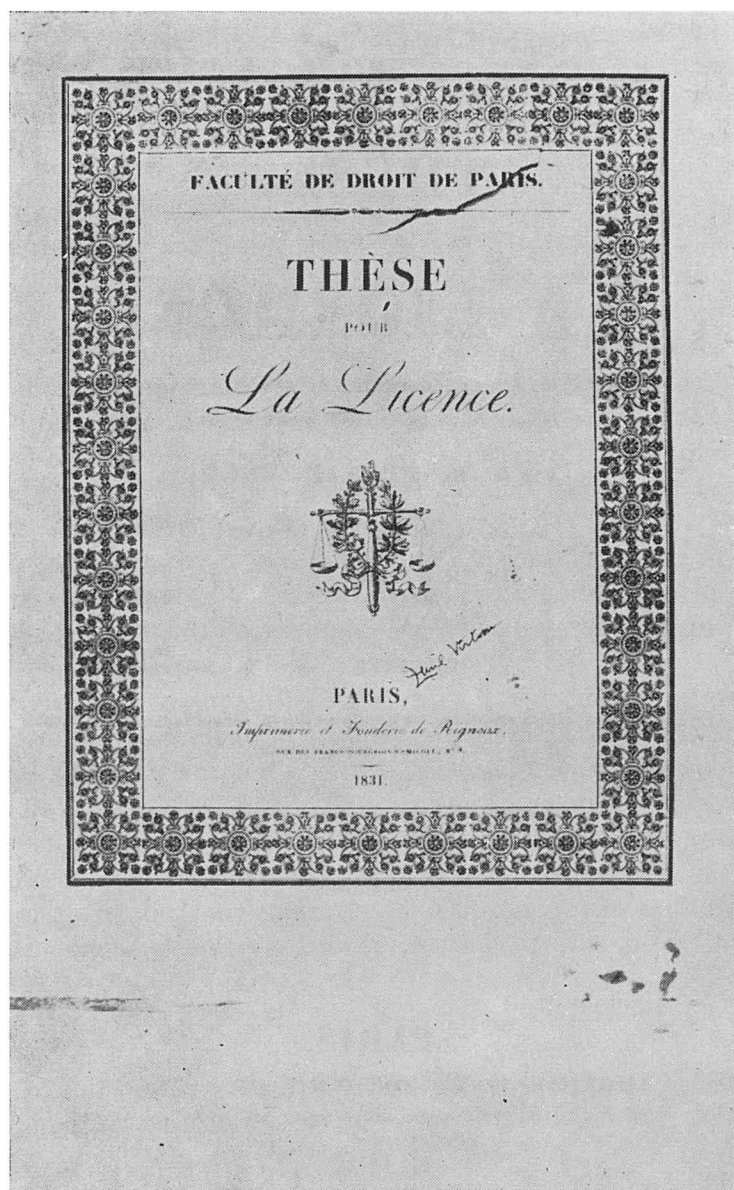


Fig. 1. — Mitică (Démètre) Philippesco, Thèse pour la licence en droit (1831) — couverture extérieure.

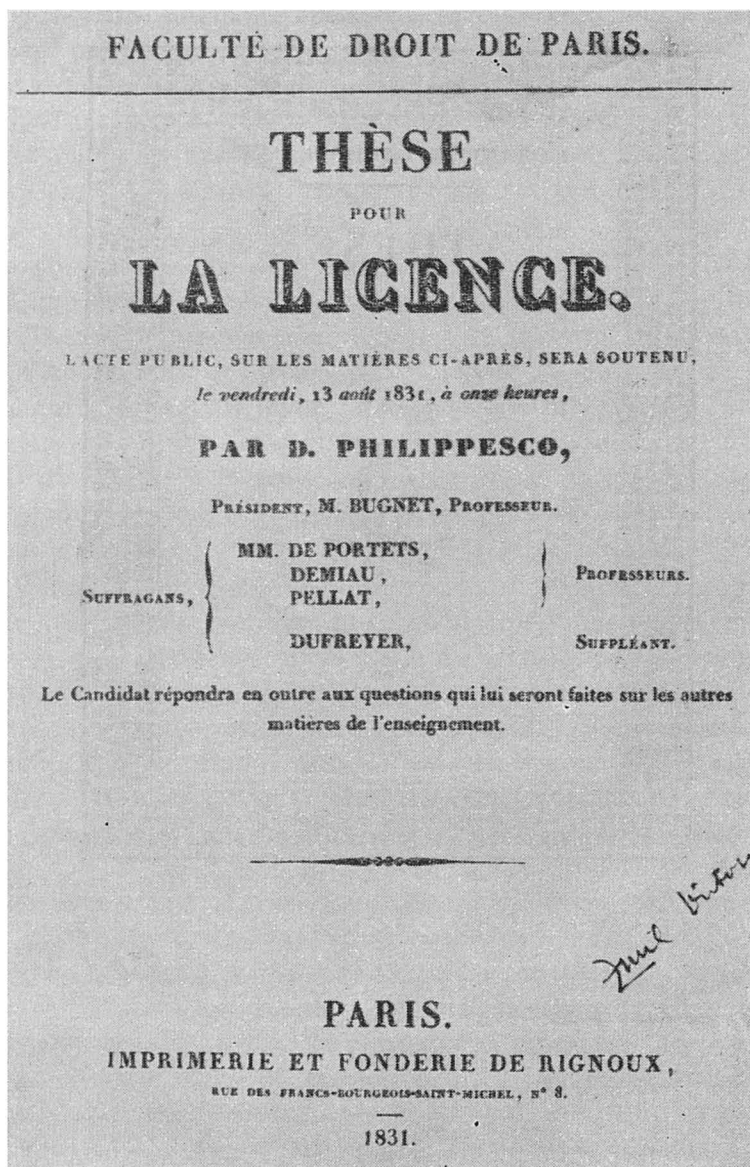


Fig. 2. — Idem — couverture intérieure.

Mitică Filipescu propose, de même, que l'on supprime la prestation fournie par les paysans pour l'entretien des routes. Ce travail gratuit, mais bâclé, serait remplacé par un travail payé, mais exécuté correctement par des ouvriers spécialisés. Les transports commerciaux qui pourraient se faire sur de telles routes compenseraient largement, par les taxes afférentes, les dépenses investies par l'Etat dans cette entreprise.

Aux routes terrestres viendrait s'ajouter la navigation fluviale, qui serait rendue possible par le dragage et la canalisation des principales rivières.

La question des monastères dédiés, déjà soulevée lors du mouvement révolutionnaire de 1821 dirigé par Tudor Vladimirescu, est maintenant posée sous une forme nouvelle, préconisant que les monastères de l'étranger cèdent leurs terres de Valachie à l'Etat, en échange d'une indemnité « raisonnable ». Le clergé de ces monastères — de fait, de tous les monastères — « présente une anomalie sociale, il forme un Etat dans l'Etat », qui ne contribue en rien aux charges de l'Etat, ce qui est injuste et dont la vie luxueuse est une insulte à la misère du paysan. Il faut remédier à cette situation, d'autant plus que les premiers à tirer profit de toutes ces réformes seraient justement les monastères et, en général, le clergé.

L'auteur réclame encore la liberté du commerce des grains, tant à l'intérieur du pays qu'à l'exportation. Pour combattre la disette des années de sécheresse, il propose que l'on encourage la culture des pommes de terre et leur conservation.

A toutes ces mesures, il faut ajouter la réforme de la « milice nationale » (l'armée). Suivant les dispositions réglementaires, les villages étaient tenus à verser une somme d'argent aux personnes enrôlées pour le service militaire de six ans. Une partie de cet argent pourrait être investie par les autorités dans des opérations de crédit bancaire, ce qui aurait pour effet de produire un revenu lequel, joint à la somme initiale, constituerait un pécule qui reviendrait au conscrit une fois son service militaire accompli.

Le mémoire s'élève également contre les subventions accordées par l'Etat au service des postes, qui, au lieu d'être une source de revenus, coûte à l'Etat un million de lei par an, anomalie flagrante qui devrait disparaître.

Le problème des serfs tziganes, cette « lèpre sociale », doit lui aussi être résolu, par la reconnaissance du droit de rachat des tziganes. Pour la première fois dans son mémoire, l'auteur invoque en faveur de cette réforme l'autorité de l'ouvrage « trop justement célèbre » de H. Storch. Il s'agit du *Cours d'économie politique, ou Exposition des principes qui déterminent la prospérité des nations...* <œuvre traduite du russe> avec des notes explicatives et critiques par J.-B. Say, tomes I—IV, Paris, 1823—1824.

Avec de la bonne volonté,
que ne ferait-on point? J'ai
écrit pour l'acquies de ma
conscience. J'ai rempli mon
devoir, adieu ce que pourra.
S. Philippes

Bucharest,
dans le courant
d'avril 1841.

Fig. 3. — La fin du mémoire autographe : date et signature (1841).

Tant par sa formation que par ses idées, Henri Storch, qui tenait son cours d'économie politique à Saint-Pétersbourg, avant et après 1815, est un représentant du XVIII^e siècle, du siècle des lumières, de sorte qu'en qualifiant son traité de « trop justement célèbre », Mitică Filipescu atteste l'emprise que les idées éclairées de Storch exerçaient sur ses contemporains, particulièrement en Occident. Et cela, d'autant plus que le plaidoyer des lumières revêtait moins une forme et des arguments humanistes qu'une forme et une démonstration économiques⁴. Ainsi donc, le siècle philosophique avait étendu sa sphère d'influence aussi à la société roumaine : soit par le canal de la traduction susmentionnée, de 1823—1824, de l'économiste français J.-B. Say, soit plutôt, dix ans plus tard, par Mitică Filipescu qui, à son retour de Paris, s'était fait le propagateur des idées de Henri Storch. On comprend, dès lors, que l'affranchissement des tziganes de Valachie et de Moldavie puisse être cité comme l'une des réformes proposées et réalisées avec conviction et, en quelque sorte, sans regrets de la part de ceux qu'elle lésait. Nous soulignons que cette réforme, de même que la sécularisation des biens conventuels, étaient de ces idées qu'on pouvait sentir planer dans l'atmosphère généreusement novatrice du siècle et qui allaient présider au développement de l'esprit bourgeois.

Telles sont, brièvement, les idées de réformes sociales et économiques exposées par Mitică Filipescu dans son mémoire, avec leurs justifications logiques et pragmatiques formulées de manière à ne pas effrayer les personnes visées, c'est-à-dire les boyards propriétaires fonciers. On peut qualifier ces réformes de strictement bourgeoises, voire petites bourgeoises. En effet, en minimisant ces idées dans la mesure du possible et en échange mettant en relief, à l'intention des propriétaires fonciers, les avantages socio-économiques de la réforme, Mitică Filipescu pouvait espérer gagner son appel contre la sentence qui l'avait condamné à huit ans de réclusion. Mais, par un abus administratif, cet appel n'allait jamais être jugé et Mitică Filipescu, porte-parole des idées avancées de progrès et d'humanisme, allait s'éteindre en prison au bout de deux années seulement de détention.

Nous reproduisons ci-dessous le texte intégral du mémoire, auquel nous avons apporté quelques changements d'orthographe : correction d'accent, redoublement de consonnes (*nn* au lieu de *n*) et simplification de consonnes (*r* à la place de *rr*, *m* à la place de *mm*). Les mots finissant dans l'orthographe actuelle par *nt* ont reçu la consonne *t*, absente dans la vieille orthographe. La ponctuation appartient à l'éditeur.

⁴ H. Storch, *op. cit.*, t. III, livre VIII : « Des progrès naturels de la richesse nationale » Les chapitres VI, VII, VIII, IX, X, XI traitent des peuples agricoles, de l'esclavage, des propriétaires d'esclaves considérés comme entrepreneurs, des esclaves censitaires ou des serfs.

< «PROFESSION DE FOI» DE MITICĂ FILIPESCU (1841) >

Les idées émises dans le corps si mince de cette ébauche prouvent suffisamment qu'on ne saurait me taxer avec raison ni d'utopie ni de propagande. Je n'appartiens ni à l'une ni à l'autre.

Essentiellement ami de l'ordre, je suis partisan sincère des améliorations graduelles et pacifiques. Cedant arma togae¹. Les négociations diplomatiques décident aujourd'hui du sort des peuples plus que les batailles; la plume fait plus que l'épée.

En traçant ces quelques lignes, j'ai cru faire acte de bon citoyen. Si le succès couronnait mes efforts, j'aurais servi les intérêts de tous et non l'affaire d'un parti.

J'ose compter sur l'indulgence en faveur de mes intentions. A peine sorti de prison, où j'ai languï au secret pendant six mois, malgré mon innocence juridiquement prouvée, je me sens tourmenté du besoin de faire ma profession de foi politique.

La position sociale que j'occupe garantit incontestablement la pureté de mes sentiments.

Tout observateur impartial ne saurait nier le malaise qui travaille la société valaque. D'où provient-il? Comment y remédier? La tâche est grande; elle est au-dessus de mes forces. J'essaierai de l'aborder avec franchise.

La Valachie, ce pays si singulièrement favorisé de la nature, est mal gouvernée. Il n'y a sûreté ni pour les personnes, ni pour les biens. Les gouvernants substituent leur bon plaisir à la loi. De là tant d'actes d'arbitraire, tant d'emprisonnements sans motifs, tant d'exils sans jugement préalable, tant de sentences iniques ou plutôt tant d'avis individuels n'ayant et ne pouvant avoir aucune existence légale. Il me faudrait des volumes pour exposer tous les abus d'autorité. Ils sont heureusement de notoriété publique; l'opinion les a flétris. L'administration actuelle attaque la richesse nationale dans sa source. Pour avoir le fruit, elle coupe l'arbre au pied. Ne comprenant point que lorsque le paysan, qui supporte toutes les charges, est pauvre, l'Etat ne peut manquer de l'être, elle laisse pressurer les klakasch (tenanciers) à des arendateurs sans foi ni loi. Et pourtant, le revenu public < ! > n'étant autre chose qu'une partie de la richesse privée qui passe des particuliers au gouvernement, plus la richesse des particuliers est grande, plus grande aussi sera la part qu'ils pourront, sans éprouver de gêne, mettre en réserve pour subvenir aux besoins de l'Etat.

Un aperçu des droits et des devoirs des klakasch vis-à-vis des propriétaires terriens dévoilera la cause du mal et fournira un remède infailible pour l'extirper promptement et sans perturbation.

Le paysan valaque est tenancier ayant alleu. Possesseur du domaine utile, il peut le transmettre à ses héritiers. Il ne peut guère être expulsé par le propriétaire du domaine direct, qui ne peut que le forcer à payer les redevances annuelles. Il peut acquérir un franc-alleu soit à titre gratuit, soit à titre onéreux, et alors il quitte, s'il veut, la terre où il est établi. Il peut la quitter aussi en payant ce qu'il doit au propriétaire et le prévenant six mois d'avance.

¹ Souligné par nous (E. V.).

Mais plus de deux paysans n'ayant pas de motifs, ne peuvent point quitter annuellement une terre.

Ils ont cette faculté dans le cas où l'on ne saurait leur fournir le nombre d'arpens voulu par la loi.

La position des tenanciers est quelquefois beaucoup plus avantageuse que celle de certains francs-tenanciers qui, ne possédant que tout juste l'emplacement de leur maison, sont obligés d'aller à la distance de deux ou trois journées, se soumettre au cens et à la prestation pour se nourrir eux et leur famille. Jusqu'ici c'est le bon côté, voyons maintenant le revers de la médaille.

Le paysan valaque est sujet à la corvée, à la prestation ou au cens. On lui fait faire des corvées lorsque la main d'œuvre est chère, on l'oblige à la prestation lorsque le foin et les céréales sont à un prix élevé, on lui extorque le cens lorsque le prix de la main d'œuvre, du foin et des céréales ne sont pas élevés. Ainsi les arendateurs ont une grande latitude d'exercer leurs déprédations. De là des tracasseries et des vexations sans fin. Le paysan est maltraité, tenu en charte privée, plumé de plus belle. Son activité est paralysée : on requiert ses services alors qu'il s'y attend le moins. Quoique pouvant légalement travailler pour quiconque lui offre de lui payer le prix de sa journée, il ne lui est pas loisible de disposer d'un jour à son gré. Enfin le jour de pluie ne manque pas de lui échoir. Quoique n'étant pas serf, sa condition actuelle ne laisse pas que d'être pire que celle de l'esclave. On me dira que l'abus ne constitue pas un droit, c'est vrai, on ne peut plus vrai, mais . . . Il est avec le ciel des accommodements.

Le mal étant constaté, n'y aurait-il pas moyen d'y apporter un remède efficace, radical ? De concilier, de combiner, d'associer tous les intérêts, sans froissement, sans secousse ? Je le crois fermement, je dis plus : J'en suis intimement convaincu. Il n'y aurait qu'à s'entendre. Je ferais toucher aux propriétaires du doigt le profit qu'ils retireraient en renonçant à la corvée et en exigeant des tenanciers le tiers du fruit des trois arpens de terre labouable, accordés par la loi au klakasch et la moitié du foin des deux arpens de prairie qu'on est tenu légalement de lui donner. On ferait payer la prestation pour le surplus toujours sur le même pied. Le klakasch reçoit quatre arpens de vaine pâture pour cinq têtes de gros bétail, ou un nombre découpé de menu. Quant à l'excédant, je distinguerais : s'il se trouve des pacages sur la terre, à égalité de fermages, on accorderait toujours la préférence aux tenanciers sur tous autres ; s'il n'existe pas de pacage, le tenancier paierait pour prix du droit de parcours et de vaine pâture trois piastres [de] la pièce de gros² bétail et 12 bon paras de celle de menu. De la sorte on couperait court à toutes les ruses inventées par les fermiers pour pomper la substance du peuple. On triplerait le revenu des propriétaires, on assurerait à jamais aux paysans une existence aisée et heureuse ; elle ferait envie aux franc-tenanciers ; elle aurait sur eux l'avantage que présente presque toujours la grande culture sur la petite ; l'agriculture prendrait un nouvel essor, le commerce redoublerait d'activité, le bien-être se ferait généralement sentir, nous échangerions avec profit nos produits bruts contre les marchandises des pays manufacturiers, le prix des uns augmentant toujours, celui des autres diminuant continuellement. Tous ces progrès ne se réaliseraient que par l'abolition de la corvée. Le bon sens valaque l'a pressenti en nommant loucrou de klake, ouvrage de corvée, un ouvrage mal fait, un ouvrage de rien. Qui ignore en

² Dans le texte original : grois.

Valachie que deux manouvriers <!> transylvains, bulgares ou serviens travaillent mieux et plus vite, moyennant salaire, que quatre paysans valaques s'acquittant de la corvée? Et pourquoi en aurait-on besoin? On jouirait d'une rente satisfaisante : la plus forte rente foncière ne va jamais au-delà du tiers du produit net; quelquefois elle ne dépasse pas le quart. Le paysan fournirait en nature net de frais le tiers du produit brut. Il s'engagerait aussi à réparer gratuitement dans les cas d'inondation les digues des moulins où il y en a. Son intérêt bien entendu lui en fait une loi. Il a besoin de moudre en restant chez lui; cela lui épargnerait le dérangement et la perte de temps d'aller moudre ailleurs. Pour les transports que le propriétaire voudrait faire, il n'aurait qu'à s'accorder de gré à gré avec les paysans; il n'en serait que mieux servi.

Je n'en resterais pas là, j'affranchirais les paysans de la corvée de réparer les routes. Contraindre les hommes, au moyen de réquisitions de travail, à exécuter des ouvrages publics, c'est les soumettre à la contribution la plus onéreuse. Ceux que l'on force à travailler, travaillent peu et mal, et perdent beaucoup de temps en interrompant leurs occupations ordinaires. D'ailleurs la plupart des travailleurs n'y apportent pas d'adresse ni l'habileté nécessaire. Le mauvais état des routes de la Valachie, qui sont pour les trois quarts de l'année des fondrières impraticables, démontre jusqu'à l'évidence la vérité de cette assertion. Turgot, cet honnête homme qui voulait sincèrement le bien de la France, assure que la corvée des routes coûtait à l'Etat quatre fois plus qu'il ne fallait d'argent pour leur réparation et leur entretien dans le meilleur état. Tant il est vrai que le travail libre, à la tâche, moyennant salaire, est le travail le plus expéditif, le mieux exécuté, et par conséquent le plus productif.

Mais l'Etat, m'objectera-t-on peut-être, n'est pas assez riche pour avancer de fortes sommes destinées à la construction et à la réparation des routes, et vous nous avouerez facilement que le transport des marchandises par de mauvais chemins réclame plus de temps, plus de capital et plus de travail que par des chemins commodes. D'accord : qui pourrait en disconvenir? Mais d'abord prouvez-moi que l'état de nos routes actuelles est praticable; le contraire saute aux yeux des plus incrédules. Si un bon chemin est une machine des plus efficaces pour économiser le travail, réduire le prix des objets qui viennent de loin, donner une plus grande valeur à ceux du pays, multiplier les échanges, améliorer tous les genres de production, ce qui équivaut à une plus grande fertilité et au rapprochement des distances, un canal produit cinq fois plus d'utilité. La Valachie est naturellement canalisée dans tous les sens. Une simple inspection de sa carte le fait voir. Quel est l'obstacle qui s'oppose à un accident si éminemment avantageux? C'est que les eaux de ses principales rivières sont épuisées par des prises pratiquées pour alimenter des moulins à farine dont le revenu est bien modique en comparaison de l'utilité générale qui se ferait sentir, si l'on rendait ces rivières navigables ou flottables.

Pour y parvenir on n'aurait besoin que de détruire ces prises d'eau et de draguer le lit de ces canaux naturels. On accorderait une indemnité préalable aux propriétaires de moulins, qui seraient en outre amplement dédommagés par la valeur qu'ajouterait à leurs terres le canal qui les borderait ou qui les traverserait. L'intérêt de la société, l'intérêt bien entendu de tous commande cette mesure; il doit l'emporter sur des propriétaires aveuglés par la routine ou récalcitrants.

Il ne suffirait pas de prouver l'utilité d'une dépense à faire ; il faudrait aussi indiquer des ressources pour y subvenir. Ici deux moyens se présentent : l'un serait de concéder le droit de construire des routes et de creuser des canaux, moyennant péages, à des entrepreneurs de spéculations. Il s'en est même déjà présenté pour les grands chemins, mais on n'en a pas voulu entendre parler. L'intérêt privé est plus vigilant, plus actif, plus économe que le meilleur des gouvernements. On stipulerait que les routes seraient macadamisées. Le second moyen serait de faire contribuer le clergé, qui est en possession et jouissance du tiers de la Valachie. On tiendrait la main à ce qu'il exhibât les originaux des actes de fondation, actes dont les clauses pieuses ne respirant que l'amour de l'humanité, ne sont point observées par nos bien-heureux chanoines.

Il est vraiment scandaleux de voir ce qui se passe de tripotages dans les fermes des terres des couvents qui relèvent de ceux du Mont Athos, de la Romélie, du Mont Sinaï et du Saint Sépulcre. Ces braves cénobites ne retirent guère de grands revenus des terres léguées par des testateurs valaques. Les gros bénéfiques passent dans les mains d'avidés courtiers qui font de dévotion métier et marchandise. Aussi couvents et églises collégiales du ressort des chapitres susmentionnés, tout tombe en ruines. Il serait cent fois plus profitable pour les chapitres transdanubiens, vu la distance des lieux et le peu de fidélité de leurs délégués, de faire cession au gouvernement valaque des terres sises dans le pays, moyennant une indemnité raisonnable.

Le clergé présente une anomalie sociale ; il forme un Etat dans l'Etat. Il jouit de plusieurs millions de revenu et il ne contribue point aux charges de la société, tout en profitant des améliorations sociales qui servent à augmenter ses bénéfiques. Le système de prestation triplerait ses rentes foncières ; de bonnes routes macadamisées de 30 pieds de largeur, et des rivières rendues navigables ou flottables élèveraient indéfiniment la valeur de ses terres, de ces terres que des voies de transport perfectionnées parcourraient en tous sens, car il possède le tiers de la Valachie et ce qu'il y a de mieux sous le rapport et du terroir et de la situation. Là où sont les emoluments, là aussi doivent être les charges.

Messieurs du clergé ont profité des réformes introduites naguère. Il y est statué qu'ils contribueront aux charges de l'Etat du tiers de leur revenu. Ce n'est là qu'une lettre morte. Et pourtant la Sublime Porte ne peut pas s'opposer à une mesure si juste. La religion musulmane, ainsi que toutes les autres, recommande le bien-être des voyageurs. Faciliter les voies de communication en les améliorant est un acte de piété divine et humaine. C'est de la charité bien entendue et conforme aux vues respectables des fondateurs de couvents, vues que l'on tâche de dénaturer. La Russie voudrait-elle protéger ailleurs ce qu'elle a aboli chez elle ? Les couvents y sont supprimés, le clergé y est salarié. Il serait décent de mettre un terme au luxe si peu chrétien qu'étaient les gros chanoines, luxe qui contraste scandaleusement avec la misère du paysan.

Les bonnes routes et les canaux ne serviraient de rien, si l'agriculture n'était point débarrassée de la restriction et quelquefois de la prohibition que l'on apporte au commerce des grains dont la liberté n'est jamais préjudiciable à une nation. L'expérience vient à l'appui de cette assertion. La Hollande, par le seul fait d'avoir accordé à l'importation et à l'exportation du blé une liberté illimitée, eut en tout temps une quantité suffisante de cette denrée si nécessaire. Quoique son sol produise à peine de quoi assurer la subsistance

de ses habitants pendant trois semaines, elle n'a jamais éprouvé ces variations soudaines et extraordinaires dans le prix du pain qui ont été si funestes à des pays fertiles, mais dont le système économique n'était pas aussi bien entendu. Le prix du blé n'a éprouvé nulle part moins de variations qu'en Hollande.

Pour obvier aux années de disette, on encouragerait la culture de la pomme de terre, de ce tubercule si précieux, qui une fois séché, peut se conserver pendant très longtemps. Il a un si grand rapport avec le principe constitutif de la nature de l'homme, que j'ajouterais une portion de pommes de terre à la ration du soldat, et je tâcherais d'en faire la principale nourriture des crétiens qui affligent la vue des voyageurs qui passent nos montagnes. Je ne veux d'autre preuve de l'efficacité de cette nourriture que la force et la beauté des Irlandais.

Le paysan valaque éprouve naturellement de la répugnance pour le service. Ne serait-ce point un motif déterminant pour le lui rendre agréable par de bons traitements, et en lui procurant, à l'expiration du terme, un petit capital qui, pour un homme ayant des habitudes d'ordre serait une source d'aisance? Je m'explique : les villages fournissent à chaque conscrit, sous le titre d'argent de bénéfice, la somme de trois cents piastres, dont la moitié est remise en trois fois à la recrue, lors de son arrivée au régiment, et l'autre, consignée à la caisse de l'Etat-Major Général. En employant cette somme à escompter des billets de commerce à courte échéance et revêtus de trois signatures de personnes solvables, on rendrait un double service : on aiderait au petit commerce et à la petite industrie qui paient des frais d'escompte exorbitants, et l'on fructifierait le bénéfice du soldat. Pour fermer la porte aux abus, car où ne s'immiscent-ils pas? on réglerait que des registres matricules constatant jour par jour et heure par heure les billets escomptés et les personnes qui ont fait cette opération seraient tenus par la caisse à la disposition du public. Avec de l'activité, de l'intelligence, de la probité, et un contrôle incessant et rigoureux, les quelque cent mille piastres des bénéficiaires deviendraient des millions pendant les six années, terme légal du service forcé, et le soldat regagnerait ses foyers gai, content et à son aise.

La situation financière du pays n'est pas trop mauvaise sur le papier. Elle présente pour l'année passée un excédent de recettes sur les dépenses de 1.600.000 piastres. Les caisses communales sont censées contenir quatre millions.

Partout les postes forment une des branches du revenu public. Le contraire arrive en Valachie : sous le prétexte du mauvais état des routes, le gouvernement accorde annuellement aux entrepreneurs de ce service un million de piastres, comme prime d'assurance. L'Etat n'a aucune dette.

Quant aux inconvénients physiques, moraux et sociaux de l'esclavage, je ne pourrais qu'invoquer l'ouvrage trop justement célèbre de M. H. Storch. Il me semble qu'il serait facile de nous délivrer de cette lèpre sociale, en permettant aux tzigani de se racheter. Celui-là mérite la liberté qui en sent le prix.

Avec de la bonne volonté, que ne ferait-on point? J'ai écrit pour l'acquit de ma conscience. J'ai rempli mon devoir, adrienne que pourra.

D. PHILIPPESCU

Bucharest,
dans le courant
d'avril 1841.

ÜBER DEN ABSCHLUSS EINES RUMÄNISCH-SERBISCHEN BÜNDNISVERTRAGES IM SIEBENTEN JAHRZEHNT DES 19. JH.

Obwohl die rumanisch-serbischen Beziehungen im Sinne der Annäherung und Zusammenarbeit in ihren vielseitigen Äußerungen sowohl früher als auch in letzter Zeit untersucht und studiert wurden, verbleibt den Fachleuten noch genügend unbekanntes oder unvollständig bekanntes Tatsachenmaterial zu erforschen übrig.

Man konnte nicht behaupten, daß die militärischen Beziehungen zwischen Rumänien und Serbien nicht Gegenstand verschiedener Untersuchungen gewesen waren, doch muß man feststellen, daß diese Untersuchungen im allgemeinen einseitig unternommen wurden und die Aufmerksamkeit hauptsächlich der Durchfuhr von russischen Waffen nach Serbien im Jahre 1862 galt.¹ Zweifellos bedeutet die Durchfuhr der Waffen durch die rumanischen Länder nach Serbien durch ihre Tragweite, durch die von ihr ausgeloste diplomatische Reaktion sowie durch ihre politischen Auswirkungen einen besonders wichtigen Moment. Desgleichen laßt sich nicht bestreiten, daß es in der Zeitspanne zwischen 1859 und 1866 auch noch andere Initiativen, Fühlungnahmen und militärische Abmachungen gab, davon — nebenbei bemerkt — einige den Erfolg der Aktion im Herbst 1862 bestimmend beeinflussten, und deren Zwecke erkannt und erklärt werden müssen. Ihre richtige Wertbemessung erhalten diese im Zusammenhang mit ihrem politischen Hintergrund: der stetige Kampf beider Völker um die Erringung ihres legitimen Rechts auf eine selbständige Existenz neben den übrigen Staaten Europas. Nun war aber die Erlangung der Selbständigkeit von der ottomanischen Oberherrschaft durch die Aufstellung starker militärischer Kräfte bedingt, die in stande sein mußten, sich an der Verwirklichung der Selbständigkeit zu beteiligen und nachher, im Notfalle, das eroberte Gut auch zu verteidigen. Es ist also gar kein Zufall, daß auf dem Gebiete der militärischen Beziehungen enge, andauernde Zusammenarbeit und vielseitige fachliche Beihilfe feststellbar ist, die sich auf die ganze

¹ Siehe in diesem Zusammenhang A. D. Xenopol: *Domnia lui Cuza-Vodă* [Die Herrschaft des Fürsten Cuza], I. Bd., Jassy, 1903, S. 246—250; T. W. Riker, *Cum s-a înfăptuit România. Studiul unei probleme internaționale 1856—1866* [Wie Rumänien entstand. Studie einer internationalen Frage 1856—1866], Bukarest, 1943, S. 462—496; Gh. Duzinchievici, *Din vremea lui Cuza Vodă. Contribuție la istoria relațiilor sirbo-române în timpul lui Cuza Vodă* [Aus der Zeit des Fürsten Cuza. Beitrag zur Geschichte der serbisch-rumanischen Beziehungen zur Zeit des Fürsten Cuza], in „Cercetări istorice”, VIII—IX (1931—1932), 2, S. 56—57; R. V. Bossy, *Agenția diplomatică a României în Belgrad și legăturile politice româno-sirbe sub Cuza Vodă* [Die diplomatische Agentur Rumaniens in Belgrad und die rumanisch-serbischen politischen Beziehungen unter Fürst Cuza], in „Analele Academiei Române”, Mem. secț. ist., Serie III, XV, Bukarest (1943). S. 10—11; Gheorghe I. Brătianu, *Politica externă a lui Cuza Vodă* [Die Außenpolitik Fürst Cuzas. .], in „Revista istorică română”, II (1932), S. 138—141; C. C. Giurescu, *Tranziția armelor sirbești prin România sub Cuza Vodă (1862)* [Die Durchfuhr der serbischen Waffen durch Rumänien unter der Herrschaft des Fürsten Cuza (1862)], in „Romano-slavica”, istorie, XI, Bukarest (1965), S. 33—66; C. C. Giurescu, *Viața și opera lui Cuza Vodă* [Leben und Werk Fürst Cuzas], Bukarest, 1966, S. 138—143; N. Ceachir, *România în sud-estul Europei (1848—1866)* [Rumänien im Südosten Europas (1848—1866)], Bukarest, 1968, S. 65—68.

Zeitspanne erstreckt, in der Alexander Ioan Cuza die Bukarester und Michael Obrenović die Belgrader Regierung leiteten.

Im Rahmen dieses Erfahrungsaustausches haben die in den Jahren 1862 und 1865 vom rumanischen Offizier H. Herkt, in seiner Eigenschaft als Vertreter des Kriegsministeriums und des rumänischen Herrschers persönlich durchgeführten Aufträge eine ganz besondere Bedeutung, denn er war — aller Wahrscheinlichkeit nach — ermächtigt, die Fragen von der Hohe der von ihm bekleideten Würde aus zu behandeln. Seine lange Zeit hindurch unbeachteten Dienstreisen nach Serbien, die er selbst erst sehr spät in flüchtigen, allgemeinen Notizen niedergelegt, die in die militärischen Veröffentlichungen gelangten, erfreuten sich bis jetzt kaum einer ernsthafteren Untersuchung, die ihre tatsächliche Tragweite hatte erkennen lassen können, obwohl, so paradoxal dies auch scheint, seit spätestens 1912 genügend Material vorlag, um diese Untersuchung zu unternehmen. Zu jener Zeit erschien in der „Revista artileriei“ (Zeitschrift der Artillerie) der Artikel des Generals P. V. Năsturel unter dem Titel *Din corespondența răposatului general de divizie Henrik Herkt referitoare la diferitele misiuni ce a avut în timpul carierei sale militare* (Aus der Korrespondenz des verstorbenen Divisionsgenerals Heinrich Herkt in bezug auf die verschiedenen Missionen, die er während seiner militärischen Laufbahn hatte)², in dem das Hauptgewicht auf den jeweiligen ausführlichen Tätigkeitsberichten lag, die H. Herkt nach der Rückkehr aus jeder Mission aus Serbien für seine vorgesetzte Stelle verfaßte. Diese waren zum größten Teil von P. V. Năsturel schon einige Jahre vorher in seinen „Beiträgen zur Geschichte der rumanischen Artillerie“ herangezogen worden.³ Desgleichen gab es vor und nach dem Jahre 1907 in verschiedenen für die Armee bestimmten Zeitschriften, noch eine Reihe von Kurznachrichten aus der Feder desselben Generals Năsturel, der sich mit dem Ausbau der rumänischen Armee näher beschäftigte sowie aus derjenigen anderer Offiziere.⁴ H. Herkt selbst gibt in einigen Aufsätzen und in seinem autobiographisch verfaßten Buch unter dem Titel „Eine militärische Laufbahn“, wertvolle Aufschlüsse.⁵

Die Unkenntnis obiger Quellen und die Beschränkung des Informationsmaterials auf das bißchen, das in dieser Frage zum größten Teile vom Cuza-Archiv der Bibliothek der Akademie und kurzlich auch vom Archiv des Außenministeriums⁶ geboten wird, erklären, weshalb in den Abhandlungen über diese Ereignisse, — mit Ausnahme der Waffendurchfuhr als solche, deren überragende Bedeutung jedem Zweifel überlegen ist — in den an und für sich wenigen

² „Revista artileriei“, XXVI, September 1912, S. 549—575.

³ P. V. Năsturel, *Contribuțiuni la istoria artileriei române* [Beiträge zur Geschichte der rumanischen Artillerie], Bukarest, 1907, S. 506—516.

⁴ Ders., *Cel mai vechi tunar prezinte la jubileul întiiului tun* [Der älteste beim Jubiläum der ersten Kanone anwesende Kanonier], in „Revista artileriei“, XVI, Juni 1902, S. 580—586; es können auch folgende Quellen benutzt worden sein, obwohl die Angaben dieselben sind: „Revista armatei“, XVIII, Januar 1899, S. 769; XXVI, November 1908, S. 776; „Revista artileriei“ VI, Juni 1892, S. 285—295; Mr. Miculescu, B. Andrei und Mihail Focșeneanu, *Istoricul artileriei române* [Geschichte der rumanischen Artillerie], Bukarest, 1942, S. 135—136.

⁵ H. H., *Istoricul primelor stabilimente de artilerie de la înfunțarea lor pînă la finele anului 1867, redactată în anul 1866 după cererea Direcției arsenalului* [Geschichte der ersten Artilleriezeughäuser von ihrer Gründung bis Ende 1867, verfaßt im Jahre 1866 auf Ansuchen der Direktion des Arsenal], in „Revista armatei“, XXV, Mai 1907, und *Cronograful electroballistic « Le Boulengé » și o pagină din istoricul stabilimentelor noastre de artilerie* [Der elektrobalistische Chronograph „Le Boulengé“ und ein Kapitel aus der Vergangenheit unserer Artilleriezeughäuser], in „Revista armatei“, XVIII, November 1900. Verschiedene Angaben gibt er nicht nur in seinem Buch *O carieră militară* [Eine militärische Laufbahn], Galatz, o. J., o. Autor, sondern auch in seinem anderen Buch, das er zeichnet: General Herkt, *Cîteva pagini din istoricul armatei noastre* [Einige Seiten aus der Geschichte unserer Armee], Bukarest, 1902.

⁶ Sowohl das Cuza-Archiv der Bibliothek der Akademie, als auch die Archive des derzeitigen Kriegsministeriums und des derzeitigen Außenministeriums, die ich sorgfältig durchforscht habe, enthalten außer bereits genau bekannten protokollarischen Briefwechsels zwischen Cuza und Obrenović, keinen Beleg über den Zweck und den Verlauf der Besuche Herkts in den Jahren 1862 und 1865 in Serbien.

Seiten über die rumänisch-serbischen militärischen Beziehungen, bloß einige Zeilen den „Missionen Herkt“ gewidmet wurden. Die Zusammenfassung aller Angaben, die gegenwärtig vorliegen, kann einerseits zur Wiederherstellung der in den Jahren 1862 und 1865 vom Offizier H. Herkt eingeschlagenen Wege führen, des von ihm verfolgten Zweckes, der erklärten Ziele seines Auftrags, der Art und Weise wie er aufgenommen wurde, andererseits aber auch zur Klärung mancher noch im Dunkeln gebliebener Probleme beitragen.

Die Mission des Majors H. Herkt im Sommer 1862

Die im Jahre 1859 stattgefundene Vereinigung der Moldau mit der Walachei und der sich daraus ergebende Übergang zur Vollendung der Einheit des Staates brachte unter anderen die Frage der Notwendigkeit der Reorganisation und Stärkung der Armee an die Tagesordnung. Zwecks Festigung ihrer Kampfkraft wurden eine Reihe von Maßnahmen getroffen, darunter an erster Stelle solche zur Gründung neuer militärischer Industrieanlagen, zum Ausbau und zur Modernisierung der schon bestehenden. Im Hinblick auf die Erbauung einer Munitionsanstalt und einer „Gießerei“ wurde im Jahre 1860 der damalige Hauptmann H. Herkt nach Belgien geschickt. Sein Auftrag beschränkte sich aber nicht nur darauf, „sich mit der Erzeugung von Munition und Kriegsfeuerwerken“⁷ vertraut zu machen, sondern der Offizier sollte im Ausland auch die „seit kurzem von den verschiedenen Regierungen angenommenen Systeme der militärischen Reorganisation“⁸ studieren. Gelegentlich seiner Rückkehr von dieser Informations- und Erkundungsreise war eine Unterbrechung in Serbien vorgesehen, um während dieses Aufenthaltes auch an Ort und Stelle „die verschiedenen Zweige der serbischen Armee kennen zu lernen“, wie aus dem Briefe zu entnehmen ist, den der rumänische Kriegsminister Ion Emanoil Florescu an seinen serbischen Kollegen gerichtet hatte und den der rumänische Offizier bei seiner Ankunft in Belgrad diesem einhändigen sollte⁹. Ursachen, die unbekannt geblieben sind,

⁷ H. H. *Istoricul primelor stabilimente de artilerie . . .*, S. 309.

⁸ „Revista artileriei“, XXVI, September 1912, S. 549.

⁹ Hier sei ungekurzt die Übersetzung dieses Briefes vom 3./15. Oktober 1860, wiedergegeben, eines der ersten Dokumente, die die rumänisch-serbische Zusammenarbeit auf militärischem Gebiete einleiten sollte:

„Exzellenz!

Herr Hauptmann Herkt, einer der hervorragendsten Offiziere unserer kleinen Armee ist von der Regierung seiner Hoheit des Fürsten beauftragt, im Ausland die neuen Systeme zu studieren, die der militärischen Reorganisation zugrunde liegen und die seit kurzem von den verschiedenen Regierungen angenommen wurden.

Da die fürstlich serbische Regierung sich durch die Reorganisation ihrer Armee ausgezeichnet hat, insbesondere der Artillerie, der sie ihr Augenmerk gewidmet hat, empfehle ich Eurer Exzellenz Herrn Hauptmann Herkt und ersuche Sie um das Wohlwollen, diesem Offizier alle Möglichkeiten zu gewahren, seinen kurzen Aufenthalt in Serbien bestens verwerten zu können.

Das ernsthafte Studium dieses Offiziers wird es ihm ermöglichen, die verschiedenen Zweige der serbischen Armee kennenzulernen.

Die Kenntnisse, die er in der Armee Eurer Hoheit erlangen wird, werden zur Vervollkommnung seiner militärischen Ausbildung dienen und werden in der Folge es auch uns ermöglichen, die Reorganisation unseres kleinen Heeres mit Erfolg fortzusetzen.

Ich wage also zu hoffen, daß Eure Exzellenz das Ansuchen, das ich vorzubringen die Ehre habe, mit Gewogenheit erledigen werden.

Dieser Beweis des Wohlwollens der serbischen Regierung gegenüber der rumänischen Nation, wird die guten Beziehungen, die zwischen den beiden Fürstentümern bereits bestehen, noch mehr festigen.

Empfangen Eure Exzellenz, den Ausdruck meiner ganz besonderen Hochachtung

Kriegsminister
General Florescu“

(„Revista artileriei“, XXVI, September 1912, S. 549—550).

hatten aber den Aufenthalt des Hauptmanns Herkt in Serbien anlaßlich seiner Rückkehr aus Belgien verhandelt, trotzdem der Befehl Nr. 5306 vom 6. Oktober 1860 des Kriegsministers an den Hauptmann H. Herkt dieses bei der Angabe des Auftrages und der Art und Weise, wie dieser durchzuführen ist, ausdrücklich erwähnt: „Vom Empfehlungsschreiben, das Sie vom Kriegsminister für Serbien erhalten haben — heißt es im Befehl — werden Sie erst bei Ihrer Rückkehr Gebrauch machen; der Zweck dieses Besuches ist es dem Ministerium einen genauen Bericht zu erstatten über die Organisation der serbischen Armee sowie über die militärischen Erzeugnisse, die dort hergestellt werden können“¹⁰.

Die Reise sollte im folgenden Jahr stattfinden und ihre tieferen Gründe waren nicht nur ein zweifelsohne dienlicher und vorteilhafter Erfahrungsaustausch zu einem Zeitpunkt, da in den rumänischen Fürstentümern entschlossen damit begonnen worden war, ein modernes Arsenal zu bauen, um den immer größer werdenden Bedarf einer selbst in voller Entwicklung und Umorganisation befindlichen Armee zu decken, — oder die vorsichtige Umschau in Hinsicht auf die Beschaffung von Kanonen, die in Kragujevac hergestellt werden. Es gab m.E. einen ganzen Fragenkomplex, der gleichzeitig und konzentrisch wirkte und zu dem obengenannten das Bestreben hinzufügte, eine gemeinsame balkanische, antiottomanische Aktion zu vereinbaren.

Vom diesem Standpunkt aus betrachtet, darf der Inhalt der „offiziellen“ Anweisungen, die der rumänische Offizier erhielt und die nun bekannt sind, keineswegs verwundern. Es gab, — wie noch zu sehen sein wird, — auch einige „Geheimnisse“, die dem Dokument, das dem Offizier einige Tage vor seiner Abreise aus Rumänien nach Belgrad übergeben wurde und dessen Inhalt in seiner Gesamtfassung streng geheim war, nicht anvertraut werden konnte.

Am 27. Juli 1862 legte tatsächlich Oberst Ion Ghica, der neue Kriegsminister an Stelle von Ion Emanoil Florescu in einem eingehenden Brief die Grenzen der Mission fest¹¹. Nachdem er die drei Briefe überreichte, die ihm mitgegeben worden waren, davon der erste an Fürst Michael Obrenović, der zweite an seinen Minister des Äußeren, I. Garaşanin, und der dritte an den Oberst M. Petrović gerichtet war, hatte sich der Auftrag des Majors H. Herkt „für den Augenblick“¹² [auf folgendes] zu beschränken“:

— alle militärischen „Einrichtungen“ Serbiens zu besichtigen und die „Zundkapsel- und Kanonen- sowie Geschossgießerei“ genauestens zu untersuchen, um in bezug auf die Verfahren „in der Herstellung aller Waffen“ Bescheid zu wissen. Desgleichen sollte er sich erkundigen über die Beschaffungsquellen und -mittel der im Arsenal benutzten sowohl einheimischen als auch eingeführten Rohstoffe;

— mit Genehmigung der obersten Behörde des serbischen Staates, die Batterien, die „der rumänischen Regierung zur Verfügung“ gestellt werden sollten, zu besichtigen und zu prüfen;

— dafür zu sorgen, daß die Batterien, die abkommengemäß an Rumänien abgetreten werden sollten, vom selben Kaliber seien. Falls dieselben nicht zusammengestellt sind, müßte in Erfahrung gebracht werden, ob eine Möglichkeit besteht, die Montage „an Ort und Stelle durchzuführen und wie lange dies dauern würde“;

— sich genauestens über die Wege zu informieren, auf denen der Transport des Materials nach Rumänien durchgeführt werden konnte, selbstverständlich ohne „die Aufmerksamkeit der Nachbarmächte“ zu wecken;

— wenn er der Meinung wäre, daß die Batterien die Ankaufsbedingungen erfüllen, solle er verlangen, daß sie, wenn möglich, „ausgeprobt werden“, mit anderen Worten, daß mit ihnen

¹⁰ General P. V. Năsturel, *Din corespondența răposatului general de divizie Henrik Herkt referitoare la diferitele misiuni ce a avut în timpul carierei sale militare* [Aus der Korrespondenz des verstorbenen Divisionsgenerals Heinrich Herkt betreffend seine verschiedenen Missionen während seiner militärischen Laufbahn], in „Revista artileriei“, XXVI, September 1912, S.550.

¹¹ *Ebda*, S. 552.

¹² *Ebda*.

geschossen werde, um ihre Eigenschaften zu überprüfen. Bei dieser Gelegenheit sollen „zweckmäßige Feststellungen und Aufzeichnungen über Schußweite und Abweichung der Geschosse gemacht werden“;

— sich zu erkundigen, ob Serbien je Kanone hundert Geschosse abgeben kann¹³.

Sodann machte ihn der Kriegsminister auf die ganz außerordentliche Bedeutung der ihm aufgetragenen Mission aufmerksam, woraus sich die Notwendigkeit der Wahrung des „strengsten Incognitos“ ergab. Um die größte Diskretion zu wahren, hatte er Zivilkleidung zu tragen und „hier (in Rumänien — C.C.) und im Verlaufe der Reise, wie auch in Serbien, werden Sie das vollständigste Geheimnis hüten betreffs dieser Aufgabe.“¹⁴ Abschließend wird indessen außer der Verpflichtung, nach seiner Heimkehr einen umfassenden Bericht über diese Mission vorzulegen, noch ein bemerkenswerter Umstand hervorgehoben, und zwar, daß die Mission Herkts „sich nicht nur darauf beschränkt, militärische Einrichtungen zu besichtigen und die für die rumänische Regierung bestimmten Batterien zu prüfen“.¹⁵

Entsprechend den am 27. Juli 1862 erhaltenen Instruktionen verließ Major H. Herkt am 1./12. August Giurgiu zu Schiff in Richtung Belgrad.¹⁶ In Baziasch, das auf dem Wege nach Belgrad lag, wurde er vom österreichischen Grenzzoffizier einen ausführlichen Verhör über den Zweck seiner Reise nach Serbien unterzogen. Diesen bernigte bloß die Erklärung, daß er sich über die Lage einiger einer französisch-serbischen Gesellschaft gehorenden Eisen- und Kupferbergwerke informieren mochte, deren Betrieb vom türkisch-serbischen Konflikt betroffen sei. Erst nachdem er sich von der „Glaubwürdigkeit“ des Reisegrundes überzeugt hatte, erteilte der Offizier das Einreisevisum auf den Paß, in dem übrigens die „militärische“ Eigenschaft des Reisenden nicht angegeben war. Von Baziasch fuhr er weiter nach Semlin. Auch hier wurde er einem ähnlichen Verhör unterzogen, aber es gelingt ihm, auch dieses Hindernis zu überwinden. Von hier aus fährt er bis Belgrad, wo er von den österreichischen Behörden fortfährt, beargwohnt zu werden.

Mit Unterstützung des rumänischen Konsulats trachtet Herkt mit den Personen Fühlung zu nehmen, denen er Briefe einzuhandigen hat, um sich sodann den übrigen Aufgaben seines Auftrages zu widmen. Schon am Tage nach seiner Ankunft in Belgrad wird er von Fürst Michael Obrenović empfangen, der, nachdem er den Brief von Alexander I. Cuza gelesen, dem Überbringer erklärte — wie es in den Ausführungen H. Herkts heißt — daß er „vom Wunsche beseelt sei, daß in Zukunft die Beziehungen zwischen Serbien und Rumänien sich innigst gestalten mögen und daß seine (die serbische — C.C.) Regierung unverzüglich Befehle erteilen werde, damit mir alle militärischen Anstalten Serbiens ausnahmslos in allen Einzelheiten gezeigt werden sowie auch die Lager und die Versorgung mit Kriegsmaterial“ [Munition].¹⁷

Zwei Tage nach dieser Audienz fuhr er auf die gleiche Dauer, in Begleitung von Oberst Milivoje Petrović, Oberkommandierender der serbischen Artillerie, nach Kragujevac, wo sich an einunddemselben Ort „die Kanonengießerei, die Werkstätten für die Waffenherstellung und den Bau von Artilleriematerial sowie die Munitionsanstalt und mehrere Munitions- und Schießpulverlager befanden“. Major H. Herkt ist von dem Besichtigten angenehm beeindruckt.

¹³ *Ebda*, S. 552—553. Vgl. auch *Contribuțiuni la istoria artileriei române* [Beiträge zur Geschichte der rumänischen Artillerie], Bukarest, 1907, S. 152—154 und „*Revista Artileriei*“, XX, Mai-Juni, 1906, S. 506—508.

¹⁴ Gen. P. V. Năsturel, *Din corespondența...*, S. 553.

¹⁵ *Ebda*.

¹⁶ Einige Autoren betrachten den 24. August als Anfangsdatum von H. Herkts Mission (siehe R. V. Bossy, a. a. O., S. 14 und Gh. Brătianu, a. a. O., S. 138). Andere setzen dafür das Ende Juli (siehe General P. V. Năsturel, *Contribuțiuni...*, S. 151 und kürzlich G. G. Florescu: *Some aspects from the history of the South-Eastern European relations: Roumanian-Serbian relations (1819—1866)*, in „*Revue des études sud-est européennes*“, IV (1966), 1/2, S. 217.

¹⁷ „*Revista artileriei*“, XXVI, September 1912, S. 556.

Er wird mit der Entstehungsgeschichte der „Anstalten“ und mit dem Produktionsstand der verschiedenen Abteilungen und Werkstätten vertraut gemacht. Die Kanonen, die er im Fertigungszustand sieht, machen ihm in bezug auf die Ausführung einen „vollendeten“ Eindruck und weisen, wenigstens auf den ersten Anblick, keinerlei „Mangel“ auf. Ebensolche Lobesworte hat er für die Büchsenmacherei, wo zu jenem Zeitpunkt eben alte Feuerstingewehre modernisiert wurden. Desgleichen war er vortrefflich beeindruckt von den Erzeugnissen der Kragujevacer Werkstätten, besonders von jener für Artilleriebaumaterial, die fähig seien „beträchtlichen Bestellungen“ nachzukommen. Zur Zeit seines Besuches befanden sich in den Lagerräumen Werkstoff für die Herstellung von 30 Artilleriebatterien, eine tatsächlich bemerkenswerte Zahl. Es ist also nicht verwunderlich, daß die gesamte Artillerie der serbischen Armee, die sich auf 140 Geschütze belief, im Arsenal von Kragujevac hergestellt worden war, mit Ausnahme von vier Batterien, die aus Österreich kamen. Die 100 000 Gewehre der serbischen Armee, bestanden zum Großteil aus Vincennes-Karabinern und etwa 20 000 Tula-Gewehren, die gerade in den Werkstätten umgearbeitet wurden.

In den Munitionslagern, die er ebenfalls besichtigte, wurden H. Herkt die fast 200 000 Artilleriegeschosse gezeigt, die in dem französisch-serbischen Werk von Meidanek erzeugt und in der Kragujevacer Munitionsanstalt mit Ladung versehen wurden.

Nach dem der Besuch der „Anstalten“ und Waffenlager von Kragujevac, wo er „alle gewünschten Auskünfte“ erhalten hatte, beendet war, begab sich Major H. Herkt mit seinem für die Dauer der Mission ständigen Begleiter, Oberst M. Petrović, nach Stragar, um die dortige Schießpulverfabrik der Armee zu besichtigen. Die Schießpulverfabrik von Stragar, die 16 Jahre zuvor in Betrieb gesetzt worden war und aus zwei Hauptgebäuden bestand, davon das eine die Fertigungsräume enthielt und das andere die Angestelltenwohnungen, erzeugte etwa 30 000 kg Schießpulver, dessen Gute „mit jener des englischen Pulvers“ gleichgestellt wurde; H. Herkt bewertete es auch als „ausgezeichnet“.

Major H. Herkt notiert auch Angaben über den Personalstand der serbischen Armee, ihre Ausstattung, die Dauer der Wehrpflicht u. a. m. So hatte z. B. Serbien nur 2 500 Mann unter Waffen, während aus bekannten Gründen das Groß der Armee aus der Miliz (Landsturm) bestand. Im stehenden Heer dauerte die Wehrpflicht acht Jahre. Die serbische Flotte besaß ein Dampfschiff mit sechs Geschützen und zwölf Schaluppen, die in der Schiffswerft von Kormorn gebaut waren.

Nach Abschluß der Besuche in Kragujevac und Stragar, kehrte Major Herkt nach Belgrad zurück, wo er von neuem vom Außenminister Garašanin, vom Kriegsminister Oberst Mondain, und von seinem Reisebegleiter Oberst Petrović in Audienz empfangen wurde. Schließlich wurde er vom Fürsten empfangen, der erneut „seinen freundschaftlichen Gefühlen und guten Absichten für unser Land“ Ausdruck gab und ihn beauftragte, dem Fürsten Alexander Ion Cuza zu übermitteln, daß die serbische Regierung bereit sei, wann immer zwei Batterien mit je sechs „kriegsbereiten“ Geschützen an Rumänien abzutreten. Ihr Gegenwert wurde unter günstigen Bedingungen berechnet und keine Amortisationskosten der Ausrüstungen angerechnet werden. Es war dies ein Entgegenkommen, das nicht übersehen werden darf. Sollte Rumänien aber einen größeren Bedarf an Batterien haben und mehr Geschütze kaufen wollen, so konnte Serbien innerhalb von 15 Monaten sechs Batterien liefern.¹⁸

Mit der Überreichung eines „eigenhändig“ vom serbischen Fürsten an den Fürsten Rumaniens¹⁹ geschriebenen Briefes fand diese erste Mission des Majors H. Herkt ihren Abschluß.

¹⁸ Diese Einzelheiten und andere von minderer Bedeutung werden im Bericht erwähnt, den Herkt dem Fürsten vorgelegt hatte und den General P. V. Năsturel in der „Revista artileriei“ (XXVI, September 1912, S. 555–562) veröffentlichte.

¹⁹ Das Wichtigste aus dem Briefwechsel zwischen den beiden Fürsten wurde veröffentlicht in den Studien oder Aufsätzen über die rumänischen-serbischen Beziehungen, von R. V. Bossy, a. a. O., S. 15–16, 27–28 und 56–59; F. G. Florescu, a. a. O., S. 217 usw.

Die Mission des Oberstleutnant H. Herkt im Jahre 1865

Nach einem Zeitraum von drei Jahren, in dem er zum Oberstleutnant befördert und zum Direktor des Bukarester Zeughauses der Artillerie ernannt worden war, das er als solcher von Grund auf hat wiederaufbauen lassen, wird H. Herkt vom Fürsten Alexander Ion Cuza erneut zu Fürst Michael Obrenović in Mission geschickt. Nun konnte der gegenseitige Erfahrungsaustausch von gleich zu gleich stattfinden, denn der rumänische Militärabgesandte hatte diesmal nicht nur zu beobachten, sondern konnte auch mitteilen aus seiner eigenen Erfahrung in den Arsenalen Belgiens, wohin er zur Fachausbildung geschickt worden war und im Bukarester Arsenal, wo schon fieberhaft und erfolgreich gearbeitet wurde. Denn obwohl bei dem am 5. Juli 1865 begonnenen Besuch dem Fürsten von Serbien einige der ersten im Bukarester Arsenal hergestellten Waffen vorgeführt werden sollten, war er in erster Reihe eine Gelegenheit, zu einem neuen und nutzbringenden Erfahrungsaustausch mit den serbischen Fachleuten, da nun die jeweiligen militärischen Industrieobjekte, die in jedem der beiden Länder bestanden, sich messen konnten, schwache oder überlegene Stellen erfassen konnten u.dgl.m. Die Reise des Jahres 1865 war also keine einfache protokollarische Vergnügungsreise, so wie man im Rahmen der karglichen Informationen, über die man verfügte, hatte annehmen können, sondern — wie ersichtlich sein wird — ein ausgesprochener Vergleichstest des in beiden Ländern auf diesem Gebiete geleisteten, der zu Berichtigungen, Verbesserungen, Umstellungen beitragen sollte.

In Belgrad angelangt, begab sich Oberstleutnant H. Herkt zum Sitze der rumänischen diplomatischen Vertretung,²⁰ die vor kurzem in der serbischen Hauptstadt beglaubigt worden war und nahm durch die Vermittlung des Sekretärs der Vertretung, Prohasca, die Verbindung zu Oberst M. Petrović auf, der inzwischen Kriegsminister geworden war und bei dem er sich vorstellte. Nachdem er diesen über den Auftrag der ihm in Bukarest erteilt worden war in Kenntnis gesetzt hatte, vermittelte ihm Oberst Petrović eine Audienz bei Fürst Michael Obrenović, der sich in Archangelovac zur Kur befand. In Begleitung von Hauptman Ivanović, Abteilungsleiter im Kriegsministerium, brach er nach Archangelovac auf, das in unmittelbarer Nähe von Bučovice liegt; schon am nächsten Tag wird er vom Minister des Auswärtigen I. Garašanin empfangen, mit dem zusammen er sich dann bei Fürst Michael vorstellt, dem er ein Schreiben des Fürsten von Rumänien überreicht, mitsamt einem „Karabiner und einem Lefauchaux Revolver von 12 mm,²¹ um zu beweisen, daß auch in Bukarest das Heer solide organisiert wird“.²² Fürst Michael fühlte sich durch das erhaltene Geschenk beehrt, erklärte, daß es ihm „eine große Freude“ bereitet habe und daß er „erfreut sei über die guten Beziehungen, die zwischen Rumänien und Serbien bestehen und daß S. Hoheit hoffe, daß diese Beziehungen immer so eng sein werden“. Damit war die Audienz beim Fürsten zu Ende, wonach Herkt noch etwa eine Stunde mit dem Kriegsminister konferierte. Der serbische Staatsmann äußerte seine Zustimmung zur Regierungsweise Cuzas und erklärte seinerseits, daß „er und ganz Serbien die gewaltigen Akte zur Organisation und Regeneration Rumaniens bewundere, die von S. Hoheit Alexandru Ion I. Cuza vollbracht werden, dessen Name sich dadurch die Unsterblichkeit erobert“.²³

In Archangelovac verbrachte Herkt zwei Tage, während derer er den Fürsten auf seinen Fahrten nach Bučovice zur Kur begleitete und sodann gemeinsam mit ihm, dem Außenminister Garašanin und einer Gruppe von Offizieren aus dem Gefolge, an dem Probeschießen mit den im Bukarester Zeughaus hergestellten Waffen teilnahm. Das Probeschießen mit auf 200 m Entfernung aufgestellten Zielscheiben verlief — berichtet Herkt — „sehr genau“ und Fürst

²⁰ Siehe: *Reprezentanțele diplomatice ale României* [Die diplomatischen Vertretungen Rumäniens], Bd. I (1859—1917), Editura politică, Bukarest, 1967, S. 134—154.

²¹ H. H., *Istoricul primelor stabilimente de artilerie ...* S. 321.

²² „Revista artileriei“, XX, Mai-Juni 1906, S. 511.

²³ „Revista artileriei“, XXVI, September 1912, S. 568—569.

Michael und alle Anwesenden „bewunderten die gute Konstruktion der Waffen“. Es war dies das erste Gutezeugnis für die Waffen, die seit jungster Zeit im rumänischen Arsenal erzeugt wurden.

Bevor Herkt von Archangelovac nach Kragujevac fuhr, um ein zweites Mal die „militarischen Anlagen Serbiens“ zu besichtigen, wird er erneut von Fürst Michael empfangen, der wiederholt seiner „Freude über die guten Beziehungen zwischen beiden Staaten“ Ausdruck gibt und ihm sein Bildnis mit einer Widmung schenkt. Während seines Aufenthaltes in Kragujevac, wo er mehrere Tage verweilt, beobachtet er, vergleicht er, beteiligt er sich an Schießübungen, um eine genaue Vorstellung vom Werte des Bukarester Arsenalis zu erhalten, dessen Gründer er war, und um alle möglichen Lehren, von denen zu ziehen, die große Erfahrung hatten. Er stellt fest, daß einige Maschinen aus der „Kanonenfabrik“ zwar nicht mehr die modernsten sind, aber trotzdem noch „gute Ergebnisse“ zeitigen. Hingegen bemerkt er, daß einige neue Maschinen mit größerer Nutzleistung herüber gebracht worden waren, davon eine für die Herstellung gezogener Geschützrohre und mehrere für die Fertigung der Geschosse, „so daß dieser Zweig viel perfektionierter ist, die Kanonen sowie Projektile sehr sorgfältig ausgeführt sind und tadellos mit denen verglichen werden können, ²⁴ die in anderen Staaten Europas erzeugt werden. Desgleichen lassen die Lafetten nichts zu wünschen übrig.“ Gunstig beurteilt er auch die Munitionsanstalt, die er als „gut organisiert“ bezeichnet; Maschinen und Apparate für die Herstellung von Zundhütchen sind die gleichen, wie in Bukarest, es fehlen aber Maschinen zur Herstellung der Sprengpfropfen, die daher von Hand verfertigt werden. Aus diesem Grunde wird ihre Güte beeinträchtigt im Vergleich zu jenen, die maschinell ausgeführt werden, wie dies z. B. im Arsenal von Bukarest der Fall ist.

Unter dem Eindruck des in Kragujevac Gesehenen, beweist H. Herkt die Vorteile der Einstellung von Zivilarbeitern statt, wie in Rumänien, von Militär. Arbeit mit Zivilisten erhöht die Produktion und vermindert das Leitungspersonal; aus diesem Grunde schlägt er vor, nach der serbischen Erfahrung, auch in Rumänien dieses System einzuführen, und zwar, „ab 1. Januar des nächsten Jahres“.²⁵

Im Schlußteil seines zweiten Berichtes gibt Herkt noch einige Einzelheiten über die Organisation des serbischen Heeres, so wie er sie in Erfahrung gebracht hatte, dessen stehende Einheiten aus zwei Infanteriebataillonen, einer Kavallerieeskadron, vier berittenen Batterien und einer Kompanie Genietruppen bestanden.

Bei seiner Abreise aus Belgrad nach Rumänien überreichte ihm der serbische Kriegsminister ein schönes und symbolisches Geschenk von Seiten Fürst Michaels für die Zeughäuser von Bukarest; eine Kasette, in der drei Projektile enthalten waren. Zugleich wurde um die Zusendung einer Schachtel „Streuprojektile“, des Plans der Vertikalsage, die in unseren Werkstätten benutzt wird und die Flugbahn unserer gezogenen Kanone ²⁶ gebeten. Auf sein Ansuchen erhielt Oberstleutnant H. Herkt noch einige Modelle von Zündern, ein Visier, die Pläne einiger Maschinen und das Versprechen, nachtraglich auch andere Pläne nachgeschickt zu bekommen, die er als notwendig erachtet hatte.

Dies sind in großen Zügen die Eindrücke, mit denen Oberstleutnant H. Herkt von seinem zweiten Erfahrungsaustausch in Serbien zurückkehrte. Sie sind das Ergebnis gegenseitiger Informationen, technischer Beratung und fachlicher Unterstützung, die sich seit dem Jahre 1862 zwischen den beiden Zeughäusern als Ausdruck der Beziehungen zwischen Rumänien und Serbien angebahnt hatten.

²⁴ Gen. P. V. Năsturel, *Contribuțiuni* . . . , S. 159 ș. auch „Revista artileriei“, XX, Mai-Juni 1906, S. 513.

²⁵ Gen. P. V. Năsturel, *Din corespondența* . . . , S. 573.

²⁶ „Revista artileriei“, XXVI, September 1912, S. 574, 575.



Welches waren nun die Ergebnisse und die Bedeutung der beiden Besuche, die einer der hervorragendsten Offiziere der rumänischen Armee im Verlaufe von drei Jahren in Serbien gemacht hatte? Es ergibt sich die Notwendigkeit eines summarischen Durchdringens der offiziellen Hülle der Unterlagen und dies umso mehr, als, wie zu ersehen war, H. Herkt sowohl das erste, als auch das zweite mal seine Gespräche auf höchster Ebene führte. Dies sei nun hier versucht, doch in umgekehrter Reihenfolge der Besuche, da zwischen dem Ziele des einen und dem Zwecke des anderen zweifelsohne qualitative Unterschiede bestehen.

Der Auftrag Oberstleutnants H. Herkt im Sommer 1865 beschränkte sich offenbar nicht auf die Überreichung einiger Prototypen der im Arsenal von Bukarest hergestellten Waffen, das vor kurzem die Fertigung aufgenommen hatte. Er verfolgte — unter dem Vorwand dieser protokollarischen Geste — tatsächlich einen Erfahrungsaustausch mit den serbischen Experten zu einem Zeitpunkt, da ein dem Kragujevac-er Zeughaus ähnliches in Bukarest zu funktionieren begonnen hatte. Es ist sicher, daß die Gespräche, die er mit Fürst Michael Obrenović sowie mit den Inhabern von zwei der wichtigsten Ministerien — das Außen- und das Kriegsministerium — geführt hatte, auch andere Aspekte der militärischen Zusammenarbeit zwischen den zwei Staaten betroffen haben, die sich in dem gleichen erbitterten Kampf um ihre Unabhängigkeit und Souveränität befanden; oder sollte vielleicht ein Abkommen, das drei Jahre früher eingeleitet worden war, wieder aufgenommen und verbessert worden sein?

Die Reise i. J. 1862 hatte einen weiteren Rahmen als die des Jahres 1865, als zwischen dem rumänischen Abgesandten und den Offiziellen Serbiens keine andersartigen Unterhandlungen stattfinden konnten, als nur ein militärischer Erfahrungsaustausch. Wie immer dem auch sei, der Besuch vom 1./12. — 12./24. August 1862 hatte, abgesehen vom offen zugegebenen informatorisch-dokumentarischen Charakter der bedingt war durch die Absicht industrielle Unternehmungen für die Bedürfnisse der Armee in Rumänien zu schaffen, wenigstens zwei Ziele verfolgt, die zweck- und sinnmäßig die Stellungnahme der Außenpolitik ausdrückten, die beide Staaten dauernd und unentwegt im Auge hatten, zumindestens ab dem siebenten Jahrzehnt des vergangenen Jahrhunderts. Einerseits die Ausstattung der rumänischen Artillerie mit Geschützen, die im Kragujevac-er Arsenal hergestellt sind. Eigentümlich ist indessen die Tatsache, daß die rumänische Regierung keine einzige Kanone gekauft hat, obwohl sie zu günstigen Bedingungen angeboten wurden und gutemäßig entsprachen. Es konnte sein, daß der Hauptgrund dafür in der Schwierigkeit lag, den an sich heiklen Transport so durchzuführen, daß die Großmächte nichts davon erfuhren. Tatsache ist, wie H. Herkt feststellt, und er ist dazu der berufenste, daß der rumänische Staat „die von der serbischen Regierung angebotenen Kanonen nicht in Empfang nahm“.²⁷ Vor verhältnismäßig kurzer Zeit wurde die Meinung wieder aufgegriffen, daß „das rumänische Heer von Seiten der Belgrader Regierung 24 Kanonen erhalten habe,²⁸ weil ihrerseits die rumänische Regierung den Waffentransit im Jahre 1862 erleichtert hatte. Nichts bestätigt diese Behauptung außer den Aufzeichnungen des Oberstleutnants H. Arion in einem Brief vom 17./29. Februar 1863 an H. Herkt.²⁹ Die Informationen, auf die sich Arion berief, waren falsch. Es ist in diesem Jahrzehnt und auch im folgenden, nirgends und nie etwas bekannt, aus dem hervorgehen würde, daß die rumänische Artillerie mit einem solchen Material ausgestattet worden wäre. Mehr noch, und damit durfte

²⁷ „Revista artileriei“, XXVI, September 1912.

²⁸ C. C. Giurescu, *Tranzitul armelor sîrbeşti prin România*, S. 56—57.

²⁹ Oberleutnant H. Arion schrieb: „...mochte ich Ihnen mitteilen, daß als Dank für die Dienste, die unsere Armee Serbien gelegentlich der Waffendurchfuhr leistete, Serbien uns vierundzwanzig Kanonen mit nichtgezogenen Rohren geschenkt hat, doch ist das ein Geheimnis, das wahrscheinlich noch bewahrt werden muß.“ Siehe: General R. Rosetti, *Lettres militaires roumaines (1862—1863)*, in „Revue historique du sud-est européen“, VI (1929), 4—6, S. 167.

die Frage endgültig entschieden sein, Fürst Cuza erwähnt in seinem Briefe an Napoleon III., in dem er eine Bilanz seiner Tätigkeit auf militärischem Gebiet macht, auch nichts davon.³⁰

Andererseits bedeutet der i. J. 1862 von Major H. Herkt ausgeführte Auftrag mehr als ein Zwiegespräch über militär-technische Themen oder eine eventuelle Transaktion über Waffen. Er war bestimmt Grundlagen zu schaffen — und diese konnten unter den entsprechenden Bedingungen nur strengstens geheim sein — für die Beziehungen zwischen den beiden Staaten und ihre politischen Ambitionen. Diese Grundlage, meines Erachtens nach ein Bündnisvertrag zwischen den beiden Staaten, von den serbischen Geschichtsforschern bestritten, da sie der Meinung sind, „dieses (rumanisch-serbische — C.C.) Bündnis konnte nicht bis zum Abschluß eines Vertrages führen“,³¹ wurde von zahlreichen rumanischen Historikern als möglich betrachtet. Einige davon gehen dabei aus von den Angaben bestimmter Urkunden, andere betrachten es als der Logik der Dinge entspringend. Der erste, der die Hypothese der Existenz eines im Jahre 1862 abgeschlossenen rumanisch-serbischen Geheimvertrages aufwarf, war Gh. Duzinchevici, und zwar, eines Vertrages, auf dessen Grundlage die Durchführung der für Serbien bestimmten Waffen stattgefunden hatte und der die dabei entschlossene Haltung Rumaniens erklärt.³² Diese Idee wurde von R. V. Bossy übernommen, der die Möglichkeit nicht ausschließt, daß im Verlaufe der Reise aus dem Jahr 1862 „nicht nur eine Verständigung über die Aufrüstung, sondern vielleicht auch ein politisches Abkommen“,³³ zustande gekommen ist, obwohl — und er hinzufügt — „bis heute in Briefwechsel der beiden Fürsten keine Anspielung auf einen derartigen Akt zu finden sei.“³⁴ Riker ist auch der Meinung, „es wäre logisch anzunehmen, daß Michael (Obrenović — C.C.) gewisse Abmachungen mit Bukarest gehabt hatte.“³⁵ Schließlich meint C. C. Giurescu bei der Analyse der serbischen Waffendurchfahrt, daß Herkt einen Geheimauftrag gehabt hätte, was sich aus der Art, wie die Sachen verliefen, folgern läßt, obwohl „wir offenkundig diesbezüglich kein schriftliches Dokument besitzen.“³⁶ Er vermutet aber, daß es kaum „zu einem formellen Bündnis gekommen sein dürfte, das als rechtlicher Vertrag seinen Niederschlag fand.“³⁶

Und trotzdem hat Major H. Herkt, ein vor allem militärisches Bündnis unterzeichnet.

Zu den bisherigen Beweisführungen zu Gunsten der Schlüsse, die zur Kategorie derjenigen gehören, „die sich aus der Logik der Dinge ergeben“, seien noch zwei hinzugefügt: die strenge Geheimhaltung des Besuchs und das vollständige Stillschweigen, das nachträglich darüber von allen in seine Zwecke Eingeweihten bewahrt wurde und das erst gegen Ende des 19. und Anfang des 20. Jahrhunderts gebrochen wurde.

³⁰ „Als ich gewählt wurde — schrieb Al. I. Cuza — besaßen die Vereinigten Fürstentümer nicht mehr als 4—5000 Gewehre aus der Zeit der Kaiserin Katharina und etwa zehn wertlose Kanonen türkischen, russischen oder österreichischen Ursprungs. Schießpulver, Geschosse, Zündkapseln kamen nur aus Österreich; ohne dessen Einwilligung konnte kein Schuß abgefeuert werden. Heute besitze ich 70 000 Gewehre mit gezogenen Läufen, die in Frankreich gekauft wurden. Die 25 000 nicht gezogenen Gewehre... wurden den Gemeinden verteilt, in denen ich einen Wachdienst eingeführt habe, der die Dorfbevölkerung mit den Waffen vertraut macht und sie darauf vorbereitet, im Notfalle ihre Heimat zu verteidigen. Die Artillerie verfügt über 72 Geschütze mit gezogenem Rohr, nach französischem Modell und in Frankreich gebaut... (siehe Gh. Brătianu, a. a. O., S. 137).

³¹ S. Iancovici, Besprechung des Buches von Grgur Jakšić und Vojislav J. Vučković, *Spolna politika Srbije za Vlade kneza mikaila (Prvi balkanski savez)* (Die Außenpolitik Serbiens zur Zeit des Fürsten Michael Obrenović, (erstes Balkanbündnis)], Belgrad, 1963, in „Studii“, XVII (1964), 6, S. 1445.

³² Siehe Gh. Duzinchevici a. a. O., S. 58 „Wir nehmen an, daß bei dieser Gelegenheit die Grundlagen des serbisch-rumanischen — Vertrages — unser Dokument erwähnt ein Handelsabkommen und andere — geschaffen wurden, so daß die Durchführung der serbischen Waffen durch Rumänien sich daraus ergeben hätte“, folgert er.

³³ R. V. Bossy, a. a. O., S. 15.

³⁴ *Ebda*, S. 11.

³⁵ T. W. Riker, a. a. O., S. 486.

³⁶ C. C. Giurescu, *Tranzitul...*, S. 41.

Zweifelsohne wurden wir uns aber mit diesen Argumenten so wie bisher im Bereiche der Vermutungen bewegen. Indessen fügen wir die persönliche Aussage des Majors H. Herkt bei, die bis jetzt unbeachtet geblieben war: „Jedenfalls hatte meine Mission in Serbien — schrieb H. Herkt in seinem von General Năsturel veröffentlichten Bericht — als Ergebnis auch den Abschluß einer Art von Bündnis zwischen Serbien und Rumänien, das sich kurze Zeit später in der Überfahrt bei Gruia der russischen Waffen für Serbien offenbarte, sowie in den engen Beziehungen, die in der Folge zwischen den beiden Staaten bestanden.“³⁷

Es ist übrigens schwer anzunehmen, daß die Genehmigung für die Durchführung der serbischen Waffen eine bloße Momentmaßnahme darstellt; sie hatte ihren Grund eben in der Existenz eines beide Staaten verbindenden Vertrags, der kein anderer sein konnte, als der, den H. Herkt im August 1862 abgeschlossen hatte und der die Voraussetzung jener kühnen Aktion darstellte.

Jedweder Kommentar darüber hinaus ist überflüssig. Diese Zeilen dürften einige äußerst wichtige Elemente im Rahmen der rumänisch-serbischen Beziehungen im Zeitraume zwischen 1859 und 1866 klären, über die noch Ungewißheit herrschte. Diese Beziehungen haben an sich eine besondere Bedeutung im gemeinsamen Kampf der beiden Völker um Freiheit und Unabhängigkeit. Hieraus ergibt sich, daß der im August 1862 von Major H. Herkt abgeschlossene Bündnisvertrag ein politisch-militärisches Abkommen in erster Linie für gegenseitige Hilfeleistung sein mußte, der umfassende und tiefgehende Bedeutung für beide Völker hatte.

C. Căzănişteanu

³⁷ „Revista artileriei“, September 1912, S. 574—575.

NEW APPROACHES TO THE STUDY OF SOUTHEAST EUROPEAN HISTORY IN THE UNITED STATES OF AMERICA

In November 1962 the historians of Southeastern Europe took stock of the achievements of their colleagues and of their own at a conference dedicated to a review of attainments since World War II. At that remarkable international symposium organized by the Sudosteuropa-Gesellschaft in Munich I expressed both doubts and hopes in assessing the work of American students of Southeast European history. It was evident then that the opportunities for research in Southeastern Europe and for exchanges of ideas and data within the international scholarly community would be enhanced in the sixties with resultant benefits for the profession. That trend was recorded in 1962 and indeed our expectations were fulfilled. In quantitative terms alone the number of books and articles devoted to one or another problem of Southeast European history has increased at a prodigious rate in the last few years. The most recent report on the "state of the art" compiled by Charles and Barbara Jelavich in 1967 contains no less than 399 references of which most represent monographic studies by American scholars. Articles have also become more numerous as can be ascertained by editors of journals on East European affairs.

Not only has there been an increase in the quantity of the scholarly production but there has also been one in the variety of the subject matter and quality of the finished products. This situation reflects the greater availability of source materials and greater linguistic proficiency of American scholars. Both factors have allowed topical diversification, however, not at the cost of sacrificing the traditional warhorses of American historical scholarship—diplomatic history and the history of nationality problems in Southeastern Europe. It is noteworthy that studies on social and intellectual history have become common and that a fair share of the monographs published in recent years is devoted to economic and military problems. Nevertheless, altogether too many of the serious historical works published by American scholars remain restricted to problems of national history and particularly to Greek, Romanian, and Yugoslav history. Thus, the last few years have witnessed the appearance of such valuable studies as William Kaldis' *John Capodistrias and the Modern Greek State*, Stephen Xydis' *Greece and the Great Powers, 1944—1947*, Barbara Jelavich's *Russia and the Greek Revolution of 1843*, and John Petropoulos' *Politics and Statecraft in the Kingdom of Greece, 1833—1843*, all on Greek problems; Sherman Spektor's *Rumania at the Paris Peace Conference*, Radu Florescu's *The Struggle Against Russia in the Rumanian Principalities, 1821—1854*, Keith Hitchins' *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849*, and Stephen Fischer-Galati's *The New Rumania: From People's Democracy to Socialist Republic*, all on Rumania; and Ivo Lederer's *Yugoslavia at the Paris Peace Conference*, Gunther Rothenberg's *The Military Border in Croatia, 1740—1881*, Woodford McClellan's *Svetozar Markovic and the Origins of Balkan Socialism*, and Peter Sugar's *The Industrialization of Bosnia-Hercegovina, 1878—1918*, all

on Yugoslavia. By contrast only one major study has been published on Albanian history, Stavro Skendi's *The Albanian National Awakening, 1878—1912*, and none on Bulgaria.

Significant as the writing of monographs devoted to problems of national history may be, it is our view that supranational problems are more deserving of investigation by American students of Southeastern Europe. The tremendous expansion of historical scholarship in Southeastern Europe *per se* and corollary production of significant contributions to all aspects of the history of Bulgaria, Romania, Yugoslavia and so forth has virtually eliminated the necessity for the production of parallel studies by American scholars. Such parallel production would seem justified only in exceptional cases when the reevaluation or reexamination of controversial problems could lead to meaningful explanations of major historical issues. The utilization of archival and other primary sources available in Southeastern Europe should be used — at least in our estimation — for comparative historical studies devoted to problems that transcend national historic interests and boundaries.

It is true that materials have been used for such purposes in recent years with gratifying results. In fact, American scholars have reexamined many of the problems of the defunct Habsburg and Ottoman empires. The impressive monographic studies by Roderic Davison on *Reform in the Ottoman Empire, 1856—1876*, and Robert Devereux on *The First Ottoman Constitutional Period*, and the several contributions contained in the monumental collection of essays on *The Nationality Problem in the Habsburg Monarchy in the Nineteenth Century: a Critical Appraisal* bear witness to the benefits derived from international scholarly collaboration and improved opportunities for research.

More important than reevaluation and reexamination are modernization of methodology and introduction of new techniques in the study of historical problems. In this respect there is still much to be done. The study of universal historical problems in an historically valid area context — for instance, class relationships, revolutionary phenomena, ideological influences, general economic development — has just begun. The pioneer efforts by William McNeill in his *Europe's Steppe Frontier, 1500—1800* and Traian Stoianovich in his *A Study in Balkan Civilization* are noteworthy for their originality and perhaps for having inspired other scholars to broaden the scope of their own work in Southeast European history. The likelihood of modernization on any significant scale, however, appears remote. The linguistic problems are frequently unsurmountable and the number of mature scholars engaged in the study of Southeast European history is too small to allow for meaningful innovation in the foreseeable future. The trend, even in the case of works planned for the next few years, is for continuation of basic research on basic problems.

Stephen Fischer-Galati

Boulder — Colorado

LE SYMPOSION INTERNATIONAL SUR «L'IDÉE
IMPÉRIALE À BYZANCE, EN OCCIDENT ET DANS LES
PAYS SLAVES AU MOYEN ÂGE»

(Thessalonique 24–29 Août 1969)

Thessalonique a été, voici quelques mois, le siège d'un très intéressant Symposium international qui a porté sur l'idée impériale à Byzance, en Occident et dans les pays slaves au moyen âge. L'initiative en fut assumée par le Centre d'Etudes byzantines et par l'Institut d'Etudes balkaniques de Thessalonique. Le comité d'organisation groupait, sous la présidence du Professeur Ch. Fragistas, les Prof. N. Andriotis, P. Christou, J. Karayannopoulos, Basile Laourdas, St. Pélékanidès et Ap. Vakalopoulos. Le comité exécutif était réduit à MM. Fragistas, Président du Centre d'Études byzantines et de l'Institut d'Etude balkaniques, Karayannopoulos, secrétaire général de la première de ces deux institutions, et Laourdas, directeur de la seconde.

Le Symposium fut inauguré le dimanche soir 24 Août par une réception donnée dans les jardins de l'Université par le Recteur et Madame L. Kapsoméno. Y participèrent des savants et des chercheurs d'Angleterre, d'Autriche, de Chypre, du Danemark, d'Espagne, des Etats-Unis d'Amérique, de Grèce, de la République Fédérale d'Allemagne, de Roumanie et de Tchécoslovaquie.

Les travaux commencèrent solennellement le lundi 25 Août, à 9 heures du matin à l'Université même, avec les allocutions que prononcèrent le Recteur, Prof. S. Kapsoméno, et le Prof. Fragistas. Après les messages de salut exprimés par les chefs de plusieurs délégations, l'on passa à l'ordre du jour. Sous la présidence du R.P.J. Gill, du Collège Heythrop d'Oxford, la parole fut donnée à trois éminents savants. Le Prof. A. H. M. Jones, de l'Université de Cambridge, présenta une communication sur *The Emperor and the Church from Constantine to Justinian*. Puis ce fut le tour du Prof. E. Condurachi, de l'Académie roumaine, qui parla de *Tradition et innovation dans la législation de Léon le Sage*. Enfin, le Prof. V. Beševliev, de l'Université de Sofia, disserta sur *Die Widerspiegelung der Kaiseridee bei den Protobulgaren*.

L'après-midi et les jours suivants les séances se déroulèrent dans le cadre propice de la riche bibliothèque de l'Institut balkanique. Sous la présidence du Prof. Condurachi, on suivit, avec le même intérêt que dans la matinée, les communications du R. P. J. Gill, *Emperor Andronicus II and Patriarch Athanasius*, du R.P.S. Charkianakis, directeur du Centre patriarcal d'Etudes patristiques de Thessalonique (monastère de Vlatadon), *Die Stellung des Kaisers in der byzantinischen Geistigkeit dogmatisch gesehen*, de I. M. Petritakis, des Archives du Droit ecclésiastique et canonique d'Athènes, *Intermédiations dynamiques des empereurs byzantins dans*

les affaires ecclésiastiques, et de K. K. Papoulidès, de la Société des Etudes macédoniennes, *La place de l'empereur à Byzance pendant les Conciles œcuméniques*.

Le mardi 26 Août, le Prof. H. Hunger, de l'Université de Vienne et secrétaire de l'Académie des Sciences d'Autriche, présida les communications présentées par le R.P.R. Roca-Puig, de Barcelone, *Citas y remienciencias bíblicas en las Anáforas griegas más primitivas* ; P. Ş. Năsturel, de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest, *Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains* ; V. Tăpkova-Zaimova, secrétaire du Centre national bulgare d'Etudes balkaniques de Sofia, *L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare au moyen âge* ; I. Barnea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest, *Sceaux des empereurs byzantins découverts en Roumanie* et S. Troianos, des Archives d'Histoire du droit, Athènes, *Die Sonderstellung des Kaisers im früh- und mittelbyzantinischen kirchlichen Prozeß*.

L'après-midi ce fut le Professeur V. Beşevliev qui donna la parole à E. Stănescu, de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest, lequel se pencha sur *Les formes de contestation de l'idée impériale au XI^e siècle*, puis à O. Kresten, de la Commission byzantine de l'Académie d'Autriche, qui développa son exposé *Zur Pertinenzzeit der Byzantinischen Kaiserurkunde*, à Mademoiselle B. Papouliă, de la Fondation Royale de la Recherche, Athènes, qui fit connaître *Die griechische Universalismus- und römische Kaiseridee* et, enfin, au Prof. J. W. Barker, de l'Université du Wisconsin, Madison, qui aborda *The Problem of Appanages in Byzantium during the Paleologan Period*.

Le mercredi matin 27, la présidence revint à ce dernier. L'auditoire écouta alors les contributions de D. Angelov, de l'Université de Sofia, *Über die ideologischen Grundlagen der Königsherrschaft im mittelalterlichen Bulgarien* ; de K. P. Kyrris, du Centre de la recherche scientifique de Nicosie, *The Dichotomy of Imperial Institution in the Byzantine Empire during the Period 1341—1354* ; d'Oct. Iliescu, conservateur en chef du Cabinet numismatique de l'Académie roumaine, *L'héritage de l'idée impériale byzantine dans la numismatique et la sigillographie roumaines au moyen âge* ; de W. E. Kaegi Jr., de l'Université de Chicago, *The Emperor's Relations with the Byzantine Army* et de B. Laourdas, *Thomas Magistros on Kingship*.

L'après-midi fut occupé par les contributions de P. Christou, de l'Université de Thessalonique, *The Missionary Task of the Byzantine Emperor* ; de P. Schreiner, de l'Université de Munich, *Zur Bezeichnung megalos und megalos basileus in der byzantinischen Kaisertitulatur* et de B. Rubin, Université de Cologne, *Weshalb studieren wir das byzantinische Herrscherbild und was hat es der Gegenwart zu sagen?*, toutes trois présidées par R. W. Hartle, du Queens College, City University de New York.

La matinée du 28 Août s'ouvrit, hors programme, avec la lecture de la communication envoyée par Petre Diaconu, de l'Institut d'archéologie de Bucarest, *L'idée impériale dans le folklore roumain*, puis le président, Prof. P. Christou, donna la parole à J. Anastasiou, *The Imperial Concept in the Vitae of Cyril and Methodius* et, enfin, à R. W. Hartle, *Louis XIV between Heroism and the Métier de Roi*.

Comme de règle, toutes les communications soumises au Symposium furent suivies de discussions, parfois chaudes, rarement sévères, souvent animées, mais toujours d'une parfaite probité scientifique et d'une courtoisie impeccable.

Outre les historiens qui soutinrent les communications que nous venons d'énumérer et qui presque tous s'inscrivirent aux débats, il convient de retenir aussi la présence souvent active de spécialistes comme Ch. Fragistas, J. Karayannopoulos, G. Kohas, Maria S. Théocharis, Pan. Yokotopoulos, Cl. Tsourkas (Grèce), K. Hannestad (Danemark), J. Barros, A. Bralong, J. T. A. Koumoulidès, et S. Xydis (U.S.A.), V. Căndea et N. Camariano (Roumanie), M. Loos et B. Zástěrová (Tchécoslovaquie). Assistèrent également quelques étudiants inscrits au doctorat, comme Yota Asimakopoulou (Thessalonique) et Annie Pralong (Paris). La gratitude enfin des congressistes fut acquise dès le premier jour à Madame Irène-Despina Papastathis-Tsourkas, de l'Institut balkanique, et à ses jeunes collègues, M-me O. Panayo-

tidou et M-lles A. Ioannidou, G. Ioannidou et A. Papatsouma qui, toutes, surent faire face avec un zèle parfait aux tâches si souvent rébarbatives du secrétariat.

Le recueil des Actes du Symposion paraîtra, nous l'espérons, dans le courant de l'année 1970. Ils constitueront avant tout un appoint sensible et plus d'une fois essentiel à la connaissance de l'idée impériale à Byzance et dans le Sud-Est européen. Les historiens roumains y trouveront de leur côté matière à approfondir certains aspects encore mal connus de la survivance byzantine dans les Principautés Roumaines.



A la tension exigée des participants par les travaux du Symposion, fit suite une magnifique excursion de détente à travers la Macédoine. L'on prit donc la route dans l'après-midi même du 28. On visita ainsi l'antique Pella, la capitale de Philippe de Macédoine, où l'on admira notamment quatre mosaïques d'une rare beauté. Une halte rafraîchissante à Edessa permit de contempler longuement un panorama ineffable. Puis l'on atteignit sur le tard le but du voyage, Castoria. Un banquet, offert par la Société des Amis des Monuments byzantins et des Antiquités du département et son Président, M. Démétrios Papacostantinou, paracheva la soudure des amitiés déjà nouées à Salomique. Le lendemain matin, Madame Louisa Laourdas eut la bonne grâce de se faire le cicéron de l'excursion, notamment à l'église des Saints Anargyres Côme et Damien et au monastère de la Mavriotissa. Tout en les admirant à la faveur du soleil qui en redorait la brique ou les fresques, on ne pouvait pas ne pas déplorer que le temps limité empêchât de voir aussi nombre des autres merveilles de cet antique centre de la pelletterie grecque, fier de ses 70 églises et plus, ainsi que de ses vieilles maisons patriciennes, qui s'étaient pittoresquement et bien à l'aise entre son lac immense et les terrasses de ses collines. Au début de l'après-midi l'on réintégra les autocars pour regagner, par une autre route que la veille, Salomique. On y arriva à la brune, après une intéressante halte à l'église de Kozani.

Pour les membres de la délégation roumaine — la plus nombreuse des délégations étrangères qui participèrent à ce symposion — les journées de Thessalonique ne signifieront pas seulement un jalon de plus sur la voie du progrès scientifique, mais un également sur celle du rapprochement humain.

Petre Ş. Năsturel

Documente și manuscrise literare [Documents et manuscrits littéraires]. Choix et publication des textes, notes et commentaires par Paul Cornea et Elena Pîru. Vol. I—II. Bucarest, Editura Academiei, 1967—1969. 386 pp. (I), 372 pp. (II) (Académie de la République Socialiste de Roumanie. Institut d'histoire et de théorie littéraire « George Călinescu »).

Un groupe de chercheurs travaillant sous l'égide de l'Institut d'histoire et de théorie littéraire « George Călinescu » de l'Académie roumaine a entrepris une vaste publication de documents et de manuscrits littéraires. Les deux premiers volumes se réfèrent principalement à l'époque de la révolution de 1848 et à celle immédiatement postérieure, qui présente une importance particulière pour le développement de la littérature roumaine. Il est inutile d'insister sur l'intérêt que les matériaux inédits publiés présentent pour l'histoire de la littérature et l'évolution de la culture et des idées durant cette période. Par le fait qu'ils concernent une époque de transformations sociales et qu'ils proviennent d'écrivains qui ont déployé une activité intense aussi bien dans leur pays qu'à l'étranger — où tant d'entre eux ont poursuivi leur lutte à côté de différents éléments d'une plus vaste émigration — ces documents présentent un intérêt qui dépasse celui strictement national. Les chercheurs des réalités sud-est européennes, en particulier, y trouveront des informations aussi intéressantes que variées, et d'autant plus accessibles que la plupart des pièces publiées sont en français.

Mentionnons ainsi, en premier lieu, les projets des années 1849—1851 — extraits des archives de Ion Ghica — concernant la publication d'un journal à Constantinople. Les circonstances qui ont donné lieu à cette initiative sont intéressantes aussi bien pour l'histoire de l'émigration roumaine que pour celle de la presse turque. En tant qu'agent diplomatique des révolutionnaires et du Gouvernement Provisoire. Ion Ghica, et à côté de lui d'autres leaders révolutionnaires émigrés en Turquie, avaient besoin d'un journal où ils puissent exposer devant l'opinion publique et les cercles diplomatiques de Turquie la cause et les droits politiques du peuple roumain. À défaut d'un organe de presse, ils étaient obligés de multiplier leurs mémoires à un grand nombre d'exemplaires.

Il existait de ce temps en Turquie plusieurs journaux de langue étrangère : à Constantinople, à Smyrne, sans parler des villes non turques de l'Empire ottoman. Le plus important, à cette date, était le « Journal de Constantinople », qui avait fusionné en 1846 avec l'« Echo de l'Orient ». Ce journal avait publié d'amples relations sur les événements des Principautés, tant de l'année 1848 que de la période antérieure. Il avait probablement reçu des subventions des princes régnants Gheorghe Bibescu et Mihail Sturdza, ainsi que, par la suite, de Barbu Știrbei. Il n'existait pas, à proprement parler, de journal d'opinion de langue turque. « Takvin-i vaka'i », paru en 1832, était un journal officiel (l'ancêtre de l'actuel Bulletin Officiel turc), bien qu'il ait eu au début une édition française qui publiait certaines nouvelles et comprenait aussi une partie non officielle. En 1840 paraissait un journal non officiel, « Djeride-i havadis », fondé par

un Anglais, W. Churchill, avec l'appui du grand vizir M. Rechid-Pacha. Contrairement à « Takvim-i vaka'i », ce journal n'avait pas un caractère officiel et publiait de nombreuses informations d'ordre commercial, ainsi que, plus rarement, des feuilletons et des articles.

Le projet de Ion Ghica visait à intéresser le gouvernement ottoman à la création d'un journal central — hebdomadaire au commencement — qui devait avoir des éditions en turc, arabe, roumain, grec, serbe et arménien. Le but qu'il invoquait était, d'une part, de contre-carrer l'influence russe, qui se faisait sentir dans différents journaux publiés ça et là dans l'Empire ottoman et, d'autre part, d'« enseigner aux populations de toute race et de toute croyance leurs véritables intérêts, leur montrer le chemin qui pouvait les conduire à un état prospère et rationnel . . . ». Le journal devait comprendre des articles concernant les domaines suivants : 1 — commerce, 2 — industrie, 3 — agriculture, 4 — travaux publics, 5 — chronique politique, 6 — littérature. Tous les articles des cinq premiers domaines devaient être rédigés en français, puis traduits dans les langues des éditions respectives. Seul le dernier chapitre, consacré à des sujets littéraires, était laissé « au génie de chaque population », afin que chacune ait « la faculté de se développer selon les besoins et son génie national ». Le projet s'occupe ensuite de la partie matérielle, proposant que les frais soient couverts par environ 8.000 abonnements. Un tel projet s'inspirait certainement non seulement des besoins ressentis par les émigrés de Constantinople, mais aussi de l'expérience en matière de journalisme d'un certain nombre d'entre eux. On connaît, ainsi, l'écho favorable suscité par les articles de Ion Ionescu de la Brad sur la nécessité et les moyens de relever le niveau de régions telles que Brousse, la Thessalie et la Dobroudja, où il avait entrepris des voyages d'études. Le compétent Noguez, directeur du « Journal de Constantinople », ne s'était pas contenté de publier de nombreux articles de cet auteur, mais il en donnait aussi des extraits qui s'épuisaient rapidement, ainsi que devait le rappeler par la suite le célèbre agronome et patriote roumain.

Ce projet, que Ghica lui-même situera plus tard en décembre 1849, pourrait de fait avoir été conçu l'année suivante, au moment de la parution des articles de Ion Ionescu de la Brad. En effet, beaucoup d'idées exposées dans le préambule du projet se retrouvent chez Ionescu de la Brad, que Ghica avait sans doute consulté lors de la rédaction du texte. A ce moment, les rapports de Ghica avec Noguez n'étaient pas des plus cordiaux. D'ailleurs l'attitude du journal, favorable jusque là aux Roumains, allait leur devenir hostile durant toute la période qui a précédé l'Union : d'où les efforts de Ghica pour faire aboutir son projet. Ce fait ressort de l'existence d'un second projet de journal roumain, datant, d'après son auteur, de 1851. On ignore ce que sont devenus ces projets et même s'ils ont donné lieu à des discussions de principe avec les autorités turques compétentes. Ils n'ont pu manquer de provoquer une forte réaction de la part de certains milieux, quoiqu'un tel journal eût correspondu aux vues du Divan impérial.

Le volume de documents et manuscrits littéraires contient également d'autres projets de journaux de Ion Ghica, mais pour la Roumanie cette fois-ci : un projet rédigé vers 1866, pour la fondation d'un bulletin d'information en langue étrangère, ainsi que la préface pour une revue littéraire qui n'a, de même, jamais vu le jour. Le premier volume de la collection comprend également des matériaux concernant d'autres écrivains du temps, parmi lesquels nous citerons la correspondance relative à la mission de D. Bolinteanu à Constantinople en 1861, en vue de la pleine reconnaissance de l'Union, ainsi que les matériaux concernant le publiciste français H. A. Ubcini et la correspondance de I. Voinescu II relative à la nécessité d'organiser l'émigration révolutionnaire roumaine de 1848.

Le second volume comprend des textes inédits et de la correspondance de Vasile Alecsandri, Ion Ghica, Petre Ispirescu, Mihail Kogălniceanu, C. A. Rosetti, dont beaucoup de pièces se rapportent à l'histoire si agitée du milieu du XIX^e siècle. Le volume commence par des poèmes français inédits de V. Alecsandri.

Il convient, ensuite, de souligner l'importance des manuscrits de Ion Ghica, notamment de ses « Notes historiques sur les Principautés, remises à Ahmed-Efendi sur sa demande », l'un des nombreux mémoires rédigés par Ghica à l'usage de celui qui allait être de mai 1850 à juin 1851, en remplacement de Fouad, commissaire de la Porte à Bucarest et Jassy, fonction créée à la suite de la convention de Balta-Liman (1849). Le mémoire — de fait un brouillon — comprend l'histoire des événements intérieurs et internationaux concernant les Principautés Roumaines depuis la convention d'Akkerman (1827) jusqu'à la révolution de 1848. Ahmed Vefik-Efendi (plus tard Pacha) était ami personnel de Ion Ghica et lui avait probablement demandé ce mémoire afin de s'informer sur les circonstances qui avaient abouti à la révolution de 1848. Le caractère subjectif des « Notes » de Ion Ghica est très justement relevé par les éditeurs, mais elles permettent en échange au lecteur de suivre l'évolution des idées de Ghica. Ce mémoire n'est du reste pas le seul élaboré par celui-ci à l'intention du commissaire ottoman. Un autre mémoire, également inédit, comprend — en ordre alphabétique — des données sur les principales personnalités et familles de boyards avec lesquelles Ahmed Vefik allait se trouver en contact, données aux accents extrêmement critiques dont ne sont exempts que les parents et les amis de l'auteur. Une lettre à Stratford Canning, ambassadeur de Grande-Bretagne à Constantinople, comprend, de même, des informations concernant notamment les rapports entre propriétaires fonciers et paysans, qui aux termes de la convention de Balta-Liman devaient recevoir une solution.

Un autre texte que le volume nous fait connaître est une lettre adressée au général polonais Wysoski de février 1850, qui met en lumière les idées fédéralistes nourries alors par Ghica, et qu'il devait renier, ainsi que le font remarquer les éditeurs au cours de la seconde moitié de l'année 1850. Cette évolution s'explique par l'attitude du gouvernement ottoman, qui se méfiait d'un tel projet, susceptible s'il était appliqué de mettre en danger l'intégrité de l'Empire ottoman. Ce fait ressort clairement de la correspondance de Ion Ghica et d'Ahmed-Efendi*.

Bien que déjà connu des chercheurs, le « Discours sur l'histoire de la culture et de la littérature roumaines », tenu probablement par Mihail Kogălniceanu en 1839, est publié pour son intérêt en tant que première synthèse de ce genre, destinée à l'étranger.

Soulignons encore l'importance des lettres de C. A. Rosetti à son épouse Maria Rosetti, écrites au cours des années 1853—1854 de Belgrade, Sofia, Negotin, Vidin et d'autres localités où le groupe de révolutionnaires dont faisait partie C. A. Rosetti espérait trouver un appui chez les autorités turques locales. Ces lettres sont importantes pour la connaissance de l'état d'esprit des populations locales et de la mentalité d'un certain nombre de commandants et de gouverneurs turcs. On apprend, ainsi, que le Pacha de Vidin était un « révolutionnaire », que aurait confié à Rosetti : « Je comprends ce que vous sentez pour votre patrie, car moi aussi je suis exilé » et Rosetti ajoute : « Il est égyptien ; il a été ministre et favori du pacha rebelle, et rebelle lui-même ; depuis qu'Abbas-Pacha gouverne, il a dû quitter sa patrie. Il nous a promis 3 000 fusils. » Mais tout en assurant Rosetti que la Porte lui avait recommandé de se conduire bien envers les Roumains et de tâcher de leur obtenir les sympathies d'autres commandants, tels que celui de Calafat, il faisait exactement le contraire, préférant même de subir des échecs militaires plutôt que de collaborer avec les Roumains (p. 287).

Les quelques passages que nous avons dû nous borner à signaler dans ce bref compte rendu permettent de voir l'intérêt que ces matériaux inédits présentent pour l'étude des problèmes du Sud-Est européen.

I. Matei

* Voir à ce sujet notre étude dans « Studia et Acta Orientalia », VII, sous presse.

CLÉOBULE TSOURKAS, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570—1646)*. 2^{ème} éd. révisée et complétée. Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1967, 441 [443] pp. +12 f.pl.

Dans l'histoire des recherches sud-est européennes et, particulièrement, des relations roumano-grecques, le nom de Cléobule Tsourkas demeurera associé à l'œuvre de Théophile Corydalée. Des 1948, Tsourkas avait publié à Bucarest, sous les auspices de l'Institut Balkanique, alors sous la direction du regretté Victor Papacostea, une première édition de son étude sur le philosophe grec, représentant la thèse de doctorat qu'il avait soutenue un an auparavant à l'Université de la capitale roumaine. C'était le fruit de nombreuses années de patientes recherches dans les bibliothèques et les archives de Roumanie, que Cléobule Tsourkas avait eu l'occasion de fréquenter assidûment au cours d'un long séjour qui avait fait de lui un ami pour toujours du peuple et de la culture roumains. Cette première édition n'avait bénéficié que d'une diffusion réduite, de sorte qu'une réédition s'imposait. Et cela d'autant plus que, vingt années durant, l'auteur n'avait cessé d'accumuler de nouveaux éléments susceptibles de faire connaître mieux encore l'œuvre du philosophe auquel il était resté fidèle.

Tsourkas ne laisse pas de nous étonner, lorsqu'il déclare qu'entre les deux éditions de son ouvrage sur Théophile Corydalée « aucune recherche ou étude n'a été publiée dans cette direction ». De même que, dès son édition de 1948, nous fîmes surpris d'apprendre par la *Préface* le peu d'intérêt suscité jusqu'à cette date par l'histoire de la philosophie grecque des XVII^e — XVIII^e siècles. Certes, l'hellénisme moderne ne pouvait prétendre exercer sur la pensée européenne une influence comparable à celui de l'Antiquité et du Moyen Age. N'empêche que ce chapitre du développement de la philosophie contenait en germe toute l'évolution culturelle de l'Europe du Sud-Est ; sans le connaître, on ne saurait bien comprendre ni comment le Moyen Age a pris fin dans les différentes sociétés balkaniques, ni la nouvelle orientation — moderne — qui a permis à celles-ci d'échapper au climat de torpeur culturelle de la « Turco-ocratie » et de rattraper rapidement leur retard de plusieurs siècles sur l'Occident, tellement plus avancé sur le plan de la pensée et des lettres. Or, à de rares exceptions près, l'attention des chercheurs ne s'est portée que sur les penseurs grecs qui ont eu des contacts évidents avec la culture occidentale, tel un Georgios Gemistos Plethon et quelques autres personnages de la Renaissance, laissant en échange dans l'ombre toute la pensée post-byzantine. Voilà, en substance, ce qui fait la valeur particulière de l'ouvrage de Cléobule Tsourkas.

C'est pour répondre à cette pénurie d'ouvrages de synthèse sur l'histoire culturelle et philosophique de l'hellénisme aux XVII^e et XVIII^e siècles que l'auteur a composé les chapitres introductifs de son ouvrage (pp. 13—32), où il brosse un tableau de l'histoire de la civilisation grecque de 1453 à 1830, de l'enseignement au cours de cette première période, de l'ambiance culturelle des différents centres grecs — tant de ceux sous domination ottomane que de ceux du dehors (Crète, Venise, Europe Centrale, les Principautés Roumaines). Cependant, les parties essentielles de l'ouvrage sont celles consacrées à la *Vie* (pp. 33—80) et à la *Philosophie* (pp. 219—352) de Théophile Corydalée, elles-mêmes séparées par deux autres parties, l'une auxiliaire (*L'influence grecque en Roumanie, Les écoles grecques de Moldavie et de Valachie, Les manuscrits corydaléens de l'Académie Roumaine, L'enseignement de la philosophie corydaléenne en Roumanie*, pp. 115—175), l'autre comprenant à la fois une *introduction* et des *conclusions* à la philosophie de Corydalée (*Les courants philosophiques à Padoue aux XVII^e et XVIII^e siècles et Théophile Corydalée, précurseur de la libre pensée en Orient*, pp. 179—216). L'auteur a adopté pour les trois premières parties de l'ouvrage cet ordre peu habituel, afin d'en réserver en entier la dernière (la quatrième) à l'analyse de la philosophie corydaléenne.

Un premier mérite de Cléobule Tsourkas est d'avoir donné une biographie détaillée de Corydalée, dépassant en ampleur et par l'étendue de sa documentation en partie inédite, tout

cc qui avait été écrit précédemment dans ce domaine ; elle corrige et complète, en particulier, les données par trop sommaires d'Anastase Gordios, dont les chercheurs avaient dû se contenter jusque là. Les lacunes des sources, d'une part, les erreurs répandues par différents autres biographes, d'autre part, ont fait de cette tentative de reconstitution une laborieuse, mais passionnante enquête. Plus d'une fois même, pour certaines périodes ou actions de Corydalée, l'auteur en est réduit aux hypothèses qu'il appartiendra au hasard des découvertes ultérieures de vérifier. Toutefois, même si tel ou tel détail venait à être infirmé, nous sommes convaincu que ni le portrait de Corydalée, ni le cours de son activité n'en seront affectés dans leurs traits essentiels. La reconstitution opérée par Tsourkas campe admirablement le personnage, figure typique d'un intellectuel d'une époque de transformations radicales dans la pensée sud-est européenne, nourri de la doctrine traditionnelle de l'orthodoxie, mais aussi de la philosophie occidentale du temps, adepte des principes de la pensée aristotélicienne, mais sans s'attaquer ouvertement aux dogmes de l'Eglise, soucieux sans cesse de donner un sens nouveau à l'école grecque et de ressusciter l'apport de l'hellénisme d'autrefois dans des structures didactiques encore empâtées dans le Moyen Age. De même, l'effort d'érudition de l'auteur fait découvrir les côtés humains, souvent pathétiques et parfois reprochables, du philosophe errant, pleurant Athènes, mais à son aise partout dans la grécité, que ce fût celle sous domination turque ou italienne : il fait revivre cet esprit inquiet, cet homme qui ne revêtait à différentes reprises l'habit monastique que pour jeter chaque fois au bout de peu de temps le froc aux orties ; cet orgueilleux, conscient de sa valeur, engagé dans de perpétuelles controverses avec ses contemporains célèbres, en rapports tantôt amicaux, tantôt tendus avec des disciples de la taille d'un Eugène Ianooulos.

Compte tenu de l'objet de l'ouvrage, l'intérêt principal du lecteur porte naturellement sur la partie consacrée à la philosophie de Corydalée. Cléobule Tsourkas a le mérite d'avoir donné dès 1948 un inventaire complet des idées de ce « précurseur de la libre pensée en Orient » tâche difficile, si l'on considère que, des écrits de Corydalée, quatre seulement — et non les plus importants — ont été publiés (*l'Epistolaire*, la *Logique*, la *Physique* et *Sur la génération et la corruption*, entre 1625 et 1786) et qu'un seul de ses manuscrits (*Sur l'esprit*, à la Bibliothèque de Gneissen) avait fait l'objet de recherches (dues à Oscar Schneider, *Eine Giesseuer Handschrift des Theophilus Korydaleos*, dans « Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher », 5 (1927) et à Otto Jochem, dans sa thèse intitulée *Scholastisches, Christliches und Medizinisches aus dem Kommentar des Theophilus Korydaleos zu Aristoteles Schrift von der Seele*, Giessen, 1935). Jusqu'à la publication des *Œuvres* de Corydalée, les chapitres où Tsourkas analyse tous les commentaires aristotéliciens de celui-ci demeureront la principale référence pour quiconque voudra connaître la doctrine du dernier adepte européen du Stagirite.

Ainsi qu'on peut voir, l'ouvrage de Cléobule Tsourkas détient une place à part dans la bibliographie philosophique sud-est européenne pour tout ce qui touche à l'œuvre de Corydalée, son étude substantielle renfermant la liste complète des manuscrits et des éditions, la bibliographie du problème, la biographie du philosophe, l'analyse de son œuvre et de la place que celle-ci occupe dans la culture du temps. Aussi est-ce sans surprise — et avec joie assurément — que nous avons accueilli l'intérêt suscité par l'ouvrage de Tsourkas parmi les spécialistes de la philosophie médiévale sud-est européenne. Nous nous référons en particulier aux contributions récentes de C. Noica — *Aristotelismul în Principatele Române în secolele XVII—XVIII. Pentru valorificarea filozofică a lui Teofil Coridaleu* [L'aristotélisme dans les Principautés Roumaines aux XVII^e et XVIII^e siècles. Pour la valorisation philosophique de Théophile Corydalée], dans « Studii clasice », 9, 1967, pp. 254—266 — et de Valeriu Streinu, *Quelques manuscrits grecs corydaléens (dans la Bibliothèque Centrale Universitaire de Jassy)*, dans RESEE, 5, 1967, pp. 275—278 ; *Doctrina despre logică la Teofil Coridaleu* [La doctrine sur la logique chez Théophile Corydalée], dans « Probleme de logică », vol. I, Bucarest, 1968, pp. 201—231 ; *La définition de la Logique chez Théophile Corydalée*, dans « Revue roumaine des sciences sociales », sect. Philosophie et logique, 13, 1969, pp. 251—256 ; *Umanism și filozofie în cultura*

din Moldova și Țara Românească în secolele XVII—XVIII [Humanisme et philosophie dans la culture de la Moldavie et de la Valachie aux XVII^e et XVIII^e siècles), dans « Ateneu », 1968, n^o 4.

Inscrit par l'entremise de Cléobule Tsourkas au répertoire des études comparées sud-est européennes, le problème de la philosophie corydaléenne est certainement appelé à s'enrichir de précisions de détail et de nouvelles vues sur l'influence de l'œuvre de Corydalée. On sera, ainsi, en mesure d'évaluer le degré d'incidence de la pensée de Corydalée sur les intellectuels des XVII^e et XVIII^e siècles, telle qu'elle ressort par exemple de l'ouvrage récent de Gheorghe Cronț, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e siècle. Le contenu de l'enseignement*, dans RESEE, 4, 1966, pp. 437—473, ainsi que de l'ample étude (en préparation) de Ariadna Cioranu-Camariano sur les Académies de Jassy et de Bucarest au cours des XVII^e—XIX^e siècles.

Nous ne nous attarderons pas ici sur les problèmes secondaires abordés dans l'ouvrage, tel que celui du slavonisme et de l'hellénisme dans la culture roumaine du XVII^e siècle, ou celui des débuts de l'Académie princière de Bucarest, problèmes sur lesquels les discussions restent ouvertes et sur lesquels nous croyons savoir que Cléobule Tsourkas entend revenir lui-même avec des documents inédits à l'appui. Nous nous permettrons une seule observation de détail : l'*Epître dogmatique* adressée par Corydalée à Sofronius Posapskij (mentionnée pp. 96 et 100) avait été publiée pour la première fois dans *Tractatus theologici orthodoxi de Processione Spiritus Sancti a solo Patre elaborati auctore Adamo Zoernikav, pars secunda, Regiomonti, 1775, pp. 1069—1080*, sous le titre *Epistola dogmatica doctoris constantinopolitani Corydalii ad reverendissimum Patrem Sophronium Poczaski, Rectorem anlea Collegii Kijovenssis, tunc vero Igumenum Moldaviensem Jassensem responsoria*.

La passion qui transpire à travers l'ouvrage atteste que la présentation de la vie et de l'œuvre de Corydalée n'a pas constitué pour l'auteur une simple recherche scientifique, mais aussi une dette envers les institutions où a eu lieu sa formation intellectuelle et envers les peuples dans le climat culturel desquels il a déployé son activité. Cléobule Tsourkas a fait ses études à l'ancienne Ecole Patriarcale du Phanar, où avait professé Corydalée et où s'étaient cultivés la plupart des disciples de celui-ci et des continuateurs de son œuvre ; il a passé sa licence ès lettres et en philosophie, puis son doctorat, en 1947, à Bucarest, dans ce centre intellectuel où, par l'Académie princière créée à la fin du XVII^e siècle, l'œuvre de Corydalée a constitué un objet d'étude pour plus d'un siècle ; il a consacré, enfin, son activité de chercheur et d'écrivain à l'étude des relations culturelles roumano-grecques, dont il était pleinement autorisé à mesurer l'étendue et la richesse.

L'Association internationale d'études du Sud-Est européen a inclus dans son programme éditorial de 1970 la publication à Bucarest, par les soins de C. Noica, du premier volume des *Œuvres philosophiques* de Théophile Corydalée. Ce n'est point divulguer un secret que de souligner ici que si l'Association a pris l'initiative de publier un important corpus, sous les auspices de la collaboration scientifique roumano-grecque et des recherches internationales sur les civilisations sud-est européennes, c'est justement à la suite des études sur Corydalée auxquelles nous avons consacré ces lignes. En signant, ainsi qu'il lui revient, l'introduction aux *Œuvres philosophiques* du célèbre philosophe grec, Cléobule Tsourkas éprouvera la satisfaction de voir se réaliser un idéal auquel il a dédié tant d'années d'études et d'efforts.

Virgil Cândea

C. TH. DIMARAS, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Librairie Droz, 1969, 169 pp.

Que le lecteur de ce recueil d'études ne s'attende pas à parcourir une « histoire des idées de l'auteur » (les textes réédités ici ont déjà été revus), sa préface a soin de l'en avertir. Néanmoins, la lecture du livre terminé, il constatera avoir eu pour guide de l'itinéraire géographique

et historique qu'il aura parcouru, un historien doublé d'un penseur original. Cet ouvrage s'adresse à un large public, où nombreux sont ceux qui n'ont que des notions plus ou moins vagues sur la civilisation de la Grèce moderne. Aussi l'auteur expose-t-il avec clarté les « règles classiques » dont il a tenu compte dans l'élaboration de son travail : « Le temps : le demi-siècle tel que nous l'avons délimité, 1770—1820, avec son contexte — les activités intellectuelles qui précèdent et celles qui suivent cette période. Le lieu : le domaine culturel néo-hellénique, avec, là aussi, son contexte. A savoir : dans le sens des idées, les cultures étrangères qui ont participé à la formation de celui-ci ; dans le sens de l'espace, les régions limitrophes et qui ont vécu dans des conditions d'existence parallèles à celles de la grécité moderne. L'action : l'élan de l'intelligentsia grecque dans sa volonté de ressentir la griserie de l'*Aufklärung*. » A ces règles a été ajouté un fond de scène fait d'amples données puisées à une longue familiarité avec l'évolution de la culture grecque dans son contexte européen aux XVIII^e et XIX^e siècles. L'ensemble a atteint le double résultat de contribuer à l'enrichissement du fonds des connaissances humaines et au renouvellement des schèmes intellectuels, de sorte que, finalement, on voit s'ouvrir une « issue si ardemment appelée par nos vœux vers un nouvel humanisme ».

Mis au service d'un tel but, le présent ouvrage se refuse à tout genre de résumé. Il ne s'ouvre qu'aux lecteurs qui le parcourent d'un œil attentif. Aussi prendrons-nous la liberté de le recommander, à notre tour, à l'attention de quiconque porte intérêt à la civilisation européenne. C'est que ce livre soulève des problèmes de méthode et de théorie de la littérature comparée. En effet, on n'y rencontrera pas de simples annexes aux études concernant « la fortune » à travers le monde de penseurs tels que Voltaire, Vico, La Rochefoucauld et d'autres encore. Signalons ainsi le premier mérite du livre, celui de dérouter le comparatiste de métier qui aurait été désireux de retrouver dans la culture grecque de simples copies d'itinéraires plus riches. Les destins des œuvres de prestige deviennent des trajectoires qui marquent des points culminants ou des indifférences au sein du mouvement des idées et des transformations de la sensibilité locale, manifestes dans une culture possédant une série de coordonnées particulières et un destin propre extrêmement bien dessiné. En ce sens, *L'apport de l'Aufklärung au développement de la conscience néo-hellénique* met en relief toute une série de traits caractéristiques, qui surprendront ceux qui auraient désiré découvrir des homologues de Newton, Voltaire ou Leibniz dans une zone qu'ils se seraient attendus à trouver « assoiffée » de formules déjà dites, mais qui ouvrent des perspectives nouvelles à une intelligence intégrale de la culture européenne. C'est ainsi que D. Catargi « philosophe » grec, mettra en lumière un penseur extrêmement doué mais fortement ancré dans les réalités qu'il étudiait et qu'il se proposait de modifier. C'est pourquoi deux études concernant la présence de Voltaire en Grèce sont, au fond, des analyses spectrales d'une *forma mentis* obtenues à l'aide d'un réactif d'une force reconnue ; « la courbe de sa renommée a épousé avec exactitude la ligne de développement de la culture néo-hellénique ».

C. Th. Dimaras ne repousse pas l'existence et la fonction des influences culturelles et *L'heure de Vico pour la Grèce* retrace de façon pertinente les variations de l'influence française et italienne à une période donnée. Mais deux autres études soulignent le fait que son attention est attirée surtout par *La réceptivité locale, conditionnement des courants internationaux* et par *Les coïncidences dans l'histoire des lettres et dans l'histoire des idées*. De la « réceptivité » il a été assez souvent question ces derniers temps et l'historiographie littéraire roumaine insiste, également, sur cet aspect fondamental pour la science comparatiste ; une étude du regretté Tudor Vianu accentuait, il n'y a pas bien longtemps, l'importance qu'il faut accorder au facteur récepteur dans l'investigation des contacts culturels. Or, le présent volume développe ce point de vue et lui donne en un certain sens de nouvelles bases, lorsque son auteur parle de la nécessité de dépasser l'investigation pure de l'imitation ou de l'influence, pour approfondir la connaissance du matériel humain qui a facilité l'admission de valeurs étrangères. Mettant en discussion les motifs complexes qui président à chaque choix culturel et soulignant le fait que les résultats

similaires sont dus à des causes multiples, l'auteur propose de tenir compte constamment dans l'étude comparée des coïncidences, « car la rencontre de deux pensées sur le même sujet, de deux réactions devant le même fait, double automatiquement nos facultés d'investigation à partir du moment où il est avéré qu'il n'existe pas de rapports de cause à effet entre les deux manifestations, ou qu'il n'existe pas seulement des rapports de ce genre entre elles. Les résultats communs, déduction faite des liens qui les relient éventuellement entre eux, nous mettent alors en présence de deux chaînes causales qui peuvent donner lieu à des comparaisons réellement fructueuses » (p. 8). Pareilles rencontres sont, en général, appelées des parallélismes et les comparatistes contemporains, justement pour dépasser la mécanique inexpressive du jeu d'influences, leur accordent une attention accrue ; l'historien grec préfère le terme de « coïncidence », qui a évidemment le mérite de signaler que quelque part les deux chaînes se touchent. Quant à nous, nous avons toujours préféré le terme plus général de « contacts », qui indique des emprunts et des remodclages souvent réciproques au sein de processus ayant leurs propres traits. Incontestablement, ce n'est pas l'étiquette, mais l'analyse en soi qui décidera de la qualité de la recherche entreprise et des résultats obtenus ; mais si l'on préfère l'investigation des « contacts » et non celle de l'« imitation », la chose est due, probablement, au fait que chaque fois que l'on parle d'un contact, l'on se réfère à deux entités en rapport, tandis que l'imitation implique la description d'un géant qui enjambe les crêtes et d'un nain qui court sur ses traces, par monts et par vaux, sans avoir le temps de songer à lui-même. Du même coup, le mot contact maintient une relation, que la coïncidence peut interrompre. Or, faute de relations, nous retournons à la description d'une seule entité. Certes « les courants internationaux ne sont pas des entités », comme finit par conclure l'auteur. Cependant les courants ont dans leurs lignes générales des caractères communs, et ils se précisent justement grâce aux traits particuliers que chaque culture leur apporte ; ce qui est général devient ainsi évident et, en quelque sorte, concret.

L'accent mis sur l'élément récepteur dans l'étude comparée de la culture à l'époque des Lumières permet à C. Th. Dimaras de faire ressortir une série de traits particulièrement intéressants de la civilisation grecque à cette période, et en ce sens on pourrait dire que l'étude la plus représentative du volume est celle dédiée à la présentation des *Dix années de culture grecque dans leur perspective historique (1791–1800)*, étude complétée par le *Rapport sur l'évolution des idées du XVI^e au XIX^e siècle dans le domaine culturel grec et sur les doctrines qui l'ont enregistré*. On y rencontre, au cours d'un exposé convaincant et digne d'être retenu sur « les densités diverses durant les différentes périodes de l'histoire », la caractérisation d'une époque qui « renferme en elle toute l'histoire de la grécité à venir. D'année en année, nous suivons la sclérose de l'humanisme religieux, la fixation de la doctrine réactionnaire, la formation de l'esprit libéral et l'émancipation progressive de la pensée laïque. Ces mouvements intellectuels sont, en grande partie, influencés par les développements de la politique internationale et de la vie culturelle en Occident » : on prend connaissance, tour à tour, de l'attitude des milieux du patriarcat œcuménique, des changements d'attitude à l'égard des philosophes antiques, de la tendance vers les sciences naturelles étudiées dans l'esprit des recherches occidentales, ainsi que des plans sur lesquels s'est formée la conscience de la descendance de la Grèce antique. Mais ce processus de croissance traverse une période tourmentée après l'année 1821 et l'auteur parle même d'« une profonde scission dans le développement culturel du pays (...). La transmission normale des doctrines entre maîtres et élèves est arrêtée presque totalement. Et la profondeur de cette brisure est telle que lorsque la Grèce se constitue en pays libre, d'une part le manque de continuité et d'autre part les nouvelles orientations de la jeunesse vers les fonctions civiles et les activités politiques font que la tradition scolaire est presque interrompue. La Grèce nouvelle se fera selon des règles nouvelles (...) ». Il s'agit là d'un phénomène qui, croyons-nous, se retrouve aussi sous diverses formes dans les autres cultures sud-est européennes. Une étude comparative aboutirait, sans doute, à des conclusions extrêmement intéressantes. La seconde étude

nous indique le rapport dialectique de la tradition et de l'innovation dans une pensée en pleine évolution.

Les données statistiques maintes fois utilisées, les références à une masse imposante de documents, manuscrits, et publications, la détermination des « courbes » décrites par le destin d'œuvres étrangères prestigieuses dans la culture grecque, et la connexion constante des expressions littéraires à l'évolution des idées mettent en lumière un mouvement idéologique et les progrès d'une sensibilité dont les historiens de la culture européenne ne tarderont pas à tenir compte. Les rapprochements fréquents avec les Pays roumains nous rendent encore plus familier ce livre d'investigation et de formulation de haute inspiration. Les réflexions que nous venons d'esquisser n'ont poursuivi d'autre but que de signaler le fait qu'aussi sur le plan de la théorie, en provoquant à la discussion ou en modifiant des points de vue ankylosés, ce recueil d'études occupe une place insigne.

Alexandru Dușu

DIONYSIOS, métropolitain de Tricca et Stagée, « Ὁ Ἅγιος Βησσαρίων » (Δούσικον), Athènes, 1966, 111 p.

Le couvent de Saint-Bessarion, mieux connu sous le nom de Dousikon (Dușco des anciens documents roumains), est l'un des nombreux et pittoresques monastères du centre de la Grèce, plus précisément de Thessalie. L'auteur de ce petit volume, connu des lettrés par les monographies qu'il a consacrées à d'autres couvents de son éparchie — le Grand Météore (monastère de la Transfiguration), Barlaam, Stagiades, Vytouma, — et par ses recherches sur le monastère de Saint Ignace à Lesbos et sur les archives de l'église métropolitaine de cette île grecque, nous rappelle ici l'histoire de cette fondation de saint Bessarion. Le personnage vit le jour à Porta Panayia en 1489. Sacré évêque en 1514, il commença la construction du Dousikon en 1515, avec l'appui de son frère Ignace, évêque de Kapoua. Cinq ans plus tard il monta sur le siège métropolitain de Larissa. Il décéda le 15 septembre 1541. Son activité est marquée, entre autres par un voyage à Constantinople et en Valachie en 1529 pour y demander l'aide matérielle de ses coreligionnaires (p. 63 et 81). Le savant prélat retrace la vie de Bessarion d'après des remaniements de sa *Vita*. Nous ferons remarquer ici que le panégyrique du saint par le moine Pachomios Rousanos est encore inédit et conservé dans un manuscrit de la Marcienne dont nous espérons nous occuper prochainement (cf. BHG³, III, p. 15, n^o 2064). A en juger d'après la bibliographie citée par Mgr Dionysios, la biographie de saint Bessarion repose ici sur trois de ses acolonthies (celles de 1744, 1800 et 1897). Ajoutons que la première de la série (il en existe au moins 8) fut imprimée à Bucarest en 1705 par Anthime l'Ibère aux frais d'Ignace, supérieur du monastère de Nucet, lequel était dédié précisément au Dousikon (cf. L. Petit, *Bibliographie des acolonthies grecques*, Bruxelles, 1926, p. 27)¹.

¹ L'Office de saint Bessarion de Larissa existe aussi en roumain ; cf. ms. roum. 2013 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (p. 1^r—33^r : synaxaire p. 18^r—20^v), datant du XIX^e siècle (provient du monastère de Cernica). Un autre ms. (ms. 3144, de la même bibliothèque, copié en 1790) renferme aussi ce synaxaire (p. 38^v—39^v), transcrit d'une plume rébarbative. Parmi les détails retenus dans le synaxaire, on retiendra l'information que le patriarche de Constantinople Théolepte « était davantage préoccupé par l'or que de Dieu ». Ce détail doit provenir du texte grec de la Vie du saint. Il fournit une explication inté-

Pour en revenir au travail de Mgr Dionysios, on y trouvera, avec aussi quelques photographies, une description de l'ensemble du monastère, puis la liste des innombrables reliques de saints qui y sont conservées — dont le chef de saint Bessarion —, et une sorte d'inventaire du trésor du couvent (croix, parements liturgiques, orfèvrerie, icônes). Nous y avons relevé (p. 41—42) la présence d'un calice artistiquement travaillé, offert par Constantin Dudescu, sa femme Maria et leurs enfants le 15 février 1762² : c'est la seule donation roumaine mentionnée dans ce petit livre qui a omis, chose assez surprenante, de parler des relations du Dousikon avec les Roumains. On nous permettra donc de compléter sur ce point l'exposé du savant métropolitain. Si nous ignorons présentement les détails du voyage de saint Bessarion en Valachie en 1529, nous devons consigner ici que « les moines du saint monastère de Tricala, appelé Dușca » achetèrent en 1590 des vignes à Vernești, localité des environs de Buzău (Valachie) (voir document du 12 juin 1590 dans les *Documente privind istoria României. Veacul XVI. Țara Rom.*, vol. V, Bucarest, 1952, p. 455—456 ; original slavon). Un acte princier du 28 janvier 1592 parle du monastère de l'Annonciation, dans la ville même de Buzău, comme étant le métôchion du monastère de Dousiko : le voévode lui confirme la possession d'une terre à Coțărău (*ibidem*, vol. VI, Buc., 1953, p. 34). Ce sont les plus anciennes mentions de biens appartenant au couvent de Thessalie dans notre pays. Il faut, en l'absence d'autres précisions, accepter ces dates qui n'excluent toutefois pas une ancienneté plus grande. Bientôt l'on rencontrera des chrysobulles émanant de voévodes comme Michel le Brave, Alexandre Iliăș (1617), Gabriel Movilă (1618 et 1619), Radu Mihnea (1621 et 1622), Alexandre l'Enfant (1625), etc. ou des actes de boyards ou encore de petites gens accordant argent, terres, etc. au couvent « du Pays Grec » ou « de Roumélie ». Alexandre Iliăș se déclarera même fondateur du couvent en échange de ses largesses. Entrer dans les détails nous mènerait trop loin. (Voir là-dessus, pour plus ample informé, les documents déjà cités, série XVII^e siècle, vol. III, Buc., 1951, p. 114, 159, 279, 401, 554 et vol. IV, Buc., 1954, p. 42, 157, 562, etc.).

Pour citer cette fois un travail essentiel de Nicolas Iorga (lequel n'a pas connu les documents mentionnés ci-dessus) — voir son étude *Fondations religieuses des princes roumains en Orient*, dans « Bulletin de la Section historique » de l'Académie Roumaine, II, 1914, p. 238 — en plein XVIII^e siècle, le grand boyard que fut le poète Ienăchiță Văcărescu fit don de 500 piastres à l'église métropolitaine de Bucarest, à charge pour celle-ci de verser annuellement les intérêts de cette somme « au vénéré couvent de Saint Bessarion le thaumaturge, dit de Douhco » : ce seigneur déclarait ouvertement sa piété pour la Tête du saint dont il avait pu vérifier les vertus miraculeuses. Il y a là vraisemblablement une allusion transparente aux épidémies de peste qui mirent à dure épreuve la Valachie sous les premiers princes phanariotes. La Vie de saint Bessarion telle qu'on en lit des passages dans l'ouvrage de Mgr Dionysios (p. 65—66), dit en effet que sous le premier règne de Constantin Maurocordato — autrement dit, selon nous, entre 1731 et 1733, c'est-à-dire pendant son deuxième règne, le premier n'ayant duré que du 3 sept. au 4 oct. 1730 — l'épidémie ravageant Bucarest, le clergé et les boyards prièrent le prince d'écrire au Dousikon et d'en faire apporter le chef de saint Bessarion. Ce qu'ayant fait, la Valachie échappa incontinent à la peste. Ultérieurement, la Valachie étant dévastée par les sauterelles, on fit venir à nouveau les reliques et les insectes se noyèrent aussitôt dans le Danube (miracle qui se produisit aussi en Thessalie). Nous sommes en mesure de préciser qu'il

ressante et valable des relations étroites que ce patriarche entretenait avec le richissime voévode de Valachie, Neagoe Basarab. Soit dit en passant, l'acolouthie ne souffle mot du voyage de Bessarion dans cette principauté. Une recherche ultérieure devra établir les rapports entre le ms. roum. 2013 (fort probablement traduit du grec) et les acolouthies énumérées par I. Petit.

² Voici l'inscription : « Μνήσθητι καὶ τοῦ δούλου σου Κωνσταντίνου Δουδεσκούλου, Μαρίας, τῶν γονέων καὶ τῶν τέκνων αὐτῶν. Φεβρ. 15 1762. » Constantin Dudescu, l'un des plus grands boyards valaques du XVIII^e siècle, fut revêtu de la dignité de ban de 1761 à 1763. C'est alors qu'il fit don au Dousikon du calice en question.

existe un chrysobulle de Constantin Maurocordato, du 12 mars 1732, accordé au Dousikon où le voévode raconte comment son propre père, Nicolas Maurocordato, fit venir en Valachie la tête du thaumaturge et conjura de la sorte la peste qui décimait son peuple. Nicolas fit alors don au monastère thessalote de 150 thalers que les moines devaient venir chercher chaque année au mois de juin. A charge pour eux, toutefois, d'apporter les précieuses reliques en Valachie chaque fois et aussitôt que le voévode les demanderait pour affronter une récédive du péril. Constantin renouvela la donation paternelle. Son document est publié par N. Iorga en appendice à la version roumaine du travail déjà cité (voir « Analele Academiei Române. Memoriile Sect. Ist., » 2^e série, t. XXXV, 1913, p. 878—880). Ajoutons que c'est en 1719 que le chef de saint Bessarion fut apporté en Valachie pour la première fois (v. *Documente Hurmuzaki*, XIV/2, p. 1076). Sans prétendre être exhaustif dans notre documentation, voici encore d'autres mentions prouvant l'attachement des Roumains au patron du Dousikon quand la peste reprenait en Valachie. Le 20 oct. 1792 on agitait la question de les faire venir à Cotroceni (*Doc. Hurmuzaki*, XIX/1, p. 63). On connaît par ailleurs l'itinéraire qu'elles suivirent de Zimnicea à Bucarest en 1795 (V. A. Urechiă, *Ist. Rom.*, IV, p. 31). Le 7 août 1797 on accordait encore au Dousikon des donations à titre de reconnaissance³ envers le thaumaturge (Id., V, p. 326). Le 25 mai 1813 on décida une fois de plus de faire venir le chef miraculeux (id., X, part. A, p. 182) et le 17 sept. 1814 on adopta la décision de continuer les donations à titre d'actions de grâce (*ibid.*, p. 294). Des recherches plus fouillées complèteraient avantageusement ce tableau déjà éloquent.

Le Dousikon, comme nous l'avons montré, possédait des vignes, des terres et même le couvent de l'Annonciation de Buzău, en Valachie. N. Iorga (art. français cité, p. 239) nous fait savoir que, depuis une date inconnue, il détenait aussi deux autres couvents de Valachie, Nucet et Brădet. La publication de l'acoulouthie de Bessarion par l'higoumène de Nucet en 1705 (voir plus haut) dénote qu'à cette date-là Nucet avait déjà été dédié au Dousikon. Quant à Brădet, sis également à Buzău, il ne faut pas le confondre avec le monastère de l'Annonciation du ban Andronache.

L'histoire des relations de la Roumanie avec ce couvent de Grèce attend encore son chroniqueur⁴. Il est à souhaiter qu'un chercheur puisse entreprendre une enquête dans les archives et les manuscrits conservés au Dousikon, ainsi que dans le trésor du couvent. En y

³ Il n'est pas sans intérêt de rappeler à ce propos que la vieille église Visarion de Bucarest, consacrée le 21 (?) septembre 1797, a pour premier patron — selon le texte même de l'inscription surmontant l'entrée — « saint Bessarion, archevêque de Larissa » (v. Al. Elian, C. Bălan, H. Chircă et O. Diaconescu, *Inscriptiile medievale ale României*. I. Orașul București, Bucarest, 1965, p. 401, n° 425). C'est là un écho de la piété bucarestoise envers le thaumaturge de Grèce.

⁴ Au moment de livrer notre compte rendu à l'impression, nous prenons connaissance d'un chrysobulle roumain, vraisemblablement inédit (Bibliothèque de l'Académie Roumaine, doc. 5/CCCXCV1), qui prouve qu'une autre église de Bucarest que celle mentionnée à la note ci-dessus, honorait déjà le saint thessalote. Ce parchemin fut délivré le 4 juillet 1726 (=1768) par le voévode de Valachie Alexandre Ghica au monastère « où l'on honore et l'on fête le vocable de notre saint Père Spyridon de Trimithonte le thaumaturge et de notre Père parmi les saints Bessarion, archevêque de Larissa, lequel est bâti et élevé par Sa Hautesse bienheureusement décédée, le défunt père de Ma Seigneurie, le voévode Scarlat Ghica... ». Il s'agit en l'espèce du couvent Saint-Spyridon le Nouveau, où se trouve d'ailleurs le tombeau du fondateur, mort en 1766. Cette charte, écrite par le célèbre pape Florea, est enluminée. On y distingue, à gauche, le portrait en pied de saint Spyridon, en ornements pontificaux et sakkos et avec sa fameuse brique, et, à droite, celui de « Sf(î)ntul Visarion », lui aussi en ornements pontificaux mais sans sakkos, les évangiles dans la main gauche. C'est, à ce que nous sachions, le plus ancien exemple d'une église roumaine placée sous le patronage du saint de Thessalie. Le fait se rattache manifestement à l'histoire des relations du Dousikon avec la Valachie par le canal du culte rendu à son fondateur. C'est un écho de la translation temporaire de son chef dans cette principauté du temps des Maurocordato, de toute évidence.

adjoignant les informations conservées en Roumanie il y aura là matière à une étude pleine de surprises aussi bien pour la science roumaine que pour la science grecque qui s'enrichiront de pages nouvelles à verser au dossier, de plus en plus copieux, des rapports et des contacts entre nos deux pays. Et ce ne sera pas l'un des moindres mérites de l'ouvrage de Mgr Dionysios que d'y avoir apporté sa contribution.

Petre Ş. Năsturel

RADU FLORESCU, *The Phanariote Regime in the Danubian Principalities*, *Balkan Studies* *, vol. 9, n° 2, Thessalonique, 1968, p. 301—318.

Le sort fait aux Phanariotes dans l'historiographie est loin d'être enviable. De leur vivant, déjà, la malveillance ne les a guère épargnés, et l'essai que vient de leur consacrer le professeur Radu Florescu, du Boston College, dans un récent fascicule des *Balkan Studies*, la revue de l'Institut d'Etudes Balkaniques de Thessalonique, n'est pas non plus fait pour donner d'eux une image favorable. On chercherait en vain dans cette étude au titre ambitieux soit des informations inédites, soit un point de vue nouveau à l'égard du régime phanariote dans les principautés danubiennes. On y trouve surtout des détails pittoresques, mais peu significatifs, glanés au hasard des lectures.

Certes, dix-huit pages auraient difficilement pu suffire à renouveler un tel sujet. Mais la brièveté même de l'aperçu n'aurait-elle pas dû inciter l'auteur à s'en tenir à l'essentiel, à se contenter de retracer les grandes lignes du sujet, en s'aidant des nombreuses sources contemporaines, grecques aussi bien que roumaines, dont le dépoillement a commencé chez nous dès la seconde moitié du XIX^e siècle? Or, l'article n'en cite pratiquement aucune. Invoquer à ce propos une bibliographie même sommaire pourrait paraître oiseux. Encore ne faut-il pas oublier que, dès 1898, Nicolas Iorga a su rendre justice aux Phanariotes dans toute une série d'ouvrages de la plus haute importance, qu'il s'agisse d'études comme *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII^e siècle*, *La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, *La Révolution Française et le Sud-Est de l'Europe*, ou encore des grands recueils de documents qui ont renouvelé notre connaissance de l'époque : les *Documents de la famille Callimachi*, la *Généalogie des Cantacuzènes*, les *Textes post-byzantins*, sans oublier plusieurs volumes d'*Actes et fragments*, ni certains tomes de la collection Hurmuzaki. A défaut de ses œuvres, le nom de celui que R. Florescu appelle « Roumania's greatest historian » est cité à plusieurs reprises dans les pages qui retiennent notre attention. Est-il exagéré de dire qu'à ces « coups de chapeau » tant soit peu conventionnels on aurait préféré soit un emploi judicieux des sources mises à notre disposition par le labeur infatigable de Iorga, soit une prise de position à l'égard des jugements par lui formulés sur ce siècle de l'histoire roumaine auquel on a fait longtemps un sort indigne de lui?

Toujours dans cet ordre d'idées, on peut douter que certains élèves de Iorga aient chanté outre mesure les louanges de ces Phanariotes, si honnis naguère. Ce n'est pas chez eux, c'est dans l'œuvre de Rizo-Rangabè et Blancard qu'il faut chercher l'apologie des princes grecs du XVIII^e siècle. Notre historiographie a été à cet égard plus lucide et plus circonspecte, comme en témoignent, hormis les écrits de Iorga à peine cités, de nombreux ouvrages récents, depuis le III^e volume de la synthèse collective *Istoria României* (Bucarest, 1964) jusqu'au beau livre d'Alexandre Duşu, *Coordonate ale culturii româneşti în secolul XVIII*. Ne pas tenir

compte de cette abondante littérature historique, c'est se réduire aux récits souvent malveillants et toujours superficiels des voyageurs étrangers, tel Wilkinson, principale autorité invoquée par R. Florescu, parce que, de son propre aveu, « it makes a good and very readable story, with a lavish sprinkling of spicy anecdotes ».

Après ce qui vient d'être dit, on ne s'étonnera pas que, sur nombre de points plus ou moins importants, nous ne puissions partager l'avis de l'auteur, que ce soient des jugements personnels ou des affirmations qui négligent par trop l'état présent de l'information. En faut-il des exemples ? On les trouvera dans les pages qui suivent.

En nous montrant les pays roumains assaillis par les deux empires rivaux, russe et autrichien, qui se disputèrent la Péninsule des Balkans à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, on relève, à juste titre, les sacrifices territoriaux imposés, de ce fait, aux deux principautés. Mais, toujours à ce sujet, n'aurait-il pas fallu remonter jusqu'en 1713, quand l'occupation par les Turcs de certaines citadelles moldaves, en stimulant le mouvement antiottoman, allait conduire au remplacement des princes roumains par les Phanariotes ? A propos des Mavrocordato, descendants, par les femmes, d'anciens princes moldaves, on aurait sans doute bien fait de rappeler cette particularité qui était censée justifier leur accession au trône. Par ailleurs, bien que l'auteur omette de le dire, les Phanariotes ont parfois été des Roumains grecisés aussi bien que des Grecs de pure souche. Une question, comme celle de savoir si le titre princier, correspondant dans la hiérarchie ottomane au rang de pacha à trois queues, était supérieur à la charge d'interprète impérial, est superflue puisque la plupart des Phanariotes n'ont monté sur les trônes de Moldavie ou de Valachie qu'après avoir rempli cette dernière fonction. Lorsqu'il s'agit de la corruption des Cours de Jassy et de Bucarest, complaisamment étalée par l'auteur, en tardif écho des Raicewitch, Langeron et Pertusier, il faudrait se souvenir que, sous le rapport de la vénalité des offices les principautés danubiennes n'avaient rien à envier à la France des Bourbons ou à l'Angleterre des Stuarts. A ce sujet, on devrait recourir au vol. I de la nouvelle série des Documents Hurmuzaki, contenant la correspondance diplomatique des consuls russes, et à l'étude du professeur Ionașcu, *Concluzii greșite despre domnia lui N. Mavrogheni*, « Studii », 1, XV, 1962, p. 70—108 (quoique ses conclusions ne soient pas partagées par V. Mîhordea, *Politica lui N. Mavrogheni față de țărănime*, « Studii », 6, XVI, 1963, p. 1325—1349).

Par la suite, R. Florescu examine successivement, dans un ordre qui aurait gagné à être plus rigoureux, les relations entre le prince et l'assemblée des boyards, l'origine maintes fois discutée des grands propriétaires terriens, la vie domestique de cette classe à la Cour et dans les demeures seigneuriales de la campagne, les réformes de Constantin Mavrocordato, les obligations fiscales des paysans, la situation du clergé, la formation de la bourgeoisie et le statut juridique des ressortissants étrangers sous le régime des capitulations.

Ici encore, certaines formules ne manquent pas de surprendre. On aimerait bien savoir, par exemple, sur quelles données se fonde l'allusion au soi-disant « certificate of brigandage » accordé aux *haiduci*. Une autre inexactitude concerne « the last of these Princes (who) had lost the day at the battle of Drăgășani in 1821 ». Alexandre Ypsilanti, le vaincu de Drăgășani, n'a jamais régné. Ce n'est pas, non plus, Alexandre Morouzi qui fut mis à mort pour avoir conclu le traité de Bucarest en 1812, mais ses frères, Démètre, Georges et Panayoti. P. 303, n. 7 : « From the beginning of the eighteenth century to 1821, there were no less than 40 reigning Hospodars in Wallachia alone », il faut entendre 40 règnes, mais un nombre beaucoup moindre de princes régnants. La famille Bălcescu, bien qu'apparentée, et encore de façon illégitime, aux Florescu, n'est pas d'ancienne noblesse.

Ailleurs, R. Florescu écrit : « the origins of the Boyars are deeply involved in controversy ». Il n'était peut-être pas indispensable de rappeler cette dispute qui, autrefois, a fait couler beaucoup d'encre d'autant plus qu'on n'ajoute rien aux opinions énoncées par R. Rosetti et C. Panu dans des ouvrages qui ont vraiment vieilli. En ce qui concerne le dernier, un dilettant,

sa thèse a été reprise par un érudit consciencieux, C. Giurescu, sans toutefois réussir à s'imposer. On rejoint ainsi une autre question contestée, celle de l'apparition du servage. Mais c'est pour aussitôt l'abandonner, après cette conclusion, plutôt hâtive : « to cut the Gordian knot, it has been convenient to attribute the introduction of serfdom in the Principalities to Prince Michael the Brave ». Sensible à plus d'un endroit de son article, la difficulté qu'éprouve l'auteur à se retrouver parmi les différentes conjectures de ses prédécesseurs ne fait que croître lorsqu'il touche au domaine ardu de l'histoire sociale. Aussi, lit-on avec surprise, p. 309 (n. 19), l'exposé sommaire des avis émis sur l'origine des paysans libres par N. Iorga, Gr. Tocilescu, Bolgiu — parfaitement inconnu — et R. Rosetti. — « This is essentially Iorga's view (the peasants are descendants of second class Boyars), Gr. Tocilescu thinks they can be traced back to Roman veterans ; Bolgiu that they are unrewarded militiamen ; R. Rosetti that they are escaped serfs. » Quiconque a eu le moindre contact avec la pensée de Iorga se rendra facilement compte qu'il y a là une confusion : en effet, selon cet historien, les boyards étaient d'anciens paysans libres. Nous nous permettons de renvoyer à ses recherches, *Développement de la question rurale en Roumanie* (Jassy, 1917) et *Evolution de la question rurale en Roumanie jusqu'à la réforme agraire* (Bucarest, 1929), sinon au volume *Constatări istorice cu privire la viața agrară a românilor* (București, 1907), d'un accès plus malaisé. Par contre, c'est Rosetti, suivi de près par I. C. Filitti qui a soutenu avec force l'opinion que les *răzeși* étaient les descendants des boyards appauvris. Les fantaisies de l'archéologue Tocilescu font sourire. Quant à Bolgiu, nous avons finalement découvert le mot de l'énigme : c'est l'auteur d'une thèse de licence en droit présentée en 1902, que R. Florescu a dénichée dans le livre du professeur Eimerit, *Les paysans roumains depuis le traité d'Andrinople*, Paris, 1937, auquel il emprunte la substance du chapitre *Les classes sociales*. « One peculiar characteristic of this class of free peasants » — écrit encore l'auteur — « namely that its members own land in common and that their villages have a separate judicial entity, attests to the possibility of some general form of communal peasant ownership on the early history of the Principalities, as in Russia ». Là-dessus, R. Florescu trouvera des indications précieuses dans l'ouvrage — qu'on ne saurait trop recommander — du professeur H. H. Stahl, *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, I—II (1958), III (1965). Pour en revenir aux boyards, peut-on vraiment affirmer qu'en toute circonstance ils aient dédaigné le commerce ? (p. 314 : « we think of the Boyar, no matter how modest, as essentially a landowner or a court functionary who either shared in the universal contempt of his class for commercial pursuits or did not have the requisite capital to engage in them »). Cette opinion est pour le moins contestable. Sans être précisément une noblesse marchande, les boyards vendaient en Transylvanie, en Pologne et dans les provinces turques voisines, les produits de leurs terres : leur bétail, leurs pores, la laine de leurs troupeaux, du vin et de l'eau-de-vie. Malgré le monopole ottoman sur le commerce des céréales, ce trafic ne s'est jamais interrompu. Ailleurs, en décrivant l'existence des seigneurs terriens sur leurs vastes domaines, l'auteur l'imagine beaucoup plus fastueuse et protocolaire qu'elle ne l'était en réalité. Nous connaissons, par exemple, grâce au livre de comptes d'un boyard moldave (N. Iorga, *O gospodărie moldovenească la 1777, după socotelile cronicarului Ioniță Canta*, Buc., 1928), bien des menus détails domestiques. Telle qu'elle ressort de ce document, ou des vivants mémoires de R. Rosetti, la vie quotidienne des gentilshommes campagnards semble modeste, assez proche de celle des villageois.

Si l'on passe maintenant à l'histoire politique, l'auteur se méprend étrangement en estimant que les pays roumains ont regagné leur autonomie « largely through the effort of a skilful coterie ». L'avènement des princes indigènes n'est certainement pas dû aux harangues des boyards, même des mieux vus à la Porte, au cours de leur ambassade de 1822. Cet acte fut l'aboutissement du soulèvement paysan dirigé par Tudor Vladimirescu, lequel, précipitant la chute du régime, avait éclaté en même temps que le mouvement de l'Hétairie dont faisait part le chef de la jacquerie valaque. La défection des Phanariotes en cette occasion fournit une autre raison du même acte. Pour ce qui est de la noblesse roumaine, on sait que les titres

n'y étaient jamais héréditaires (quoique R. Florescu paraisse admettre des exceptions à la règle : « these were rarely hereditary » — p. 304). Néanmoins, on nous assure que ce problème « was somewhat oversimplified by the reforming Prince Constantine Mavrocordato when he established a noblesse de fonction in 1739 ». La réforme en question est de 1740, pour la Valachie, étendue en 1741 à la Moldavie, et cette simplification serait surtout le fait de l'auteur. En effet, l'ordonnance princière du mois de mars 1734 exemptait d'impôts les boyards moldaves qui, auparavant, n'en étaient exemptés que durant l'exercice de leurs charges. Six ans plus tard, la « Constitution » de C. Mavrocordato leur ajoutait les monastères et les prêtres, tout en précisant que « tous les nobles qui ne seroient pas occupés dans quelque emploi dans la province (...) et qui, suivant notre Cour, donneroient leur avis par écrit sur les différens procès de particuliers, recevoient un salaire convenable pour récompense de leurs travaux dans l'administration de la justice » (« Mercure de France », juillet 1742). Cette réforme démontre amplement que les boyards entendaient faire de la justice une source de revenus. « The Phanariots in their need for money » — lisons-nous à ce point de l'exposé — « doubled or even trebled Boyar titles, without creating additional functions. For instance, there was a second and third *vorvic* (sic !), a second and third *paharnic*, down to the lowest echelon » (p. 305, n. 11). Pourtant, le dédoublement des fonctions est beaucoup plus ancien en Moldavie où, dès le XVI^e siècle, on trouve un *vorvic* du Haut-pays et un autre du Bas-pays — une sorte de Highlands et de Lowlands. Constantin Mavrocordato devait leur adjoindre les *vornici de divan*, avec des attributions judiciaires, portant ainsi leur nombre jusqu'à quatre. Les *vornici de gloatã* ou *de poartã* sont des dignitaires de moindre importance qui apparaissent au XV^e siècle. L'aspect hiérarchisé de la classe des boyards n'est donc nullement redevable à l'avidité, si décriée, des Phanariotes qui, néanmoins, ont su exploiter une situation établie depuis longtemps. Les offices anoblissants sont devenus des titres de noblesse obtenus à prix d'argent. Les privilèges qui s'y rattachent sont l'inscription au Livre des Archontes (brûlé pendant la révolution de 1848) et l'exemption d'impôts. Ceci nous ramène aux réformes du XVIII^e siècle, qui auraient été, selon R. Florescu, l'œuvre de « repentant despots ». Celles de Constantin Mavrocordato, en particulier, seraient « an act motivated, it is said, by a desire to gain sympathies in the West ». C'est réduire singulièrement la portée de la politique agraire des Phanariotes. Faut-il encore répéter que l'abolition du servage fut imposée par les réalités économiques et sociales roumaines, quelle qu'ait pu être l'influence de la philosophie des Lumières sur l'esprit du prince ? A quoi attribuer le fait que les *rumãni* et *vecini*, en sujétion totale par rapport à leur seigneur et corvéables à merci, ont été assimilés aux tenanciers libres ? A la désertion massive des campagnes par les paysans, justement entrevue par l'auteur, mais aussi au règlement introduit en Petite Valachie par le gouvernement autrichien et à la conception autoritaire du pouvoir princier qui se fait jour à travers toute l'activité des Phanariotes. Il n'est que juste de citer à ce sujet les travaux d'un jeune chercheur, Florin Constantiniu, *Quelques aspects de la politique agraire des Phanariotes*, « Revue Roumaine d'Histoire », 4, IV, 1965, p. 667—680.

En dépit de l'effet assez restreint des édits, peut-on croire que les paysans « soon had occasion to regret their former bondage » ? Sur ce point encore, il y a lieu de regretter que l'auteur n'ait pas cru nécessaire de recourir à la bibliographie roumaine postérieure à la première guerre mondiale. Qu'il suffise de mentionner, parmi de nombreux ouvrages, V. Mihordea, *Reluțiile agrare din secolul al XVIII-lea în Moldova*, Buc., 1968, et un précieux instrument de travail, les *Documente privind relațiile agrare în secolul al XVIII-lea*, en deux volumes. Les contributions d'I. Minea, „*Reforma' lui Constantin Vodã Mavrocordat*, Iași, 1927, et G. Brătianu, *Două veacuri de la reforma lui C. Mavrocordat*, Buc., 1947, auraient comblé bien des lacunes.

A lire les pages qui traitent du clergé orthodoxe, on dirait que l'auteur emprunte le portrait tracé par les voyageurs « éclairés » du XVIII^e siècle qui, publiant leurs impressions sur les pays roumains, ne se faisaient pas faute de commenter l'ignorance et le fanatisme des moines. Mais c'est à ce clergé ignare qu'ont appartenu Anthime d'Ivir, ses successeurs sur le

siège métropolitain d'Hongro-valachie Néophyte le Crétois, Grégoire des Myres et Dosithée Filitti, les évêques de Rimnic Damascène, Clément, Césaire et Philarète, ou Joseph et Hilarion d'Argeș, auxquels viennent s'ajouter, en Moldavie, les savants prélats Léon Gheuca et Jacob Stamati. Le mouvement des lettres aux pays roumains ne doit pas moins aux humbles clercs qui, au fond de leurs couvents, copiaient des manuscrits. La liste pourrait s'allonger avec les noms de Daniel Philippides, Barthélemy Măzăreanu, Denys l'Ecclésiarque et Naum Rînniceanu.

Des réserves analogues s'imposent à l'égard d'une autre affirmation concernant les origines de la bourgeoisie (p. 314). « Commercial were thus performed almost entirely by an increasingly numerous and prosperous foreign community. » Mais le nom de la rue *Lipscani*, de Bucarest, ne témoigne pas, comme le voudrait l'auteur, de la présence de tailleurs allemands. On appelait *lipscani* les marchands roumains qui revenaient de Leipzig, dont ils fréquentaient régulièrement la foire pour le négoce des pelleteries et des étoffes. On oublie aussi le rôle de cette bourgeoisie dans les émeutes des villes, de plus en plus fréquentes dans la seconde moitié du siècle.

En somme, mieux renseignée, moins prodigue de jugements pressés, cette esquisse du régime phanariote dans les principautés danubiennes aurait pu fournir aux lecteurs étrangers des connaissances utiles, quoique sommaires, sur une époque trouble de cette histoire roumaine, si méconnue encore.

Andrei Pippidi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: MARIA ALEXANDRESCU-VIANU (M.A.-V.) H. MIHĂESCU (H.M.); PETRE DIACONU (P.D.); E. MIHĂILĂ-SCĂRLĂTOIU (E.M.-S.); GHEORGHE CRONȚ (G.C.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D); ALEXANDRU DUȚU (A.D.); PETRE Ș. NĂSTUREL (P.Ș.N.); CORNELIA COMOROVSKI (C.Cm.); GELCU MARSUTOVICI (G.M.); LIVIU P. MARCU (L.P.M.).

Apulum, Acta Musei Apulensis, Omagiu Semicentenarului Unirii, 1918—1968, VII. 1968.

Le VII^e volume de l'Apulum (qui paraît par les soins du Musée régional d'Alba-Iulia est consacré au demi-centenaire de l'union de la Transylvanie aux autres provinces roumaines (1^{er} Décembre 1918—1^{er} Décembre 1968). Les 600 pages d'études d'archéologie et d'histoire, ducs à un grand nombre de chercheurs roumains et étrangers, assurent à ce volume festif un intérêt tout particulier. Il est présenté par le Prof. Constantin Daicoviciu, membre de l'Académie roumaine, et mis en page grâce aux soins minutieux et compétents de Alexandru Popa et de Ion Berciu; c'est à ce dernier qu'on doit, à part l'histoire du musée d'Alba-Iulia, l'étude du rôle de premier ordre que cet important centre culturel a joué pour parfaire la connaissance archéologique et historique de la Transylvanie.

La collaboration précieuse de quelques savants étrangers augmente l'intérêt scientifique du volume. Un émouvant hommage porté à la science roumaine, par l'évocation de la personnalité de deux de ses plus grands historiens: Nicolae Iorga et Vasile Pârvan, est dû à Jérôme Carcopino. Le Professeur belge Marcel Renard publie une ample étude sur les monuments décorés de sphynxes à masques funéraires. Après un bref « aperçu » concernant les limites géographiques et chronologiques du thème, le savant belge établit deux groupes géographiques et stylistiques sur le territoire de la Roumanie. L'un est constitué par les monuments découverts à Alba-Iulia et l'autre par ceux de Sarmizegetusa, défini par un schématisme plus accentué par rapport au premier. L'auteur brosse une image complète de l'aire d'expansion de ce motif dans le monde antique et prouve que, né en Orient, il atteint les provinces romaines en commençant par l'Italie du Nord pour continuer son cheminement jusqu'en Gaule, dans les îles britanniques, ainsi que dans les provinces rhénano-danubiennes, avec un *missung-link* en Pannonie et Mésie Supérieure. Du point de vue chronologique les monuments plus anciens sont ceux de l'Italie du Nord (I^{er} siècle de notre ère) suivie au temps des Flaviens et durant les premières

années du III^e siècle par les îles britanniques et la Gaule. Les exemplaires trouvés dans la région rhénane et danubienne datent de la fin du I^{er}, début du second siècle; ceux de Roumanie — du II^e siècle. L'auteur est d'avis que ce thème iconographique a pénétré en Dacie par les provinces de l'ouest, ce qui prouverait une fois de plus l'existence des relations culturelles qui s'étaient établies entre la province de Dacie et les zones occidentales de l'empire romain. C'est à juste titre aussi que Marcel Renard considère que ces masques funéraires représentent des images conventionnelles du défunt et non pas, comme essayait de le prouver la savante anglaise Joselyn Toynbee, des portraits réalistes.

La collaboration étrangère est complétée par les études de P. Detev (Bulgarie) sur les *Traces de la civilisation Razkoprutza de Transylvanie*; de Maria Cicicova (Bulgarie): *Au sujet du soc thrace*; de Stanislaw Mrozek (Pologne): *Aspects sociaux et administratifs des mines d'or en Dacie*; de Christian J. Guyonvar'h (France): *Le nom de Durostorum*; de Alberto Balil (Belgique): *Forme di lucerne romane con segnatura di ceramista* et par la note de J. Ch. Balty (France) qui s'occupe d'une statue de captif, appartenant à la collection Somzéc (publiée autrefois par F. Cumont); l'auteur considère qu'il s'agit de la représentation d'un prisonnier dace de l'époque trajane, réutilisé plus tard sur l'arc de Constantin de Rome. La collaboration roumaine est ample et s'étend des problèmes de la préhistoire jusqu'à l'archéologie et l'histoire antique et médiévale.

Les nombreux problèmes de la préhistoire sont traités par: Vl. Dumitreşeu: *Considerații cu privire la poziția cronologică a culturii Cucuteni în raport cu culturile vecine* [Considérations concernant la position chronologique de la culture Cucuteni en rapport avec les cultures voisines]; Ion Berciu: *Importanța complexului neolitic „Lumca Nouă” în lumina noilor săpături (1961—1963)* [L'importance du site néolithique de „Lumca Nouă” à la lumière des nouvelles fouilles (1961—1963)]; K. Horedt, *Die Kupferzeit in Transilvanien*.

Les articles de numismatique concernent l'époque classique: deux études, dues à Eugen Chirilă, s'occupent d'un groupe de monnaies dyrrachiennes de Voivodeni; le second, écrit en collaboration avec Ioan Pop traite de 56 imitations de monnaies thassiennes et de trois pièces de Macedonia Prima; il s'agit d'un trésor découvert à Sinpetru (ville de Braşov). C'est l'occasion de la publication de ce trésor qui a facilité aux auteurs la rédaction d'une liste complète des découvertes monétaires thassienne et de Macédoine. Un dernier article numismatique, dû à Judita Winkler, présente quelques considérations sur les matrices et le style des monnaies daco-ge'tiques.

La série des études d'histoire et d'archéologie s'ouvre avec le travail du Prof. C. Daicoviciu qui reprend le problème de la romanisation de la Dacie. Les anciens arguments du savant roumain, publiés dans son ouvrage *La Transylvanie dans l'antiquité* (Bucarest, 1938) sont repris et enrichis grâce aux nouvelles découvertes qui renforcent l'idée d'une puissante et durable romanisation de la province du Bas-Danube.

Dans son étude *Misiunea lui Tiberius Claudius Pompeianus la Gurile Dunării* [La mission de Tiberius Claudius Pompeianus aux bouches du Danube], N. Gostar prouve — par la mise en parallèle d'une inscription découverte à Troesmis (Igliţa) et d'une autre d'Ismail — la présence entre 173—179 dans la région du Bas-Danube de Tiberius Claudius Pompeianus, gendre de l'empereur Marc-Aurèle, et qui doit être mise en relation avec les actions militaires provoquées par la guerre contre les Marcomanes. Il est probable que Tiberius Claudius Pompeianus ait été obligé de faire face aux attaques des Bastarnes, des Alanes et des Peucins, mentionnés dans l'Historia Augusta, vita Marci, 22, comme alliés des Marcomanes.

D'autres études d'histoire et d'archéologie antique sont dues à D. Tudor: *Importul de vin și untdelemn în provincia Dacia*. [L'importation de vin et d'huile dans la province de Dacie (II—III^e siècle de n.è.); à M. Macrea: *Dacii liberi în epoca romană* [Les Daces libres dans l'époque romaine]; à C. Petolescu: *Cteva tezaururi monetare și evenimentele din Cimpia Mun-*

laniei la sfîrşitul secolului al II-lea e.n. [Quelques trésors monétaires et les événements de la Plaine de la Valachie à la fin du II^e siècle n.è.]; à I. Glodariu : *Importuri romane în cetăţile dacice din munţii Orăştiei*. [Les importations romaines dans les citées daces d'Orăştie]; à D. Protase : *O aşezare dacică din epoca romană la Ocna Sibiului* [Un habitat dace d'époque romaine de Ocna Sibiului]; à V. Boroneanţ et M. Davidescu : *Două bordeie dacice la Schela Cladovei Turnu Severin* [Deux huttes daces de Schela Cladovei — Turnu Severin].

Dans son article *Coronamentele în formă de trunchi de piramidă arcuţă pe teritoriul provinciei Dacia* [Les couronnements en tronc de pyramide courbée dans la province de Dacie], H. Daicoviciu reprend l'étude d'un groupe de monuments qui l'intéressent depuis longtemps (*Omagiul Constantinescu Iaşi*, Bucarest, 1965, p. 101—108). L'auteur constate l'existence de ces couronnements pyramidaux dans une région restreinte située autour de la ville d'Apulum. Au-delà de la Transylvanie, on trouve dans le Noricum et en Pannonie les spécimens qui, du point de vue stylistique, sont le plus rapprochés de ceux de l'Italie du Nord — Aquileia. L'auteur croit à une pénétration directe de l'Italie en Dacie. En ce qui concerne l'origine de ce genre de monuments, l'auteur la trouve dans les tours funéraires prismatiques de Syrie.

C. Pop, Ioan Al. Aldea, I. Chifor et V. Lucăcel apportent quelques informations supplémentaires à l'article de D. Protase, publié dans « *Studii şi Cercetări de istorie veche* », IX (1960) 2. Les six médaillons funéraires, inédits qu'ils publient et qui augmentent à 29 le nombre total de ce genre de monuments, ajoutent sur la carte de leur aire d'extension une nouvelle localité : Gherla. Le fait que les pièces les plus nombreuses ont été découvertes à Alba-Iulia (huit) et à Cristeşti de Mureş (quatre), par rapport à celles (une-deux) trouvées dans l'autres localités, suggère aux auteurs l'hypothèse de l'existence d'ateliers dans ces deux villes. Si cette hypothèse nous paraît justifiée, la division de la Transylvanie en deux zones (le centre et le sud liés aux ateliers d'Apulum et l'est à Cristeşti de Mureş, le nord demeurant lié, peut-être, à la production de Porolissum) nous semble moins probable. Il est difficile d'arriver à une conclusion sans une analyse stylistique de ces monuments, étude qui reste à faire.

Dionisie Radu discute dans *Trei monumente sculpturale de la Apulum* [Trois monuments sculpturaux d'Apulum] trois rondes-bosses, publiées naguère par Silvio Ferri (*Arte romana sul Danubio*). Il considère que les têtes sont de l'époque médiévale ou moderne, ce qui entraînerait l'abandon de l'hypothèse que l'un des monuments serait un portrait de Marc-Aurèle. Nous ne pouvons pas être d'accord avec l'auteur quand il affirme que : « la pièce représente une étape avancée de l'art provincial romain et se rapproche, dans une certaine mesure, par la finesse de l'exécution des sculptures des grandes métropoles ainsi que des statues les plus réussies des empereurs Antoninus Pius et Marcus Aurelius ». Il est, croyons-nous, nécessaire de distinguer entre les œuvres d'un art à caractère aulique de la province et celles typiquement provinciales. Celui-ci, dans une « étape avancée » n'a rien de la « maîtrise des sculptures appartenant aux grandes métropoles », mais bien au contraire, évolue dans une direction entièrement différente. D'autre part, la notion de « grande métropole » ne nous paraît pas claire, tenant compte du fait qu'il est impossible d'appliquer un jugement d'ensemble à l'art des grandes villes d'un empire tellement vaste et aux zones artistiques bien délimitées. Les deux autres pièces qui font l'objet de l'analyse de D.R. sont la statue d'un légionnaire et une statue funéraire féminine, les deux datées par l'auteur au III^e siècle.

Dans son article *Optimo principi*, M. Gramatopol publie une tête en marbre, inédite de la Collection Severeanu, qu'il identifie avec un portrait de l'empereur Trajan, peu avant sa mort, quand sa figure décelait déjà les signes de la souffrance physique. L'analogie de ce portrait avec celui du même empereur sur une *imago clipeata* découverte à Ankara conduit l'auteur à attribuer la pièce de Bucarest à un atelier microasiatique.

Mentionnons encore d'autres travaux, ceux dus à Al. Popa, I. Bercin et R. Pop : *Trei monumente epigrafice de la Ampelum* [Trois monuments épigraphiques d'Ampelum]; à V. Vasiliev et L. Marghitan : *Materiale epigrafice descoperite la Micia* [Matériaux épigraphiques

découverts à Micia]; à Al. Popa : *Note asupra unor culte orientale de la Apulum* [Notes sur les cultes orientaux d'Apulum].

Dans son article *Scurte considerații asupra formării limbii române* [Brèves considérations sur la formation de la langue roumaine], le Prof. Al. Rosetti soumet à l'analyse les données chrono-linguistiques de la langue roumaine.

L'archéologie médiévale est représentée par les articles de Gh. Anghel : *Noi descoperiri arheologice în legătură cu așezarea feudală timpurie de la Alba-Iulia* [Nouvelles découvertes archéologiques touchant le site d'Alba-Iulia de la haute époque féodale], de Radu Heitler et Al. Bogdan : *Contribuții la arheologia monumentelor transilvane. I. Principalele rezultate ale cercetărilor arheologice efectuate în complexul medieval din Cricău (Jud. Alba)* [Contribution à l'archéologie de Transylvanie. I. Principaux résultats des recherches archéologiques de Cricău (départ. d'Alba)]; les études de numismatique sont dues à I. Winkler et Francisc Pap : *Monede cehe și morave în tezaurul monetare medievale din Transilvania* [Monnaies tchèques et moraves dans les trésors monétaires médiévaux de Transylvanie]; à E. Chirilă et I. Dănilă : *Tezaurul monetar de la Șieu (secolele XIV—XVII)* [Le trésor monétaire de Șieu (XIV^e—XVII^e siècle)]; les études d'histoire médiévale sont signées par Paul Gyulai : *Noi documente și interpretări noi de documente privind artileria și un atelier de turnat tunuri în timpul lui Mihai Viteazul* [Nouveaux documents et nouvelles interprétations concernant l'artillerie et un atelier de coulage des canons du temps de Michel le Brave]; par M. Dan et S. Goldenberg : *Regimul comercial al negustorilor balcano-levantini în Transilvania în secolele XVI—XVII* [Le régime commercial des marchands balkano-levantins en Transylvanie aux XVI—XVII siècles]; par D. Prodan : *Misiunea lui Ioan Piuariu-Molnar în cursul răscoalei lui Horia* [La mission de Ioan Piuariu-Molnar lors de la révolte de Horia]; par N. Edroiu et Petre Iambor : *Săvârșinul în timpul răscoalei lui Horia* [Săvârșin au temps de la révolte de Horia]; par Traian Bălan : *Re-lații feudale în comitatul Hunedoarei după răscoala lui Horia* [La situation du paysannat de Hunedoara après la révolte de Horia].

M.A.-V.

- I. I. RUSSU, *Illyrii. Istoria, limba și onomastica, romanizarea* [Les Illyres. Histoire, langue et onomastique, romanisation] Bucarest, Editura Academiei, 1969, 302 p. + 1 carte (« Biblioteca istorică », 17)

Cette monographie a été élaborée selon les mêmes principes que le livre du même auteur sur *Limba traco-dacilor* [La langue des Thraco-Daces], Bucarest, 1959, 1967². On a d'abord extrait des sources le matériel linguistique consistant en gloses, anthroponymes et toponymes (162—266). Si l'on compare ce matériel avec celui de la monographie d'Anton Mayer (Vienne, 1957), on constate que ce dernier a été vérifié, corrigé et enrichi. Utilisant des sigles et des abréviations, éliminant le superflu et adoptant un style concis, l'auteur a réussi à concentrer, dans un nombre moindre de pages, un matériel plus abondant et plus sûr. Il décrit dans le menu les sources (47—62), analyse critiquement les résultats de ses prédécesseurs (63—83), expose sa propre méthode (94—98) et fait ressortir les traits fondamentaux du lexique, de la phonétique, de la morphologie (99—113) et de l'onomastique (114—127). Deux chapitres renferment des notions générales de nature extra-linguistique, strictement nécessaires à l'intelligence du processus historique dans son ensemble : Les Illyres avant l'occupation romaine (25—46), la conquête romaine, la romanisation et la disparition de la langue illyre (128—155). Nous avons à faire à un travail fondamental, systématique et personnel, qui mériterait une

traduction dans une langue de large circulation afin de pouvoir être utilisé par la science internationale.

J'objecterais toutefois contre l'utilisation de l'expression de « langue latine romane » au lieu de « langue latine parlée », « langue latine commune » ou « langue latine tardive ». Les mots « latin » et « roman » accusent une différence de contenu de nature qualitative, c'est-à-dire de structure et ne vont guère côte à côte. La frontière conventionnelle des deux phases successives devrait être placée approximativement au VIII^e siècle. On ne dispose pas de preuves convaincantes ni pour admettre la continuité, ni pour plaider en faveur de la discontinuité entre Illyres et Slaves. On ne peut guère que se livrer à une spéculation logique : si le latin a surtout pénétré dans les villes et les plaines fertiles, il est probable que la langue des populations autochtones se sera maintenue longtemps, peut-être jusqu'à la venue des Slaves et même un certain temps après (chez les Albanais, jusqu'à nos jours). A mon avis, il faut procéder avec prudence lorsqu'on essaye de reconstituer le sens de certains noms propres à l'aide des radicaux indo-européens ; le procédé peut donner des résultats dans le domaine des langues qui possèdent des mots composés (comme le vieil allemand, le grec et le thrace), mais il semble moins indiqué dans le cas de la langue illyre. Il serait bon que nous nous efforcions tous à obtenir davantage de précisions dans l'emploi de certains termes : par exemple par « romanité balkano-danubienne » (p. 113) faut-il entendre à la fois la romanité de Dacie et celle de Dalmatie ? Ne serait-il pas plus indiqué d'en circonscrire le sens et de parler, en Occident, d'une romanité dalmato-pannonienne et, en Orient, d'une romanité thraco-dace ou du Bas-Danube ? La bibliographie, riche et à jour, mentionne quelques éditions vieilles (Héroclès, Socrate, Sozomène). Split (Spalato) n'est pas identique à Salona (p. 13). Une inconséquence de transcription : Garašanin, *Arheološka nalazišta* (p. 26, š ou ş?) ! Si l'on applique le principe phonétique recommandé par l'Académie Roumaine, il aurait fallu transcrire en roumain *ilir*, *iliric*, et non, comme fait l'auteur, *illir*, *illiric*.

H. M.

J. GJINARI, *Pour l'histoire des dialectes de l'albanais*, « *Studia Albanica* », VI, 1969, p. 107-124.

Au stade actuel de la recherche on est parvenu à la conclusion que les causes des changements linguistiques doivent être recherchées en premier lieu dans le système propre à chaque langue et ensuite seulement dans le jeu d'influences extérieures ou des facteurs extralinguistiques. Le problème de la genèse des dialectes albanais appartient au domaine de l'histoire de la langue albanaise et de son système linguistique et il attend une solution reposant sur des faits concrets et sans idées préconçues. Si l'on part, à titre d'exemple, de la conception, non démontrée, que l'albanais s'est superposé à un fonds slave, qui l'aurait influencé au point d'avoir déterminé sa division même en dialectes séparés, en ce sens que le dialecte tosqe aurait été produit par l'action du substrat bulgare et le dialecte guègue par celle du substrat serbo-croate, on ne peut aboutir à une juste conclusion les termes de la prémisse étant inconnus. Une autre méthode de travail s'impose à tout prix : remonter du connu à l'inconnu, des faits à la théorie. C'est pourquoi nous considérons positif et bien venu le présent essai où l'auteur discute des faits concrets et donne du contour à des aspects fondamentaux de la dialectologie albanaise. En l'absence de textes antérieurs au XVI^e siècle, la dialectologie acquiert une importance particulière pour l'histoire de la langue albanaise et il est à souhaiter que l'on en arrive à une

meilleure connaissance des réalités actuelles de la langue parlée. A la suite de quelques comparaisons avec le roumain on constate que les deux langues disposent de moyens propres, multiples et variés, leur permettant de se développer, sans en appeler obligatoirement à des modèles étrangers. Les procédés de formation du futur en albanais et en roumain sont semblables ou identiques, bien qu'ils soient apparus indépendamment dans les deux langues : *do le punoj, voi luca* ; *kam mre punue, am de lucrat* ; en tosqe *kam për të punuar*, en vieux roumain et dialectalement *am să lucrez, am de lucrat*. L'infinitif guègue *me punue* correspond à *a luca* « travailler », et la variante tosqe *për të punuar* a des correspondants dans *pentru lucrat, de lucrat*. La croissance des voyelles longues ou de la gémination des consonnes peut apparaître dans des circonstances propres, sans influences du dehors : par exemple, la langue roumaine n'utilise ordinairement pas la gémination, mais dans *innopla* « passer la nuit », *innota* « nager » il se produit un phénomène rappelant celui des vocables italiens *innanzi, inganno, onnipotente*, etc. Les toponymes slaves impliquent l'hypothèse d'une symbiose avec les Slaves ; leur présence est due au fait qu'à une certaine période de l'histoire les Slaves possédaient des territoires et constituaient une couche sociale superposée ; mais la chose n'implique pas de manière absolue la conclusion qu'ils représentaient dans ces territoires la population la plus ancienne.

H. M.

M. MACREA, *Viața în Dacia romană* [La vie dans la Dacie romaine]. Bucarest, Editura Științifică, 1969, 523 p. + 1 carte

Ce livre posthume du regretté Mihail Macrea (1908—1967), ancien professeur à l'Université de Cluj, constitue la plus complète des monographies consacrées à la Dacie romaine. Elle repose sur les informations littéraires, épigraphiques et archéologiques connues jusqu'ici. L'auteur, qui était un archéologue passionné, a participé sans relâche à des fouilles. Il a mis notamment en valeur les matériaux épigraphiques et a collaboré à la préparation de la carte de l'Empire romain (pour le secteur de la Dacie) préparée sous l'égide de l'Union Académique Internationale, sous la direction de G. Lugli, membre de l'Académie dei Lincei de Rome.

Le contenu de cet ouvrage, qui a servi aussi de matière à un cours destiné à ses étudiants, embrasse tous les aspects essentiels de la vie en Dacie : la Dacie avant les Romains, la conquête romaine, la constitution de la province romaine et son organisation administrative, l'armée et le système de la défense, la population et sa structure sociale, l'économie et la culture, la vie quotidienne, l'anarchie du III^e siècle, la fin de la domination romaine et la Dacie après le retrait de l'armée romaine. L'abondance des matériaux mis en œuvre et de l'information bibliographique est impressionnante : l'auteur a recueilli avec passion, durant près de 40 ans, des données concernant la Dacie. L'ouvrage renferme de nombreuses illustrations et esquisses, ainsi qu'une carte détaillée de la Dacie romaine.

La lecture de cette monographie permet d'en détacher certaines idées générales. C'est ainsi que l'on observe une continuité de vie et de civilisation depuis les temps le plus reculés jusqu'à l'époque de formation du peuple roumain et de sa langue ; la population autochtone a enrichi son existence à l'aide de certaines formes de vie empruntées aux conquérants et surtout grâce à l'adoption du latin ; la toponymie ancienne a persisté ; la colonisation romaine a été intense et, après le retrait de l'armée romaine de Dacie, la majorité de la population demeura sur place et constitua le noyau dont devait se former le peuple roumain.

L'auteur, ayant été enlevé prématurément à la science, n'a pu surveiller l'impression de son livre. Aussi quelques menues erreurs se sont-elles glissées : *diplasmum* au lieu de *dilapsum* (p. 348), *spaecula* au lieu de *specula* (p. 353), *picten* au lieu de *pecten* (p. 417), *numera* au lieu de *munera* (p. 418). Le rapport entre les mots *basilica* et *ecclesia* (p. 479 et 482) doit être précisé comme suit : *basilica* et *ecclesia* au sens d'« église » apparaissent dans les textes au même moment, vers l'an 330 ; ils étaient utilisés aussi bien en Orient qu'en Occident ; en Occident, les autorités ecclésiastiques choisirent le terme d'*ecclesia*, qui s'imposa et persista dans les langues romanes occidentales, alors que *basilica* n'a persisté que dans la toponymie ; en Orient, la langue roumaine a adopté le mot *basilica* (*biserică*) et l'albanais celui d'*ecclesia* (*qishë*). Le mot roumain *rusalii* (p. 479) ne dérive pas directement de *Rosalta*, mais par l'intermédiaire du slave *rosalija*.

H. M.

E. WEBER, *Die römischen Inschriften der Steiermark*, Graz, 1969, 487 pp. + 1 carte. (Veröffentlichungen der Historischen Landeskommission für Steiermark. Arbeiten zur Quellenkunde, 35)

La présente collection est complète, autrement dit elle représente un *corpus* de toutes les inscriptions, dont 339 découvertes en Styrie, 81 en dehors des limites de cette province, mais entrées par la suite en possession de musées de Styrie, et 6 *incertae*. L'éditeur a relu toutes ces inscriptions et établi un texte critique, accompagné de descriptions, de photographies, de commentaires et d'index. Il a ajouté en fin du volume une carte de la province avec ses divisions administratives antiques et modernes, ses rivières, ses voies de communication et les noms des localités où l'on a découvert lesdites inscriptions. Celles-ci livrent un grand nombre de noms romains, ainsi que 106 noms autochtones, dont 100 celtiques, 4 illyres et 2 germaniques. Ces chiffres reflètent dans une certaine mesure les réalités ethniques de l'antiquité et montrent qu'à la différence de la Dacie, de la Mésie et de la Dalmatie, la province romaine du Norique abritait une population celtique assez nombreuse. L'exécution du volume est excellente. On devrait en souhaiter de pareilles collections pour chacune des provinces romaines du sud-est de l'Europe.

La consultation de la carte est rendue assez difficile par le fait que la province moderne de Styrie ne se superpose pas au Norique antique, ce qui nous empêche de nous rendre compte des proportions et de nous faire une image d'ensemble des rapports avec les provinces de Pannonie et de Dalmatie et avec le reste de l'Empire romain. La publication de ce *corpus* nous offre l'occasion de tirer quelques conclusions relatives au caractère de la romanisation du Norique. L'actuelle Styrie est subdivisée en 16 districts, dont 6 se trouvent dans le bassin du Mur, affluent de la Drave, où apparaissent 75 localités renfermant des inscriptions latines (sur un total de 123 localités). C'est là que passait dans l'antiquité une route secondaire qui menait à Poetovio, par Flavia Solva, jusqu'à Poedicum (près de Bruck, sur le Mur). Les localités de la vallée en question convergeaient vers la grande artère de communication qui rattachait Aquileia (sur l'Adriatique) à Carnuntum (sur le Danube). Les autres districts se trouvent dans les vallées d'affluents de la rive gauche du Raab (qui se jette dans le Danube) et ils renferment 35 localités à inscriptions romaines. Ces localités étaient reliées à la même grande artère (entre Poetovium, Sabaria, Scarbantia et Carnuntum), qui a joué un rôle insigne dans l'organisation

de la défense romaine du *limes* danubien. Un nombre de 11 localités à inscriptions latines se trouvent dans les vallées de Gortschitz, Metnitz et Gurck, affluents de la rive droite de la Drave, à proximité de Klagenfurt. Ces localités communiquaient avec la route secondaire qui partait de l'artère principale de Celeia, passait par Virunum (aujourd'hui Zollfeld) et arrivait à Aquilée, au bord de l'Adriatique. Enfin, 9 localités à inscriptions latines figurent dans le bassin de l'Enns, qui se jette dans le Danube en aval de Linz. Par conséquent, 110 localités se rattachaient à la grande artère Aquilée-Carnuntum, 11 à la route Aquilée-Virunum-Celeia et 9 à celle d'Aquilée-Virunum-Ovilava-Lauriacum (sur le Danube, à l'est de Linz). Toutes ces localités n'étaient qu'adjacentes aux grandes routes : seule l'une d'elles (Fl. Solva) s'éleva au rang de municipes. Il est très probable que sur le territoire actuel de l'Autriche se soient infiltré des vétérans ou des marchands romains venus par la route Aquilée-Carnuntum pour se livrer à l'agriculture ou au commerce. Ils n'arrivèrent nulle part à des agglomérations plus importantes, comme ce fut le cas en Dalmatie et dans la vallée du Bas-Danube : la dispersion des petites localités à inscriptions latines ne pouvait contribuer à renforcer le processus de romanisation.

H.M.

S. A. PLETNEVA, *От кочевий к городам (Салтово-малецкая культура)*. Du nomadisme à la ville. La civilisation de Saltovo-Majaki], dans «Материалы и исследования по археологии СССР» 142, Moscou, 1967, 198 p., 50 fig. et 5 tableaux.

La savante soviétique nous présente cette fois en un volume toute la question, si débattue, de la civilisation de Saltovo-Majaki. Son travail renferme sept chapitres. Le premier traite des nomades, des établissements, des fortifications de terre et de pierre, ainsi que des villes. Le chapitre II parle des yourtes, des huttes à demi-souterraines, des fosses ménagères, etc. ; le troisième, du rite et du rituel funéraires. Le chap. IV est réservé à la céramique et le V^e discute les problèmes de chronologie. Subdivisant la civilisation de Saltovo-Majaki en cinq variantes, l'auteur soutient que leur aire de diffusion coïncide avec le territoire de la Khazarie. Se fondant sur des considérations archéologiques, elle estime que trois de ces variantes appartiennent aux Protobulgares et deux aux populations alanes. A son avis, ce sont les Protobulgares et les Alains qui ont créé la civilisation de Saltovo-Majaki.

Attribuant sans réserve la civilisation de « Dridu » (Roumanie) et celle « vieux-bulgare » de Bulgarie aux Protobulgares, S. A. Pletneva soutient que les rapports entre les Bulgares du Bas-Danube et les régions d'où ils venaient ne furent jamais interrompus par les migrations des drouzines d'Asparouch.

Nous consignons ici les idées exposées par S. A. Pletneva, mais nous tenons à mentionner qu'à certains égards elles nécessitent une démonstration qui mette en œuvre de nouvelles preuves. Nous n'en apprécions pas moins le labeur minutieux de la savante soviétique qui a réuni dans son livre un immense matériel qu'elle a systématisé autour d'une vaste gamme de problèmes.

P.D.

G. MIHĂILĂ, *La diffusion dans les pays roumains des écrits sur la vie et l'activité des frères Cyrille et Méthode de Thessalonique*, Thessalonique, 1968, pp. 247—263. Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ ἐορταίου τόμου Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου ἐπὶ τῇ 1100 ἐτηρίδι Τόμος δεύτερος) [Extrait du volume commémoratif « Cyrille et Méthode » à la 1100^{ème} anniversaire. Tome II].

L'article de G. Mihăilă, paru à l'occasion du mille centième anniversaire de la mission religieuse et culturelle de Constantin — Cyrille et Méthode en Moravie (863), présente pour la première fois l'ensemble des copies roumaines des écrits sur la vie et l'activité des créateurs de l'écriture slave, tout en soulignant la valeur philologique de ces copies et le rôle joué par les lettrés roumains dans l'histoire de la culture sud-est européenne.

Les données dont la philologie dispose aujourd'hui attestent que dans les Pays roumains ont été copiées et ont circulé les variantes suivantes de la *Vie de Cyrille le Philosophe* (où on parle aussi de son frère Méthode) :

1. *La vie de Constantin le Philosophe* (variante complète), texte qui n'a jamais été publié, à l'exception du commencement et de deux petits fragments reproduits par A. I. Jacimirskij et dont l'auteur reproduit, à titre d'exemple, quelques fragments extraits de divers chapitres du manuscrit. 2. *La vie de Cyrille le Philosophe* (variante abrégée), texte conservé dans plusieurs manuscrits, dont trois de provenance roumaine : a) *Le manuscrit slave no. 164 de la B.A.R.* (ff. 221 b—224 b); b) *Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Université de Lvov no 1, B₁* (ff. 471—477); c) *Le manuscrit copié par le copiste Nichifor de Suceava*. G. Mihăilă conclut que ce manuscrit ne représente pas une copie de 1450, comme l'affirmait V. A. Bilbasov, mais qu'il est de date plus récente (deuxième moitié du XVI^e siècle). 3. *La vie (ou Obituaire) de Cyrille*. 4. *L'obituaire de Cyrille*, qui représente, selon A. Teodorov-Balan, une rédaction russe tardive d'un texte moyen bulgare.

A part ces variantes de *La vie de Cyrille le Philosophe*, l'auteur présente les mentions ayant trait à Cyrille, à savoir :

1. Mentions concernant Cyrille dans la « Chronique serbo-moldave ». 2. Des lettres du moine Hrabr. L'œuvre de Hrabr s'est conservée en plusieurs copies, divisées, au point de vue de leur contenu, en deux groupes : le groupe primaire (qui se rapproche du protographe); le groupe secondaire (avec les remaniements ultérieurs du texte). Deux des neuf copies appartenant au groupe primaire proviennent de Moldavie: a) le manuscrit de Kiev; b) le manuscrit de Hilandar.

La valeur de toutes ces copies roumaines a été mise en lumière par l'auteur qui souligne l'ancienneté de certaines d'entre elles et l'intérêt de celles qui conservent des textes ou des fragments qui ne se retrouvent pas dans d'autres manuscrits.

E.M.—S.

TOMADAKIS, N., *Oriente e Occidente all'epoca del Bessarione*, « Rivista di Studi Bizantini e neoellenici », Roma 5 (XV), 1968, p. 29—40.

Saluons cette mise en lumière de la personnalité de Bessarion non seulement au point de vue de ses contributions à la renaissance des lettres, mais surtout au point de vue de ses efforts politiques et diplomatiques pour assurer la coopération de l'Orient et de l'Occident dans l'esprit humaniste.

L'auteur souligne, à cette occasion, le rôle historique de l'hellénisme et de la civilisation byzantine dans la formation de la culture européenne.

G. C.

TOMADAKIS, N., *Νέαι ειδήσεις περί τῆς ἐκκλησίας Κρήτης* [Nouveaux renseignements sur l'église de Crète], dans *Μνημοσύνη*, I, Athènes, 1967, 42 pages.

Dans cette étude, le savant byzantiniste — qui a consacré de nombreux ouvrages au rôle historique de l'église crétoise sous la domination vénitienne et sous l'Empire Ottoman — présente trois documents émis en 1622 et 1623 par les autorités vénitiennes pour le couvent Gdernetou, un catalogue des abbés de ce couvent depuis 1599 jusqu'en 1900, un témoignage de 1885 sur le cloître de nonnes de St. Jean-Baptiste et quatre documents concernant le rôle des monastères crétois durant la révolution grecque des années 1821—1830.

L'étude s'achève par un exposé sur le métropolite crétois Neophytos Patellaros (1646—1679). L'auteur y mentionne l'écrit rédigé par ce métropolite en 1658 et conservé dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Cet écrit se rapporte au patriarche Athanasios Patellaros (1634—1635), qui se trouvait en 1626 comme professeur en Valachie, et qui plus tard, après avoir quitté le siège patriarcal, visita à nouveau la Valachie ainsi que la Moldavie, où il rédigea un poème encomiastique dédié au prince moldave Vasile Lupu. Pour ces renseignements, voir l'exposé introductif et les textes publiés par A. Papadopoulos-Kerameus dans la collection E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, tom. XIII, Bucureşti, 1914, p. X, XL, 437—448.

G.C.

VRANOUSIS, Leandros, *Ἐγκωμιαστικὴ Ἀκολουθία γιὰ τοὺς τρεῖς ἱεράρχες Μελέτιο Πηγά Γαβριήλ Σεβήρο καὶ Μαξιμο Μαργούνιο, ἀνέκδοτο ἔργο τοῦ Ματθαίου Μυρέων* [Acoluthie laudative pour les trois hiérarches Meletios Pigas, Gavriil Seviros et Maximos Margounios, œuvre inédite de Mathieu de Myre], Athènes, 1968, p. 368—411 (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ Γ' τόμου τῶν πεπραγμένων τοῦ Β' Διεθνoῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου).

L'Acoluthie laudative inédite qu'on étudie dans cet article est une œuvre de Mathieu de Myre à peine mentionnée jusqu'ici dans la littérature. Elle se trouve dans le codex du monastère de Dionysiou 234 qui est, pour le moment, le seul manuscrit connu de ce texte et — en même temps — un autographe du métropolite.

Après avoir décrit le texte — qui a le caractère d'une acoluthie complète, en 130 tropaires ou strophes —, l'auteur en fait l'analyse, au point de vue du contenu. Sans appartenir à la littérature créatrice, le texte de Mathieu de Myre ne manque pas d'être intéressant et même presque unique dans son genre. Le fait qu'un contemporain (Mathieu) rende hommage à trois grands prélats, morts quelques années plus tôt, est assez inusité et témoigne de l'extraordinaire prestige dont jouissaient ces derniers, prestige que seule la perspective du temps accorde généralement.

C'est surtout grâce à la dédicace introductive (*ἀφιερωτικὴ προσηφώνηση*) qui accompagne l'Acoluthie, qu'on peut en préciser la chronologie et démêler l'intention de l'auteur. Cette lettre est adressée « au très noble » Skarlatos, auquel d'illustres auteurs ou éditeurs, tels Théophile Coridalée, Nikodimos Metaxas, Apostolos Tsigaras, avaient dédié leurs ouvrages et que l'auteur identifie dans la personne du beau-père de Nicolas Mavrocordatos. Par sa fortune et son pouvoir, Skarlatos avait beaucoup contribué à la prospérité de cette célèbre dynastie phanariote. La mention de l'archimandrite Gherasimos Spartaliotis — en tant que collaborateur de l'Acolu-

thie — permet la datation de celle-ci entre 1616 et 1620. La philippique contre la «παπολατρεία» est édifiante quant aux mobiles de Mathieu. En effet — et c'est le métropolitain lui-même qui l'avoue — en l'écrivant, il n'avait pas eu en vue uniquement la louange des trois hiérarches, mais surtout de montrer les dangers de l'«hérésie» (ἑτεροδοξία) dans cette période de recrudescence de la propagande catholique dans les Balkans. Il y fait allusion à son canon dirigé contre les catholiques, que l'auteur identifie, à juste titre, avec le «Κανὼν κατὰ Λατίνων καὶ κατὰ πασῶν τῶν Αἰρέσεων» que nous connaissons dans une version incomplète*.

En poursuivant l'activité que Mathieu mena en Valachie, en Moldavie et en Russie, l'auteur de cette étude rédige, en annexe, un catalogue systématique de tous les manuscrits connus, écrits de la main du Métropolitain — au nombre de 35 — ce qui rend possible dorénavant à l'historien d'avoir une image précise de ses déplacements. L. Vranoussis limite la période probable de la mort de Mathieu de Myre, en la réduisant du 28 juin au 31 août 1624.

Il est évident que cette étude est une précieuse contribution tant à la biographie et à l'œuvre du grand prélat, auxquelles elle apporte d'importantes précisions, qu'à l'histoire religieuse et culturelle sud-est européenne du XVII^e siècle, en général.

C.P.-D.

PLOUMIDIS, G.S. Τὰ ἐν Παδοῦη παλαιὰ ἑλληνικὰ βιβλία (Biblioteca Universitaria — Biblioteca Civica). Μετὰ προσθήκων εἰς τὰς βιβλιογραφίας E. Legrand καὶ Δ. Γκίληη — Β. Μέξια [Les livres grecs anciens de Padoue (Biblioteca Universitaria — Biblioteca Civica). Avec les additions aux bibliographies de E. Legrand et D. Ghinis-Mexas], «Θησαυρισματα», Venise, V^e vol., 1968, p. 204—248.

Ainsi que l'indique le titre, cet ouvrage se propose de compléter les bibliographies d'Emile Legrand et de Ghinis-Mexas. La Bibliothèque de l'Université de Padoue¹ est une source de première importance pour une pareille entreprise, car c'est à Padoue que les «Riformatori dello Studio» donnaient leur avis pour l'impression et la diffusion des livres dans la République de Venise. De sorte que les bibliothèques de Padoue et de Venise ont bénéficié d'un véritable droit de dépôt légal pour tous les livres paraissant dans l'Etat vénitien. E. Legrand n'ayant pas utilisé pour sa Bibliographie la Bibliothèque de l'Université de Padoue — comme il l'a fait pour la Biblioteca Marciana de Venise — l'auteur de cet article s'en charge, en basant ses recherches sur ses registres, de même que sur ceux de la Biblioteca Civica de Padoue. En suivant les principes bibliographiques de Legrand, il note, pour les titres trouvés, le numéro que chaque livre porte dans les bibliographies connues de Legrand, Delialis, etc., ainsi que le tome respectif (dans le cas de Legrand). Les éditions qui jusqu'à cet ouvrage étaient restées inconnues sont marquées par un astérisque. Ces éditions sont bibliographiées séparément, en tant qu'additions des bibliographies parues, dans la troisième partie de cet ouvrage (Γ'), les deux premières étant formées par les catalogues des bibliothèques de Padoue (A' et B'). On a enregistré

* Précisons à ce propos que la note du prof. Dan Simonescu concernant une version inconnue de ce canon, qui indique le catalogue de Hunger, est valable pour l'ouvrage de Marcel Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum*, Paris, 1952; v. V. Papacostea, *Manuscrise grecești din arhive străine relative la istoria Românilor* [Manuscrits grecs des archives étrangères relatives à l'histoire des Roumains], dans «Revista Arhivelor», tome 4, n^o 2, 1961, p. 285.

¹ L'importance de cette bibliothèque pour le développement de la culture dans l'Orient Orthodoxe a été démontrée par Cléobule Tsourkas (v. *Gli scolari greci di Padova nel rinnovamento culturale dell'Oriente Ortodosso*, Padoue, 1958, 36 p.).

pour la Bibliothèque Universitaire de Padoue 556 livres, dont deux éditions supplémentaires² et 69 inconnues. A la Bibliothèque Civique de cette ville, on a trouvé 9 livres grecs, dont deux éditions inconnues.

Nous notons parmi les livres à sujet laïque de ce nouveau catalogue, une seconde édition inconnue, de 1742² des « Ἀνδραγαθείαις τοῦ Εὐσεβεστάτου, τοῦ Ἀνδρειστάτου Μιχαήλ Βοεβόδα » c'est-à-dire la seconde édition des poèmes du Vestiaire Stavrinou et du Métropolitain. Mathieu de Myre, l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (1758), l'*Erotokrite* (1835), le *Mythologikon* de Syndipa le Philosophe (1815, 1850 et 1858), les *Sentences des Philosophes* (1802, 1837, 1850), des œuvres de pédagogie (1830, 1842, 1844, 1850), un lexique turc-grec (1846), *Fiore di virtù*, en texte grec-italien (1830), une mythologie arabe (1846), etc.

Un très utile « Répertoire des additions » donne sous forme d'index alphabétique les auteurs, les traducteurs, les typographes et les ouvrages sans auteurs.

L'utilité de cette étude est évidente, car cette activité bibliographique (dont le centre est formé actuellement par le périodique « Eranistis ») rend possible la connaissance de la production du livre grec et par conséquent d'un important chapitre de l'histoire de la culture.

C.P.-D.

PAPASTATHIS, Haralambos K., Τὰ πρῶτα ἑλληνικὰ τυπογραφεία τῆς Θεσσαλονίκης [Les premières typographies grecques de Thessalonique], 'Ανάτυπον τοῦ Ἡ'τόμου τῶν « Μακεδονικῶν », Thessalonique, 1968, p. 239—256. (Δημοσιεύματα τῆς Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν).

Les premières imprimeries de Thessalonique furent juives et turques, car dans la « véridique mosaïque » ethnique de cette ville-port, les éléments turc et juif étaient prédominants. Dès le début du XVI^e siècle (1512) on y fonda la première de toute une série d'imprimeries juives et — deux siècles plus tard — en 1727, une imprimerie turque.

C'est au milieu du XIX^e siècle seulement que l'essor culturel de la ville et du vilayet de Thessalonique, en général, a déterminé la fondation d'imprimeries grecques, dont la première fut celle de Miltiadis Garbolas, Koutzovlaque d'Olympe, fils du bien connu éditeur d'Athènes, Constantin Garbolas, qui avait vécu à Vienne avant les événements de 1821. L'auteur souligne à juste titre l'intérêt que présente l'activité de ce dernier. En restant fidèle à la tradition des cercles du *Loghios Ermis* et des imprimeries de Vienne, Constantin Garbolas imprime, entre autres livres, le « Λεξικόν » d'Anthimos Gazis et l'« Ἐγκυκλοπαιδείαν ἑλληνικῶν μαθημάτων » de Stephanos Kommitas, œuvre qui jouissait d'un grand succès parmi les lecteurs de livres grecs de l'époque*. Rappelons à ce sujet que parmi les syndromites de cette édition du lexique

² L'édition connue de 1742, telle qu'elle avait été communiquée par Eugen Predescu, d'après un exemplaire incomplet (dans « Magazinul istoric pentru Dacia », Bucarest, 1845, p. 251—276) a prêté à des suppositions qui s'avèrent valables (v. Vasile Grecu, *Stavrinou, eine gar schöne Erzählung über Michael den Wojewoden*, dans « Berliner Byzantinische Arbeiten », Band IV, Berlin, 1960, p. 202).

* La bibliothèque de l'école grecque de Bucarest possède un exemplaire de l'encyclopédie de Kommitas, qui a appartenu en 1843 aux frères Peşacov. Pour son écho en Bulgarie, v. M. Stoyanov, *Les « Syndromites » bulgares de livres grecs au cours de la première moitié du XIX^e siècle*, dans « Byzantinisch-neugriechische, Jahrbücher », tome 19, 1966, p. 373—406.

de Gazis se rangeaient de nombreux Roumains et Grecs de Bucarest, tels : le baron Christophoros Sachellarios, Gheorghe Bibescu, Ioan Scarlat Ghica, le professeur George Ioanid, Al. Shina, etc.

Miltiadis, le fils de Constantin Garbolas, imprima à Thessalonique, en 1850, au moins cinq livres, dont deux traductions françaises et «Πόνημα χρυσοῦν Παββί...» que Nikéforos Theotokis avait traduit en 1769, ainsi que le périodique «Φάρος τῆς Θεσσαλονίκης».

L'imprimerie de Kiriako G. Darzilovitis (1852—1858) passe pour avoir été bulgare. En analysant sa production : 12 livres grecs (dont ceux de I. Kokkonis et D. N. Darvaris) et un seul bulgare, écrit en caractères grecs, l'auteur rejette cette théorie. L'œuvre de Darzilovitis appartient plutôt aux lettres grecques qu'aux bulgares.

L'auteur fait allusion aux nombreux ouvrages manuscrits et imprimés, turcs, albanais, roumains, arabes, coptes, etc. qui ont été écrits avec l'alphabet grec. Il faudrait peut-être préciser l'époque où ce courant a été le plus puissant, car au milieu du XIX^e siècle on ne trouve plus de livres roumains à caractères grecs en Valachie et en Moldavie.

La troisième imprimerie grecque de Thessalonique — dont s'occupe l'auteur — est celle de Nikolaos Vaglamalis, fondée en 1868 et qui, selon la tradition populaire, aurait appartenu à une très ancienne famille d'origine byzantine. Depuis lors, le nombre des imprimeries de Thessalonique s'accrut et les livres édités furent de plus en plus variés. C'est grâce à ces imprimeries que Thessalonique a eu de solides fondements pour sa vie culturelle actuelle.

Nous ne saurions assez insister sur l'importance de pareilles études pour l'histoire des idées dans le Sud-Est européen.

C.P. - D

RICHARD CLOGG, *The «Dhidhaskalia Patriki» (1798) : an Orthodox Reaction to French Revolutionary Propaganda*, «Middle Eastern Studies», London, 1969, 2, 87—115.

L'auteur de cet article, excellemment informé, précise le contexte historique qui marqua le début de la campagne menée par le patriarcat de Constantinople contre le « voltairianisme » et les idées révolutionnaires. Il relève magistralement la diffusion des idées révolutionnaires françaises dans les milieux ottomans. Il considère que le prestige français à la Porte entra dans une éclipse totale au lendemain de la victoire de Nelson sur le Nil, moment qui marqua également le déclenchement des mesures dirigées contre la France. L'«Instruction paternelle» est attribuée à Athanase de Paros, avec mention aussi de la circulation de ses écrits dans les Principautés Roumaines. Non moins intéressante est encore la distinction opérée dans les milieux culturels, et dans celui clérical surtout, qui continue, à la fin du XVIII^e siècle, d'occuper une place importante dans l'élaboration et la diffusion du livre ; l'analyse réduit à leurs proportions normales les anecdotes mises en circulation par certains historiens (mentionnés à la note 78). La traduction du texte de l'«Instruction», particulièrement rare de nos jours, est certainement utile. La publication de cet important document dans une langue de circulation universelle et l'analyse, faite avec compétence et finesse, s'inscrivent parmi les contributions notables apportées à l'étude de l'histoire des idées dans le Sud-Est européen au siècle des Lumières.

A. D.

Beiträge zur Rumänischen Philologie. Herausgegeben von Werner Bahner, Berlin, Akademie Verlag, 1968, 209 p.

Il est incontestable que le volume publié par les soins du Professeur Werner Bahner réussit à souhait à atteindre l'objectif qu'il s'était assigné, celui de projeter de nouvelles lumières sur la linguistique, la science littéraire et l'histoire des idées au moyen de l'investigation philologique. Le simple signalement des problèmes abordés par le groupe de chercheurs allemands suffit à marquer l'importance des contributions de ce volume pour l'étude de l'histoire culturelle de l'Europe du Sud-Est. Nous voudrions surtout mettre l'accent sur l'intérêt que présente le travail d'Eva Behring sur la question de la division en périodes de la littérature roumaine, avec ses multiples implications sud-est européennes ; l'auteur y passe en revue les solutions proposées par les spécialistes roumains pour relever de la sorte des problèmes encore pendants. Nous avons l'intention de revenir prochainement plus en détail sur ses opinions, stimulantes d'ailleurs. Non moins intéressante s'avère la recherche entreprise par Arthur Beyrer sur la terminologie usitée par Dimitrie Cantemir pour désigner le « peuple » ; sa conclusion enregistre une évolution sensible dans l'idéologie de notre grand lettré de la période humaniste. Werner Bahner étudie de son côté les sources de Friedrich Diez pour préciser ensuite les opinions du célèbre romaniste sur la langue roumaine ; il tire au clair ses rapports avec les *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae* de Samuil Micu-Klein, œuvre connue indirectement. La conclusion mérite du reste d'être transcrite car elle peut être appliquée aussi à de nombreuses études entreprises en Europe dans la première moitié du XIX^e siècle, et même après : „Was in der Geschichte der rumänischen Philologie als originell erscheint und einen neuen Abschnitt einleitete, wurde im Ausland oftmals durch mehr kompilatorische Werke bekannt gemacht". Claus Bochmann discute une série de contributions à la biographie et à l'œuvre de Nicolas Bălcescu dont la personnalité vient d'être mise dans une lumière nouvelle par les livres récents de Cornelia Bodea et de Dan Berindei. Particulièrement intéressante est la recherche entreprise par Siegfried Bronsert sur les turcismes du roumain, dont le destin est constamment mis en parallèle avec celui du bulgare. Wilfried Fiedler étudie à fond le système verbal aroumain dans le contexte linguistique balkanique. Deux articles, enfin, se réfèrent à la linguistique roumaine : celui de Bärbel Techtmeier à la synonymie « dumm » et « klug, gescheit » dans la langue actuelle, et celui d'Ingeborg Seidel-Slotky aux fonctions esthétiques des formes du parler en roumain.

A. D.

FRANÇOIS HALKIN, *Manuscrits grecs de Paris. Inventaire hagiographique* (Subsidia hagiographica, n^o 44), Société des Bollandistes, Bruxelles, 1968, XII + 368 pages.

Cet inventaire est le résultat du dépouillement des quelque 5 000 manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale de Paris, dont le R. P. Halkin a fiché les passions de martyrs, les vies de saints, les récits de miracles, de translations de reliques, des histoires pieuses, etc., qui, outre leur intérêt immédiat pour l'hagiographie et la théologie, en ont bien souvent un aussi pour l'histoire. A l'énumération « bénédictine » de tous ces textes — manuscrit par manuscrit —

fait suite également un index récapitulatif des saints et des genres hagiographiques. Des renvois à diverses éditions et surtout à l'indispensable *Bibliotheca Hagiographica Graeca* du savant Bollandiste (y compris le Supplément sous presse) facilitent d'emblée l'utilisation de ce répertoire magistral.

P.Ş.N.

HIPPOLYTE DELEHAYE, *Mélanges d'hagiographie grecque et latine* (Subsidia hagiographica, n° 42), Société des Bollandistes, Bruxelles, 1966, 439 pages.

Recueil d'une trentaine d'études du grand savant décédé en 1941, parues en dehors des publications propres aux Bollandistes, dans les revues les plus disparates. La réimpression de son article du « Bulletin historique » de l'Académie roumaine (XIV, 1928, p. 1—5) sur *Les martyrs Epictète et Astion* occupe ici les p. 327—330. Une pieuse initiative qui, en honorant la mémoire d'un maître de la science rendra de signalés services aux médiévistes et aux byzantinistes.

P.Ş.N.

ERA L. VRANOUSIS, *Τὰ ἀγιολογικὰ κείμενα τοῦ Ὁστίου Χριστοδοῦλου ἱδρυτοῦ τῆς ἐν Πάτμῳ μονῆς. Φιλολογικὴ παράδοσις καὶ ἱστορικὰ μαρτυρία*. [Les textes hagiographiques concernant le bienheureux Christodule, fondateur du monastère de Patmos. Tradition littéraire et témoignages historiques], (Δωδεκανησιακὴ ἱστορικὴ καὶ λαογραφικὴ Ἐταιρεία. Αὐτοτελῆ δημοσιεύματα. Ἀριθ. 2), Athènes, 1966, X + 208 p. et 16 planches.

Depuis les travaux d'E. Lebarbier (1863) et de Charles Diehl (1892 et 1928), la personnalité, fascinante à bien des égards, du moine byzantin Christodule s'est frayé un chemin dans le dédale des études byzantines. Era Vranousis a entrepris de lui élever le monument qu'elle mérite pleinement. Son livre — thèse de doctorat présentée à l'Université d'Athènes — est un travail d'approche qui nous fait souhaiter la parution de l'édition critique des écrits de Christodule et de tout le dossier hagiographique mis à contribution lors de l'élaboration de ce travail. Voici, dans une perspective cavalière, la biographie du héros. C'est dans la première moitié du XI^e siècle, en Asie mineure, dans un village de Bithynie que Christodule vit le jour. Il embrassa de bonne heure la vie monastique et fit profession à l'Olympe de Bithynie. Après quoi il visita les Lieux-Saints — son voyage à Rome n'est pas définitivement prouvé — puis finit par se retirer au désert, d'où il dut s'enfuir à cause des « Turcs ». Il gagna alors la Palestine et s'établit au couvent du Mont Latros, dont il devint le supérieur. Le péril musulman le voua derechef à l'exode : il s'installa alors au monastère de Strobilos, une ville de la côte de la Méditerranée. Mais il n'avait pas fini d'errer car bientôt il se rendit à l'île de Kôs, où il fonda un monastère en l'honneur de la Théotokos. De là il fit le voyage de Constantinople.

Le basileus Alexis Comnène voulut lui confier la direction des moines de la montagne des Kellia (Zagora), mais il s'y refusa. C'est alors qu'il partit pour l'île de Patmos où il entreprit l'édification, en pleine solitude, d'un couvent placé sous le vocable de saint Jean l'Évangéliste et appelé à connaître une fortune exceptionnelle. Par chrysobulle du mois d'avril 1088 l'empereur Alexis I^{er} fit don à Christodule de l'île de Patmos, qu'il affranchit de toute servitude fiscale ; en échange, le moine lui abandonna ce qu'il avait fondé à Kôs. Mais au bout de cinq ans d'efforts, il dut, à cause des pirates musulmans s'enfuir de Patmos et se réfugier — c'était vers 1092 — dans l'île d'Eubée (Euripe), où il finit bientôt ses jours tourmentés. Era Vranousis fixe la date de son trépas au 16 mars 1093.

De toutes les fondations pieuses de Christodule, moine instruit dont la physionomie intellectuelle ressort notamment du catalogue qu'il dressa de sa bibliothèque, seul le monastère de Patmos a survécu jusqu'à nos jours. Ses trésors (archives, manuscrits, objets du culte) retiennent, depuis plusieurs années, l'attention des jeunes savants du Centre byzantin d'Athènes conduit par le Professeur D. Zakythinos, lesquels en ont entrepris l'inventaire, l'étude et la publication. La présente thèse de doctorat est l'un des fruits de ces investigations.

Le lecteur y trouvera deux parties bien distinctes. La première, traite des actes rédigés par Christodule en personne et des textes rédigés à son sujet après sa mort. L'auteur insiste avec raison et compétence sur son *ὀποθύπωση*, son testament et son codicille. Puis elle étudie sa *Vita*, composée par Jean de Rhodes, ses *Eloges* par Athanase d'Antioche et par Théodose de Byzance, plus le récit, anonyme, d'un miracle du saint. La seconde partie du volume est consacrée aux témoignages historiques renfermés dans les textes que nous venons d'énumérer et étudiés à cet effet à la lumière des archives de Patmos et d'autres sources. On nous retrace également la biographie de Christodule (nous y avons glané les lignes générales pour l'évoquer ci-dessus) et l'on nous présente ensuite son activité en tant que « régulateur » de la vie monastique au mont des Kellia. Un chapitre nourri s'occupe encore de la soumission des îles de la mer Egée aux Normands à la fin du XII^e siècle. Les invasions italiennes et turques à Patmos au XIII^e achèvent ce travail, complété par une liste des mss. — de Patmos et de l'Athos avant tout — mis à contribution, par celle des higoumènes de Patmos de 1088 (Christodule) à 1280, ainsi que par une copieuse bibliographie et un solide index qui parachèvent ce livre illustré de quatre fac-similés d'accolouthies du saint.

Répétons-le, il faut souhaiter avoir sans trop tarder l'édition critique du dossier de saint Christodule de Patmos, source de première main pour l'étude de la spiritualité et de l'histoire byzantines.

P.Ş.N.

EMILE JANSSENS, *Trébizonde en Colchide* (Université libre de Bruxelles. Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres. Tome XL), Presses Universitaires de Bruxelles, Bruxelles, 1969, 277 pages + 1 planche en couleur + 62 figures + 2 cartes.

C'est l'histoire millénaire de cette ville, de son territoire, de son empire — sous les Grecs, les Byzantins, les Grands-Comnènes, puis les conquérants ottomans — et le tableau actuel de son état qu'évoque, d'une plume où la science n'exclut pourtant pas l'émotion, ce livre qui, sans remplacer absolument ceux de Fallmerayer, de Finlay ou de Müller, leur donne un regain d'actualité à la lumière des dernières recherches. Le cadre géographique y est présenté avec

beaucoup de netteté. Et l'on y voit se mouvoir aussi bien Xénophon et ses Dix-Mille que Théodore Gabras ou les Comnènes. A ce propos les magnifiques photographies qui accompagnent le volume évoquent à l'esprit du lecteur d'une façon saisissante les sites historiques ou pittoresques de cet antique empire. Ce n'est pas l'un de ses moindres mérites que d'étudier la prosopographie trébizonde¹. Quant au chapitre d'archéologie, c'est en fait une description des monuments les plus fameux de Trébizonde. Une longue bibliographie et un index très consciencieux rendront mille services aux byzantinistes. Signalons quelques omissions toutefois. Pour l'histoire du commerce et celle de l'orthodoxie, il aurait peut-être fallu faire état de la Passion de Jean le Nouveau, marchand de Trébizonde mis à mort en Crimée au XIV^e siècle pour avoir refusé de renier sa foi (dernière édition de sa Vita par P. Rusev et A. Davidov, *Grégoire Camblak en Roumanie et dans l'ancienne littérature roumaine*, Sofia, 1966, p. 90—109 ; on lira bientôt dans les Actes du premier congrès international d'Études balkaniques et sud-est européennes nos observations critiques à ce propos). Pas un mot sur les relations de Trébizonde avec les bouches du Danube : voir là-dessus le témoignage catégorique de Jean de Wavrin en 1445 (apud N. Iorga, *Jean de Wavrin. La campagne des croisés sur le Danube (1445)*, Paris, 1927). On s'étonnera enfin de ne pas voir cité le livre de F. Ouspenskij, *Otcherki iz istorii trapezuntskoj imperii*, Leningrad, 1929. Absents de la bibliographie, les *Actes de Vazelon*, publiés par le même Ouspenskij en collaboration avec V. Benéševitch, sont néanmoins mentionnés en note, p. 234.

Les dernières pages du livre, consacrées à *Trabzon* (nom turc actuel de l'antique cité) donnent à cette monographie assez disparate une note finale de « Guide bleu ». Au siècle du tourisme on donnera bien raison à l'auteur . . .

P.Ş.N.

ALEXANDRU DUȚU, *Explorări în istoria literaturii române* [Explorations à travers l'histoire de la littérature roumaine], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1969, 289 p.

Ce recueil d'études paraît à bref intervalle après les *Coordonnées de la culture roumaine au XVIII^e siècle**, du même auteur, ouvrage composé de textes choisis des « livres représentatifs » diffusés sur le territoire roumain entre 1700—1821, ainsi que d'amples études précédant chacun de ces textes. Certains essais inclus dans les *Explorations* poursuivent et développent les problèmes abordés dans le volume antérieur. Tel est, par exemple, le cas de l'essai intitulé *Livre et société au XVIII^e siècle* qui ouvre de nouvelles voies à l'investigation des milieux culturels de l'époque respective et offre une esquisse des structures mentales de la société roumaine d'alors. *Voltairianisme et Rousseauisme* propose une interprétation tout à fait nouvelle des rapports entre les versions roumaines et les traductions grecques des œuvres de Voltaire et délimite les étapes de la pénétration en Roumanie de la création de Jean-Jacques.

¹ On se demandera pourquoi M. Janssens l'a limitée à l'époque byzantine et arrêtée à la fameuse Princesse de Trébizonde. La « Turcocratie » aussi a vu apparaître de remarquables personnalités, tels les deux professeurs de l'Académie grecque de Bucarest que furent Théodore Simeonos, mort en 1695, et Sébastos Kyménités, décédé sept ans plus tard (voir la bibliographie les concernant dans les *Inscripțiile medievale ale României*. Vol. I. *Orașul București*, Bucarest, 1965, p. 534—536).

* Alexandru Duțu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII*, București, Editura pentru Literatură, 1968, 398 p.

Dans les *Notes sur la formation de la culture nationale roumaine* l'auteur se penche sur l'histoire des idées aux XVI^e et XVII^e siècles, en mettant en discussion aussi le problème de « l'expansion culturelle de Byzance ». *Les premiers contacts littéraires anglo-roumains* est une étude sur la diffusion dans la culture roumaine des écrits de Pope, Addison, Swift, Chesterfield (*The Oeconomy of Human Life*), Young, Byron, aussi bien que d'autres auteurs, par des intermédiaires serbes et néo-grecs, mais surtout français. C'est encore la littérature roumaine au XIX^e siècle qui fait l'objet des essais sur *La génération de 1848 dans la vie littéraire de l'époque* et sur *L'éloquence de Kogălniceanu*. Cette dernière étude démontre d'une façon convaincante combien l'art du grand orateur roumain avait bénéficié aussi bien de la tradition rhétorique de ses précurseurs, que de l'exemple des révolutionnaires français de 1789. *Eminescu et le romantisme anglais* est une enquête qui constate de nombreuses analogies avec la poésie de Keats, de Shelley et de Byron. Deux autres études portent sur la personnalité du poète George Coșbuc ; la première présente *La bibliothèque de Georges Coșbuc*, qui lui a survécu et qui était constituée, en grande majorité, de livres allemands. La deuxième explique le choix des œuvres dont le grand poète a entrepris la traduction, enrichissant par là la littérature roumaine de précieuses versions en vers de *Odyssée*, de *l'Enéide* et de la *Divine Comédie*.

Le volume s'achève sur une incursion dans *Les étapes de l'accueil fait à l'oeuvre de Shakespeare*, une étude en quelque sorte symétrique à celle qui avait ouvert la série — *L'encyclopédisme roumain*. Si dans l'essai final l'auteur poursuit les phases de la réception d'une prestigieuse création étrangère par la culture roumaine, *L'encyclopédisme roumain* s'était proposé d'approfondir, toujours par l'intermédiaire d'une périodisation, l'intimité d'un aspect capital de la vie intellectuelle roumaine, c'est-à-dire de l'effort pour synthétiser des éléments divers et pour maintenir « un lien entre l'acte de création et la complexité des données fournies par l'existence quotidienne ». Un résumé français clôt ce recueil d'études, remarquable aussi bien par l'érudition déployée par l'auteur que par le stimulus de ses conclusions.

C.Cm.

GÎRLEANU, S. I. (= IANCOVICI SAVA), Haiducie și haiduci [Les « haïdouks » et leurs actions], Editura enciclopedică română, Bucureși, 1969, 110 p.

Cette monographie sur les « haïdouks », quoique parue dans une collection destinée à populariser les données de la science, n'en est pas moins une œuvre historique, traitant d'un phénomène social caractéristique pour tout le Sud-Est européen et utilisant des sources inédites des archives roumaines, ainsi que des sources publiées balkaniques. Seules des œuvres littéraires en avaient parlé jusqu'à présent.

Après avoir indiqué les aspects généraux du problème (les causes des révoltes, les principaux foyers de l'Europe Centrale et sud-est européenne, l'écho des « exploits des « haïdouks » dans les œuvres littéraires et historiques, leur organisation et leur tactique de combat, la solidarité du peuple à l'égard de ses sauveurs et la réaction des autorités d'Etat), l'auteur fait une esquisse de l'histoire proprement dite de l'activité des « haïdouks ». La seconde partie du livre présente les personnalités les plus marquantes : Baba Novac (serbe, capitaine dans l'armée de Mihai Viteazul), Pinteă Viteazul, Iancu Jianu, Nicolae Abraș, Glișă Haiducul, Stoian Inge (bulgare), Haiduc Velcu (serbe), Petre Carpoș (macédonien), Nicotsaras (grec), etc. Si au début les actions des « haïdouks » représentaient surtout une forme de lutte contre l'oppression féodale

et ottomane, sans but politique précis, à la fin de cette période (le début du XIX^e siècle) elles sont étroitement liées à la lutte de libération nationale et sociale des peuples balkaniques. Cette institution typiquement sud-est européenne (puisqu'hardouks, klephtes et armatoles, uscoques sont les différents noms d'une même catégorie de rebelles) l'est encore plus au début du XIX^e siècle. La révolte anti-ottomane des Serbes (1804—1813) a été préparée par les hardouks, qui ont eu un rôle actif aussi en 1814, dans la révolte de Hagi Prodan et ont participé aux luttes révolutionnaires de 1821. La révolution grecque de 1821—1829 a parmi ses représentants les plus importants toute une série de hardouks, dont Th. Colocotronis. Nicotsaras avait vaillamment esquissé un projet de participation à la révolte de Caragheorghe, en 1807. D'ailleurs, le fait que pour certains hardouks les frontières n'ont pas existé (Baba Novac, Nicolae Abraş, Ghiţă Haiducul, Stoian Inge) explique leur popularité en Valachie, Serbie et Bulgarie, où ils sont également connus et admirés. Si nous ajoutons à ceci le fait que leurs actions se reflètent — ainsi que le montre maintes fois l'auteur — dans le folklore roumain et balkanique, nous comprenons l'intérêt que présente cet ouvrage pour les études sud-est européennes.

Le livre a une riche illustration qui contribue à reconstituer l'atmosphère de l'époque. Il est évident que l'auteur a eu en vue de faire pénétrer dans un cercle plus large les connaissances sur les facteurs d'unité du monde Sud-Est européen.

C. P.-D.

NICOLAE CIACHIR, *România în sud-estul european* [La Roumanie dans le Sud-Est européen, 1848—1886], Bucarest, Editura Politică, 1968, 238 pages.

S'appuyant sur une ample information puisée dans les archives, ainsi que sur les travaux essentiels des historiens roumains et étrangers, l'auteur offre une synthèse qui se propose surtout d'expliquer les événements qui dominèrent la vie des peuples balkaniques entre 1848—1886 et de souligner l'aide accordée par le peuple et les autorités roumaines aux patriotes et aux révolutionnaires des Balkans dans leur lutte pour l'indépendance et l'émancipation nationale. Disons-le dès le début qu'il est regrettable que l'étude se soit limitée à une période tellement restreinte et qu'elle n'ait pas embrassé dans son entier le processus de la renaissance de tous les peuples se trouvant sous la domination de l'Empire ottoman. Le peuple albanais, par exemple a conquis son indépendance à peine en 1912. Toutefois — en remarquant certains aspects de la lutte des patriotes albanais, qui anticipaient d'ailleurs la création de l'Etat — l'auteur a donné une image d'ensemble du Sud-Est européen à l'époque.

Dans l'Introduction, l'auteur insiste sur l'histoire des Roumains à partir de l'apparition du danger ottoman au Danube, tout en soulignant les monuments décisifs de la résistance roumaine ainsi que de celle des autres peuples, contre l'expansion ottomane. De cette manière l'auteur met en lumière les événements qui ont facilité le développement ultérieur de la collaboration des peuples de cette partie de l'Europe. Il explique les déterminantes de cette lutte, les causes de la décadence de l'Empire ottoman et celles des guerres russo-turques de la seconde moitié du XVII^e siècle, celles, enfin, qui ont déterminé l'organisation des mouvements révolutionnaires. A la veille de l'année 1848, la bourgeoisie des peuples balkaniques, se trouvant à des degrés différents de développement, actionnait en vue d'un double but ; détruire les remparts de la féodalité et conquérir, par la lutte, la libération de sous la domination étrangère.

Les pages que l'auteur dédie aux traits dominants de la révolution de 1848 dans le Sud-Est européen ainsi qu'aux actions communes des patriotes de ces pays, offrent d'intéressantes in-

formations sur les relations des révolutionnaires roumains avec ceux d'Athènes, de Belgrade, de Vidin, de Roustchouk, du Monténégro, de la Herzégovine, de Metohia, de l'Albanie du Nord. Ensuite l'auteur étudie les conséquences de la guerre de Crimée sur la situation du Sud-Est de l'Europe, les clauses du traité de Paris (1856), les particularités du mouvement révolutionnaire bulgare, les actions anti-ottomanes des Serbes et des Grecs, le mouvement unioniste roumain et son influence sur la lutte pour l'émancipation nationale des peuples balkaniques. Sont soulignés les succès de la jeune diplomatie roumaine, dus au prince Cuza et à ses illustres collaborateurs : M. Kogălniceanu, V. Alecsandri, C. Negri, e.a., ainsi que toutes les initiatives qui ont consacré le rôle de la Roumanie dans la lutte de libération des peuples balkaniques.

Une analyse plus poussée de certains aspects, comme par exemple l'activité de N. Bălcescu dans l'émigration, le rôle joué par I. Ghica à Constantinople, l'activité des révolutionnaires bulgares ou celle des patriotes albanais en territoire roumain, aurait été souhaitable. L'exposé est mieux soutenu à partir des événements de 1866. L'abdication du prince Couza et ses conséquences internationales, ainsi que la diffusion de l'esprit de révolte à travers cette zone sont bien mis en relief. Les relations avec la Serbie, devenues si étroites à la suite de la visite du prince Michel Obrenovič à Bucarest, en avril 1867, occupent, à juste titre, une place importante dans l'économie du livre ; en effet, elles se trouvaient au centre de l'attention des cercles diplomatiques des puissances étrangères intéressées dans l'évolution de la politique du Sud-Est européen. En ce qui concerne la lutte des Roumains pour l'indépendance, l'auteur est d'avis que : (...) « elle n'était réalisable que par l'effort commun de notre pays et de toutes les nations de cette partie de l'Europe et à condition d'utiliser les contradictions issues des intérêts différents des grandes puissances dans la question orientale » (p. 120). La grande révolte de la Bosnie et de l'Herzégovine durant l'été de 1875, l'entrée en guerre de la Serbie et du Monténégro, ainsi que les actions des révolutionnaires bulgares ont précipité les événements. Citant à l'appui des ses thèses des documents convaincants, l'auteur relève que les grandes puissances ne poursuivaient que la réalisation de leurs propres intérêts et que leurs interventions dans la crise balkanique doivent être jugées sous cet angle.

Un autre groupe de problèmes qui retient l'attention de l'auteur concerne la contribution de la Roumanie à la guerre de 1877—1878, l'apport des volontaires bulgares, la participation du Monténégro, la reprise des hostilités en Serbie, la position de la Grèce, les clauses du Traité de San Stefano et celles du Congrès de Belin concernant le Sud-Est européen, l'intégration de la Dobroudja au territoire roumain.

Un dernier chapitre embrassant la période qui fait suite au Congrès de Berlin et s'étend jusqu'au traité de paix de Bucarest, en 1886 clôt ce livre extrêmement utile adressé au grand public.

G.M.

DRAGANOV, MINCIO, *Формирнето на социално-психологическото познание в старобългарската държава* [La formation de la science socio-psychologique dans le premier Etat bulgare], « Социологически проблеми », I (1969), n° 1, p. 67—76.

L'article est consacré aux commencements de la pensée socio-psychologique en Bulgarie, au IX^e siècle, telle qu'elle se reflète dans l'œuvre de Jean l'Exarque, de Pierre Kernorizets, du prêtre Jérôme, du prêtre Kosma. L'auteur se propose aussi de relever les lois qui ont régi le développement des concepts formulés aux divers stades de l'évolution de la société.

L.P.M.

МИХАЙЛОВ, STOIAN et RADU VASILEV, *Социологита и социологическите изследвания у нас* [La Sociologie et la recherche sociologique en Bulgarie], «Социологически Проблеми», I (1969), n° 1, p. 4–25.

L'article offre une image instructive du développement de la sociologie en Bulgarie. Vers le milieu du XIX^e siècle, au temps de l'intensification de la lutte pour l'indépendance nationale se font jour les préoccupations concernant la structure de la société et le sens de son développement. Après la libération, l'influence de l'idéologie idéaliste bourgeoise met son empreinte sur bon nombre de théories sociologiques. Aux tendances empiriques s'oppose, vers la fin du siècle passé, l'idéologie sociale marxiste. Après la victoire de la Révolution socialiste de Septembre 1944 on distingue deux étapes dans le développement de la sociologie bulgare ; dans une première période, les efforts se concentrent sur les problèmes théoriques de la recherche sociologique, tandis que la seconde est marquée par les discussions sur l'objet, la méthode, etc. de la sociologie marxiste et par des recherches sociologiques concrètes.

L.P.M.

Qilime shqiptare [Tapis albanais], Universiteti Shtetëror i Tiranës. Instituti I Historisë dhe i Gjuhësisë. Sektori i Etnografisë [Université d'Etat de Tirana. Institut d'histoire et de linguistique], Tirana, 1969, 12 p., 54 pl.

Cet album s'ouvre sur une introduction concise et précise (en albanais, français et anglais), rédigée par Rrok Zojsi, avec le concours d'Ikbale Bihiku. Après avoir mis en lumière les qualités générales, la variété de formes et de coloris et la diversité de ces tapis d'une région à l'autre, l'auteur reproduit les termes dont ils sont désignés. La plupart de ces vocables sont d'origine orientale, à savoir turque (*cergë, çull, hali, mutaf, qilim, sexhade*), deux sont d'origine grecque (*plaf*, pluriel *pléfënjë, stromë*), deux autres d'origine latine ou romane (*flokë* et *shkorë* ou *shkorçe* ou *shkorse*), et les deux derniers d'une autre origine. Soit 12 mots au total. L'abondance même des termes qui les désignent prouve la variété de ces objets d'usage domestique et à la fois d'embellissement indispensables dans les demeures des Albanais. La production des tapis est une occupation très ancienne ; la technique et l'outillage ont continuellement évolué au cours des siècles. La matière première utilisée à leur confection a varié elle aussi d'une région à l'autre. L'auteur fournit d'intéressantes données sur les moyens de production des tapis, le développement de la technique, les formes, les dimensions et leur valeur artistique. Les planches, d'une bonne exécution, permettent au lecteur de prendre connaissance de l'un des aspects les plus originaux de l'art populaire albanais.

H.M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de £, 3.6.0, \$, 8, FF., 40, DM 32. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134 — 135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R.P. d'ALBANIE, Ndermarja Shtetnore e Botimeve Tirana ; R.D. ALLEMANDE, Deutscher Buch Export und Import Leipzig, 701, Leninstrasse 16 ; R.P. de BULGARIE, Hemus, Place Slaweikov, 11, Sofia ; R.P. de CHINE, Waiwen Shudian P.O.B. 88, Peking ; R.P.D. CORÉENNE, Chuiphanmul, Phenian ; RÉPUBLIQUE CUBA, Cubartimpex Simón Bolívar 1, Palacio Aldamo Habana ; R.P. HONGROISE, Kultúra, P.O.B. 149, Budapest 62 ; R.P. MONGOLE, Mongolgosknigtorg, Ulan Bator ; R.P. de POLOGNE, Ruch, Ul. Wronia 23, Warszawa ; R.S. TCHÉCOSLOVAQUE, Artia, Ve Smeckach 30-Praha II ; U.R.S.S. Mejdunarodnaïa Kniga, Moskva G-200 ; R.D. du VIETNAM, So xuat Nhap Khau Sach Bao, 32 Hai Ba Trung, Hanoï ; R.S.F. de YOUGOSLAVIE, Jugoslovenska Knija Terazije 27, Belgrad ; I Prosveta 16/1, Terazije, Belgrad ; Forum Voivode Misica, Novi Sad ; ARGENTINE, Editorial Sudaminter S.A., Alsina 500, Buenos Aires ; AUSTRALIE, Current Books Ltd. Distributors 168 — 174, Day Street Sydney ; AUTRICHE, Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt GmbH 1200, Wien, Hochstadplatz 3 ; BELGIQUE, Du Monde Entier S, Place St. Jean-Bruzelles Agence Messageries de la Presse 14 — 22, Rue du Persil, Bruxelles ; CANADA, Progress Books 44 Stafford St. Toronto, Ontario W.M. Dawson Subscriptions Service Ltd, Six Thorneliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ; COLOMBIE, Libería Bucchholz Galeria, av. Jiménez de Quesada 8—40 Bogotá ; DANEMARK, Ejnar Munksgaard, Noregade 6, Kobenhavn ; ESPAGNE, Librería Herder, Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ; ÉTATS-UNIS, Fam Book Service 69, Fifth Avenue, Suite 8 F., New York, 10003 N.Y. ; Continental Publications, 111, South Mermanec Ave., St. Louis Missouri 63105 ; Turner Subscription Agency 23S, Park Avenue South, New York 3 N.Y. ; FINLANDE, Akateeminen Kirjakauppa P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ; FRANCE, Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, 111, Rue Réaumur, Paris, Europériodiques S.A. 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ; GRANDE-BRETAGNE, Collet's Holdings Ltd. Dennington Estate, Wellingborough, Northants Central Books Ltd. ; 37, Inn Road London W.C. 1 ; ISRAËL, Lepac Ltd., P.O.B. 1136 Tel-Aviv ; Haifepac Ltd. P.O.B. 1794, Haïfa ; ITALIE, So Co. Lib. Ri. Piazza Margana 33 — Roma ; Messagerie Italienne Sp. A. Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ; JAPON, Nauka Ltd. 30—19 Minami—Ikebukuro 2 chome Toshima Ku, Tokyo ; PAYS—BAS, N.V. Martinus Nijhoff, P.O.B. 269, Den Haag ; Swetz & Zeitlinger, Keizersgracht 471 — 487, Amsterdam C. ; NORVÈGE, Tryggve Juul Møller—Boekhandel Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ; R.F. d'ALLEMAGNE, Kubon & Sagner, P.O.B. 68, Munchen 34 ; Presse Vertriebsgesellschaft GmbH 6, Frankfurt/Main Börsenstrasse 13—15 ; Kunst und Wissen, Erich Biber P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ; SUISSE, Pinkus & Cie Froschaugasse 7 Zürich, Fachbücherei Berne, P.O.B. 397, 3001 Berne.

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR
L'ANNÉE 1970

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHIE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE — IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
 - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 - SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.
- * * * **Brève histoire de Transylvanie**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», III, 1965, 468 p., 38 lei.
- * * * **Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.
- * * * **Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Oșetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.
- GÖLLNER C., **Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.
- GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.
- IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.
- * * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^e vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^e vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^e vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.
- * * * **Marea răsccoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.
- MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al VIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^e siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.
- OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul Mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection «Biblioteca istorică», XX, 1969, 460 p., 26 lei.
- OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatic activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.
- PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^e siècle), II^e vol., 1968, 862 p., 48 lei.
- RUSSU I. I., **Ilirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Les Illyriens, Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection «Biblioteca istorică», XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.
- STOICESCU N., **Slatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV — XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV^e — XVII^e siècle), 1968, 316 p., 21 lei.
- D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.
- * * * **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.
- VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^e vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 1, p. 1 — 176, BUCAREST, 1970

